LE SIGNE DE LA CROIX

AU XIXe SIÈCLE



Mgr Gaume

LE SIGNE DE LA CROIX

AU XIXe SIÈCLE

Mgr Gaume

In hoc vinces.
Par ce signe tu vaincras.

(Euseb., *Vit. Const.*, I, 22.)

Gaume, Jean-Joseph (1802-1879)
Le signe de la Croix au XIXe siècle

Deuxième édition revue et corrigée,
agrémentée de cinq illustrations de Sylvain Durand

Per signum Crucis de inimicis nostris libera nos, Deus noster.
Par le signe de la Croix, ô notre Dieu, délivrez-nous de nos ennemis.

Communion de la messe de l'invention de la sainte Croix, 3 mai.

Cette édition du *Signe de la Croix* reproduit entièrement la quatrième édition datant de 1869, précédée d'un Bref de S. S. Pie IX, qui attache au signe de la Croix une indulgence de cinquante jours. (Paris : Gaume frères et J. Duprey, éditeurs, 3, rue de l'abbaye). L'orthographe originale a été préservée, seules les erreurs typographiques ont été corrigées.

Imp. Lemercier et Cie Paris

Paquien sculp

Mgr. JEAN-JOSEPH GAUME

Né à Fuans (Doubs)
le 4 Juin 1802.



Mort à Paris
le 19 Novembre 1879.

Mgr Gaume

Un autre écrivain de marque, apologiste de grande science et de grand zèle fut l'abbé Gaume. Jean-Joseph Gaume, né à Fuans, Doubs, en 1802, débutait à Gray en 1833, lorsque son frère-aîné, première victime d'un martyrologe que l'archevêque de Besançon devait continuer pendant quarante ans, dut quitter le diocèse. Gaume ne suivit point son frère à Paris, il trouva abri dans le diocèse de Nevers. Successivement professeur, directeur, chanoine, vicaire général, il fonda plusieurs institutions de charité et, après la publication de ses premiers ouvrages, visita Rome, où Grégoire XVI le créa chevalier de l'ordre de Saint-Sylvestre.

Docteur en théologie de l'Université de Prague, membre de plusieurs sociétés savantes, il continua, au retour, d'administrer le diocèse et d'écrire avec succès. Dix ans plus tard, il posait la question des classiques et la soutenait contre la conjuration naissante du catholicisme libéral. Pour ce crime glorieux, il perdit son titre de vicaire général de Nevers ; l'évêque, un orateur de retraites et de missions, avait cru devoir l'immoler à l'aveugle passion de ses adversaires. C'est la marque de toutes les sectes et de toutes les hérésies, qu'elles cherchent des victimes ; et c'était dès lors, et ça a été depuis la pratique constante des catholiques libéraux, toutes les fois qu'un des nôtres s'est élevé contre eux, de vouloir le sacrifice, de chercher même à le déshonorer, chose beaucoup plus facile que de lui répondre. Expulsé de Nevers, Gaume vint à Paris où son frère était devenu vicaire général et passa ses dernières années, aumônier d'une communauté religieuse, dans le travail et la prière.

Pour le relever de la disgrâce injuste que lui avait infligée l'évêque de Nevers, Gaume reçut des lettres de grand vicaire des évêques de Montauban et d'Aquila, ainsi que de l'archevêque de Reims : c'était plus d'honneur qu'il n'en avait perdu et ce sont relativement de bons temps ceux où les soldats de l'Église, frappés par derrière, trouvent quelqu'un pour cicatriser noblement leurs blessures. De plus, Pie IX voulut élever Gaume à la prélature et le nomma Protonotaire Apostolique. Gaume, plein de jours et d'œuvres, mourut vers 1878.

Ses œuvres sont en quelque sorte innombrables. On lui doit quelques traductions de S. Liguori, dont les ouvrages étaient alors inconnus en France, un *Manuel des confesseurs*, formé des meilleurs ouvrages des saints Liguori, Léonard de Port-Maurice, Charles Borromée, François de Sales, Philippe Néri et François-Xavier — le *Catholicisme dans l'éducation* (1835) ; — le *Catéchisme de persévérance* en 8 vol. dont il a été fait un abrégé ; — *Histoire de la société domestique*, 2 vol. in-8°, (1854 2e édition) ; — *Les trois Romes*, 1857, 2e édition, 4 vol. in-8° ; le *Ver rongeur des sociétés modernes*, 1 vol. (1851) ; *Lettres sur le paganisme dans l'éducation*, 1852 ; *Bibliothèque de classiques chrétiens*, 30 vol. in-12, 1852-1855 ; — *La Révolution*, recherches sur ses développements historiques, 12 vol. in-8° ; — *Traité du Saint-Esprit*, contenant l'histoire des deux cités, 2 vol. in-8°, 1864 ; *Opuscules politiques*, 2 vol. in-8° ; — Œuvres de piété sur la religion considérée dans ses principes et dans sa pratique, 20 volumes ; *Biographies évangéliques*, 2 vol. in-8°, œuvre posthume.

On peut estimer, en chiffres ronds, à cent volumes, les diverses publications de Monseigneur Gaume ; toutes sont inspirées par la foi, éclairées par la science, vivifiées par le zèle apostolique, recommandables par la parfaite orthodoxie et fort intéressantes pour le style.

Gaume est un Père de l'Église, digne de figurer même parmi les docteurs.

Abbé Darras, *Histoire de l'Église*, Louis Vivès, 1888, tome 42e, pp. 351-353.

Liste partielle des œuvres de Mgr Gaume

- La Révolution, recherches historiques.
- À quoi sert le pape ?
- Abrégé du catéchisme de persévérance, ou Exposé historique, dogmatique, moral et liturgique de la religion, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours.
- L'Angélus au XIXe siècle.
- L'arbre jugé par ses fruits, ou Conséquences des mauvais principes.
- Le Bénédicité au XIXe siècle, ou Religion dans la famille.
- Biographies évangéliques.
- Catéchisme de persévérance, ou Exposé historique, dogmatique, moral et liturgique de la religion depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours.
- Catéchisme des mères, ou Petit abrégé du catéchisme de persévérance à l'usage des enfants de six à dix ans.

- Le cimetière au XIX[e] siècle, ou le Dernier mot des solidaires.
- Credo, ou Refuge du chrétien dans les temps actuels.
- Du catholicisme dans l'éducation, ou l'Unique moyen de sauver la science et la société.
- L'eau bénite au XIX[e] siècle.
- L'Europe en 1848, ou Considérations sur l'organisation du travail, le communisme et le christianisme.
- L'évangélisation apostolique du globe.
- Le grand jour approche ! ou Lettres sur la première communion, par un ancien missionnaire d'Amérique.
- Histoire de la société domestique chez tous les peuples anciens et modernes ou Influence du christianisme sur la famille.
- La génuflexion au XIX[e] siècle, ou Étude sur la première loi de la création.
- Histoire des catacombes de Rome.
- Histoire du bon larron au XIX[e] siècle.
- Judith et Esther. Mois de Marie du XIX[e] siècle.
- Lettres à M[gr] Dupanloup, évêque d'Orléans, sur le paganisme dans l'éducation.
- Manuel des confesseurs, composé : 1° du prêtre sanctifié par l'administration charitable et discrète du sacrement de pénitence ; 2° de la pratique des confesseurs du B. Liguori.
- Mort au cléricalisme, ou Résurrection du sacrifice humain.
- Où allons-nous ? Coup d'œil sur les tendances de l'époque actuelle.
- Où en sommes-nous ? Étude sur les événements actuels, 1870 et 1871.
- Petit abrégé du catéchisme de persévérance, à l'usage des enfants de sept ans accompagné d'une Petite journée du chrétien.
- Petit catéchisme du Syllabus.
- Pie IX et les études classiques, appel aux pères de famille et aux instituteurs de la jeunesse.
- La profanation du dimanche considérée au point de vue de la religion, de la société, de la famille, de la liberté, du bien-être, de la dignité humaine et de la santé.
- La question des classiques ramenée à sa plus simple expression.
- La religion dans le temps et dans l'éternité, ou Introduction à l'étude raisonnée du christianisme, d'après le Catéchisme de persévérance.
- La Révolution, recherches historiques sur l'origine et la propagation du mal en Europe depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.
- Le scrupule, petit manuel de direction à l'usage des âmes timorées et de leurs confesseurs, d'après saint François de Sales et saint Alphonse de Liguori.
- Le Seigneur est mon partage ! ou Lettres sur la persévérance après la première communion.
- Le signe de la croix au XIX[e] siècle.

- Un signe des temps, ou les Quatre-vingts miracles de Lourdes.
- La situation : douleurs, dangers, devoirs, consolations des catholiques dans les temps actuels.
- Le testament de Pierre le Grand, ou la Clef de l'avenir.
- Traité du Saint-Esprit, comprenant l'histoire générale des deux esprits qui se disputent l'empire du monde et des deux cités qu'ils ont formées, avec les preuves de la divinité du Saint-Esprit.
- Les trois Rome. Journal d'un voyage en Italie : accompagné : 1° d'un plan de Rome ancienne et moderne ; 2° d'un plan de Rome souterraine ou des catacombes.
- Le ver rongeur des sociétés modernes, ou le Paganisme dans l'éducation.
- La vie n'est pas la vie, ou la Grande erreur du XIXe siècle.

Préface de la deuxième édition

Un mot sur la publication de cet opuscule et sur le succès inespéré qu'il obtient. Comment nous est venue l'idée de ce livre ? Qui a ménagé la circonstance imprévue à laquelle il doit son origine ? Pourquoi un ouvrage, destiné à réveiller la foi du monde catholique au signe de la croix, paraît-il aujourd'hui, et non deux ou trois siècles plus tôt ? Pourquoi, jusqu'à nous, aucun Pape n'a-t-il eu la pensée d'attacher une faveur spirituelle à cette formule la plus vénérable, la plus ancienne, la plus habituelle de la religion ? Comment, au milieu de tant de sollicitudes, Pie IX a-t-il daigné prêter l'oreille à notre faible voix, et s'est-il empressé d'avertir les chrétiens actuels de recourir le plus souvent possible au signe de la croix, conformément à l'exemple de leurs premiers ancêtres ? Pourquoi, afin de les encourager, a-t-il voulu en enrichir l'usage d'une indulgence doublement précieuse ?

À toutes ces questions nous ne savions d'abord que répondre. Aujourd'hui la lumière s'est faite. Tout vient à point dans l'Église, car la Providence ne tâtonne jamais. Habituée à se servir *de ce qui n'est pas, pour confondre ce qui est*, elle ne se montre pas moins admirable dans les petites choses que dans les grandes : *Magnus in magnis, non parvus in minimis.*

Or, le signe de la croix est l'arme de précision contre le démon. Instruits immédiatement par les apôtres, les premiers chrétiens le savaient. En lutte permanente avec Satan, dans toute la puissance de son règne et la cruauté de sa rage, régulateur des mœurs, des idées, des arts, des théâtres, des fêtes et des lois, maître des autels et des trônes, souillant tout et faisant de tout un instrument de corruption, ils avaient sans cesse recours à l'infaillible moyen de dissiper le charme fascinateur, et de parer les traits enflammés de l'ennemi. De là, l'usage continuel du signe de la croix, devenu pour eux un exorcisme de tous les instants : *quacumque nos conversatio exercet, frontem crucis signaculo terimus.*

Si donc aujourd'hui paraît, sans dessein prémédité de la part de l'auteur, un ouvrage destiné à faire reprendre aux chrétiens l'arme victorieuse de leurs ancêtres ; si, malgré tant de chances contraires, cet ouvrage se répand avec rapidité ; s'il conquiert, à Rome même, le plus auguste et le plus précieux de tous les suffrages ; enfin si, après dix-huit siècles, le Vicaire de Jésus-Christ, le Chef de l'éternel combat, vient, par un acte

solennel, presser le monde chrétien de recourir incessamment au signe victorieux du paganisme : n'est-il pas logique de conclure que nous nous trouvons, sous plus d'un rapport, dans une position analogue à celle des premiers chrétiens ?

S'ils étaient en face de Satan, roi et dieu du siècle ; s'ils vivaient au milieu d'un monde qui n'était pas chrétien, qui ne voulait pas le devenir, qui ne voulait pas qu'on le fût, qui persécutait à outrance ceux qui voulaient continuer de l'être : ne sommes-nous pas en face de Satan, déchaîné sur la terre, insurgeant les nations contre Jésus-Christ et leur faisant crier d'une voix infatigable : Nous ne voulons plus qu'il règne sur nous, *nolumus hunc regnare super nos !* Dans quel milieu vivent les chrétiens d'aujourd'hui ? Ne sont-ils pas enveloppés dans un monde qui cesse d'être chrétien ; qui ne veut pas le redevenir ; qui ne veut pas qu'on le soit, qui persécute de toute manière ceux qui s'obstinent à l'être ?

La ruse et la violence, l'injure, le blasphème, le sarcasme, la calomnie, la spoliation, l'exil, la mort même, ne sont-ils pas employés contre les enfants, comme ils le furent contre les pères ? Des arts, des théâtres, des livres, des fêtes, des lois, des sciences, ne fait-on pas aujourd'hui, comme autrefois, des armes contre le christianisme ? Est-il étonnant que la sentinelle d'Israël, le Souverain Pontife, soit venu par un acte, inconnu de ses prédécesseurs, réveiller la foi des chrétiens au signe protecteur de l'Église et de la société ?

L'analogie est tellement réelle, que les protestants eux-mêmes en sont frappés. À leurs yeux, comme aux nôtres, il n'y a de salut pour le monde actuel que dans la croix. Au commencement d'octobre, le journal prussien *la Gazette de la Croix* a publié un long article intitulé : Par ce signe tu vaincras : *In hoc signo vinces.* « Aujourd'hui, dit l'écrivain protestant, nous sommes dans le même combat spirituel, contre le même antichristianisme que Constantin a jadis vaincu avec le glaive matériel. Sans aucun doute, il faut encore dire actuellement : tu vaincras par ce signe, *in hoc signo vinces.* Des puissances *occultes* et *sauvages* montent à l'assaut de la Royauté par la grâce de Dieu, clef de voûte de l'ordre social chrétien. »

Ne faut-il pas que le mal et le remède soient également incontestables, pour voir ces mêmes protestants, qui ont jadis répudié le signe de la croix comme un acte d'idolâtrie, proclamer la nécessité d'y recourir aujourd'hui comme à l'arme indispensable, si on veut vaincre les puissances occultes et sauvages dont le triomphe serait celui de la barbarie ?

L'apparition en quelque sorte providentielle du *Signe de la croix au dix-neuvième siècle* explique seule le rapide succès qu'il obtient. La pre-

mière édition française s'est écoulée en quelques mois. Trois traductions en ont été faites dans les différentes langues de l'Europe : une en Allemagne, une à Turin, une à Rome. Les journaux catholiques le recommandent à l'envi ; et de nombreuses lettres sont venues nous apporter les félicitations des hommes les plus respectables de la France et de l'étranger : *Soli Deo honor et gloria*. Toutes s'accordent à montrer l'à-propos de notre humble travail, et à faire ressortir la grandeur de la grâce pontificale qui en est le résultat éternel. Citons seulement quelques lignes, en priant les personnes qui les ont écrites de recevoir l'expression de toute notre reconnaissance.

La savante revue napolitaine *Scienza e Fede* termine sa longue analyse, en disant : « Quel profit, demande notre société, enfoncée jusqu'aux épaules dans le matérialisme, l'humanité pourra-t-elle retirer de ce nouvel ouvrage de Monseigneur Gaume ? Donnera-t-il quelques secours aux pauvres ouvriers que la révolution laisse sans travail ? Enrôlera-t-il quelques volontaires pour la Pologne ? Exterminera-t-il le *brigandage* qui désole l'Italie ?... Il fera mieux que tout cela. Il donnera le pain de la foi à ceux qui en manquent. Dans la guerre acharnée qu'ils ont à soutenir contre le brigand infernal, il enrôlera de nouveau les chrétiens du dix-neuvième siècle sous l'étendard de la croix : étendard divin qui a sauvé le monde et qui seul peut le sauver encore. Quel que soit l'avenir, il leur apprendra à être de nobles vainqueurs ou de nobles victimes : *in hoc vinces*. »

Ravi de voir une indulgence attachée au signe de la croix, le vénérable doyen de la chaire catholique nous écrit : « Le signe de la croix indulgencié à votre demande !... Que vont dire tant de personnages que je ne veux pas nommer ? Le saint-Père vient de vous payer avec usure la peine que vous vous êtes donnée, pour arrêter le paganisme qui nous envahit.

« Toute l'Église reçoit à cause de vous et par vous la faveur insigne d'une indulgence, large comme l'univers, durable comme les siècles, et qui désormais descendra à toute heure, à toute seconde, en rosée rafraîchissante sur les âmes du Purgatoire. Que de bénédictions ces saintes âmes vont appeler sur vous ! Et si vous étiez obligé, au moment de votre mort, de leur faire une petite visite, quelle réception vous attendrait ! »

Passons d'autres témoignages et venons aux pièces émanées de Rome.

La commission chargée du soin des écoles régionnaires a cru devoir adresser à tous ceux qui les dirigent la *Circulaire* suivante :

« Parmi tant de livres inutiles et dangereux surtout pour la jeunesse, il ne manque pas non plus de livres utiles et propres à répandre dans

l'âme des jeunes gens les plus belles maximes et l'amour des plus saintes pratiques de notre auguste religion.

« Un de ces ouvrages est sans contredit celui qui vient de sortir de l'imprimerie Tibérine et qui est intitulé : *le Signe de la Croix au dix-neuvième siècle*, dont un grand nombre de journaux catholiques ont fait l'éloge.

« Le soussigné, en recommandant fortement à messieurs les maîtres de ne permettre dans leurs écoles aucun ouvrage non approuvé par la commission, leur recommande également de faire que le susdit ouvrage soit acheté et lu par leurs élèves. Eux-mêmes pourraient s'en servir pour le donner en prix dans les distributions privées qu'ils ont coutume de faire dans leurs écoles respectives. — Rome, du Secrétariat de la commission. Le député L. Peirano. »

Avant cette Circulaire avait paru la lettre qu'on va lire.

Lettre de S. Ém. le cardinal Altieri
Préfet de la Sacrée-Congrégation de l'Index
À Mgr Gaume Protonotaire apostolique

« Rome, le 7 août 1863.

« Monseigneur illustrissime,

« Par la publication de votre admirable ouvrage sur *le Signe de la Croix*, vous avez rendu un nouveau et très signalé service à la cause de l'Église de Jésus-Christ. En effet, vous avez fait connaître aux fidèles, sous la forme la plus attachante, tout ce que contient manifestement, ce qu'enseigne, ce qu'opère de sublime, de saint, de divin, et par conséquent de souverainement utile aux âmes, cette formule sacrée et aussi ancienne que l'Église elle-même.

« L'auguste chef de cette même Église, le Vicaire de Jésus-Christ, le Souverain Pontife ne pouvait pas ne pas accueillir avec joie un ouvrage si précieux et si utile au peuple chrétien. Aussi, non-seulement il a exprimé sa vive satisfaction, lorsque j'ai déposé entre ses mains sacrées l'exemplaire que vous vous êtes empressé de lui offrir par mon entremise ; il a voulu, de plus, exaucer avec bonté le vœu que vous avez manifesté de voir enrichir d'une indulgence la pratique du signe de la croix, afin d'exciter les fidèles à en faire usage pour la défense de leurs âmes sans respect humain, et aussi souvent que possible.

« Dans le Bref ci-joint, vous verrez combien le Saint-Père s'est montré large dans la concession d'une pareille grâce, et comme il en fait apprécier la valeur. Il importe grandement que cette nouvelle faveur du suprême dispensateur des trésors célestes, accordée pour l'avantage de l'Église militante, soit universellement connue, en même temps que se répandra et s'appréciera de plus en plus votre très excellent livre. Dans la traduction italienne qu'en fait, bien à propos, l'incomparable Ange d'Aquila, se trouvera le Bref dont il s'agit, et il faudrait aussi l'insérer dans les nouvelles éditions qui certainement ne manqueront pas de se succéder. De cette manière sera comblé le vide que vous avez signalé dans la *Raccolta delle Indulgenze*.

« Ainsi Votre Excellence recevra la digne récompense, et certaine-

ment la plus ambitionnée de son cœur en voyant ouvert le trésor de la Rédemption, pour le bien des âmes encore vivantes sur cette terre, ou déjà descendues au purgatoire, par l'effet du travail que vous avez composé dans le but d'attirer l'attention universelle sur le premier signe du culte, que tous doivent rendre au principal instrument de la rédemption.

« Agréez l'expression de la plus sincère et de la plus haute estime avec laquelle je suis, Monseigneur illustrissime, votre très affectueux serviteur,

« L. Cardinal Altieri. »

Bref de S. S. Pie IX

Voici la traduction du Bref de Sa Sainteté :

Pie IX, Pape.

« Pour mémoire éternelle.

« Parfaitement certains que le salutaire mystère de la Rédemption et la vertu divine sont contenus dans le signe de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les fidèles de la primitive Église faisaient de ce signe le plus fréquent usage, ainsi que nous l'apprennent les plus anciens et les plus insignes monuments. C'est même par ce signe qu'ils commençaient toutes leurs actions. « À chaque mouvement et à chaque pas, en entrant et en sortant, en allumant les flambeaux, en allant prendre notre repas, en nous asseyant, quoi que nous fassions et où que nous allions, nous marquons notre front du signe de la croix, » disait Tertullien.

« Considérant ces choses, nous avons jugé à propos de réveiller la piété des fidèles envers le signe salutaire de notre Rédemption, en ouvrant les célestes trésors des indulgences, afin que, imitant les beaux exemples des premiers chrétiens, ils ne rougissent pas de se munir plus fréquemment, et ouvertement, et publiquement, du signe de la croix, qui est comme l'étendard de la milice chrétienne.

« C'est pourquoi, confiant en la miséricorde du Dieu tout-puissant et en l'autorité de ses bienheureux apôtres Pierre et Paul, Nous accordons, dans la forme accoutumée de l'Église, à tous et à chacun des fidèles de l'un et de l'autre sexe, toutes les fois qu'au moins contrits de cœur, et en ajoutant l'invocation de la très sainte Trinité, ils feront le signe de la croix, cinquante jours d'indulgences pour les pénitences qui leur auraient été imposées ou qu'ils devraient pour une autre raison quelconque ; Nous accordons de plus, miséricordieusement dans le Seigneur, que ces indulgences puissent être appliquées, par manière de suffrage, aux âmes des fidèles qui ont quitté ce monde dans la grâce de Dieu.

« Nonobstant toutes choses contraires, les présentes devant valoir à perpétuité. Nous voulons en outre qu'aux copies manuscrites ou exemplaires imprimés des présentes Lettres, signés par un notaire public et

munis du sceau d'une personne ecclésiastique constituée en dignité, on accorde absolument la même foi qu'on accorderait à ces présentes elles-mêmes, si elles étaient exhibées ou montrées ; et aussi, qu'un exemplaire de ces mêmes Lettres soit porté à la Secrétairerie de la Sacrée-Congrégation des Indulgences et des Saintes Reliques, sous peine de nullité, conformément au décret de la même Sacrée-Congrégation en date du 19 janvier 1756, et approuvé par Notre prédécesseur de sainte mémoire, le pape Benoît XIV, le 28 du même mois et de la même année.

« Donné à Rome, près de saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 28 juillet 1863, de Notre Pontificat la dix-huitième année.

« N. Cardinal PARACCIANI CLARELLI.

« Les présentes Lettres apostoliques, en forme de Bref, datées du 28 juillet 1863, ont été présentées à la Secrétairerie de la Sacrée-Congrégation des Indulgences le 4 août de la même année, conformément au décret de la même Sacrée-Congrégation en date du 14 avril 1856.

« En foi de quoi donné à Rome, à la même Secrétairerie, les jour et an que dessus.

« A. Archev. PRINZIVALLI, *substitut.* »

Pius, PP. IX.

Ad perpetuam rei memoriam. Quum saluti, feræ reparationis mysterium virtutemque divinam in Crucis Domini Nostri Jesu Christi vexillo contineri perspectum haberent primi Ecclesiæ fideles, frequentissimo illo signo eosdem usos fuisse vetustissima et insignia monumenta declarant. Quin ab eodem signo quascumque actiones auspicabantur, et ad omnem progressum atque promotum, ad omnem aditum et exitum, ad lumina, ad cubilia, ad sedilia, quacumque nos conversatio exercet, frontem Crucis signaculo terimus, inquiebat Tertullianus.

Hæc nos perpendentes fidelium pietatem erga illud salutiferum Redemptionis nostræ signum cœlestes Indulgentiarum thesauros reserando iterum excitandam censuimus ; quo pulchra veterum Christianorum exempla imitantes signo Crucis, quæ tanquam tessera est Christianæ militiæ frequentius et palam etiam ac publice se munire non erubescant. Quare de Omnipotentis Dei misericordia, ac BB. Petri et Pauli App. auctoritate confisi, omnibus et singulis utriusque sexus Christi fidelibus quoties saltem corde contrito, adjectaque Sanctissimæ Trinitatis invocatione Crucis forma se signaverint, toties quinquaginta dies de injunctis eis seu alias quomodolibet debitis pœnitentiis in forma Ecclesiæ consueta relaxamus ; quas pœnitentiarum relaxationes etiam animabus Christi fidelium, quæ Deo in charitate conjunctæ ab hac luce migraverint, per modum suffragii applicare possint, misericorditer in Domino concedimus. In contrarium facientibus non obstantibus quibuscumque, præsentibus, perpetuis futuris temporibus, valituris.

Volumus autem, ut præsentium litterarum transumptis seu exemplis etiam impressis, manu alicujus Notarii publici subscriptis, et sigillo personæ in ecclesiastica dignitate constitutæ munitis eadem prorsus fides adhibeatur, quæ adhiberetur ipsis præsentibus si forent exhibitæ vel ostensæ ; utque earumdem exemplar ad Secretariam S. Congregationis Indulgentiarum, Sacrisque Reliquiis præpositæ deferatur, secus nullas esse eas volumus, juxta Decretum ab eadem S. Congregatione sub die XIX Januarii MDCCLVI latum, et a. s. m. Benedicto PP. XIV Prædecessore Nostro die XVIII dicti mensis et anni adprobatum. Datum Romæ apud S. Petrum sub annulo Piscatoris die XXVIII Julii MDCCCLXIII, Pontificatus nostri anno decimo octavo.

Præsentes Litteræ apostolicæ in forma Brevis sub die de 28 Julii 1863 exhibitæ fuerunt in secretaria S. Congregationis indulgentiarum die 4 Augusti ejusdem anni ad formam decreti ipsius S. Congregationis die 14 Aprilis 1856.

In quorum fidem datum Romæ ex eadem secretaria die et anno ut supra.

A. Archiepiscopus Prinzivalli, *substitutus*.

Pour copie conforme :

J. Gaume,
Protonotaire apostolique,
Vicaire général d'Aquila.

Paris, 15 septembre 1863.

Avant-propos de la première édition

Au mois de novembre de cette année 1862 est arrivé à Paris, pour suivre les cours du Collège de France, un jeune Allemand catholique, de grande distinction. Fidèle à l'usage traditionnel de son pays, de faire le signe de la croix avant et après les repas, il est devenu, dès le premier jour, l'étonnement de ses camarades de pension. Le lendemain, en vertu de la liberté des cultes, il était l'objet de leurs moqueries. Dans une de ses visites, il nous a prié de lui dire ce que nous pensions de la pratique dont on essayait de le faire rougir, et du signe de la croix en général. Les lettres suivantes sont la réponse à ces deux questions.

Première lettre

Paris, 25 novembre 1862.

État de la question. — Le monde actuel ne fait plus, ou il fait rarement, ou il fait mal le signe de la croix. — Les premiers chrétiens le faisaient, ils le faisaient souvent, ils le faisaient bien. — Nous avons raison, et ils avaient tort ; ou nous avons tort, et ils avaient raison ; lequel des deux ?

Mon cher Frédéric,

Il y a quinze jours à peine, les journaux annonçaient le naufrage du capitaine Walker. Ce récit, que nous lisions ensemble, était d'autant plus douloureux qu'il nous apprenait la mort de plusieurs passagers de notre connaissance. Le navire avait touché contre un écueil ; une large voie d'eau s'était déclarée. Malgré les efforts de l'équipage, il fut impossible de la fermer. En moins d'une heure, la cale était inondée. Le navire descendait à vue d'œil au-dessous de sa ligne de flottaison.

Pour le soulager, on commença par jeter à la mer les marchandises. Après les marchandises, les provisions de guerre ; après les provisions de guerre, les meubles et une partie des agrès. Puis, vinrent les provisions de bouche, à l'exception de deux ou trois boîtes à eau et de quelques sacs de biscuit. Tout fut inutile. Le navire continuait d'enfoncer, et le naufrage devenait imminent. Comme dernière ressource, Walker ordonna de jeter les embarcations à la mer ; on s'y précipita. Malheureusement la plupart des passagers, au lieu d'y trouver leur salut, y trouvèrent la mort [1].

À quelques variantes près, ce récit est, comme tu sais, l'histoire de tous les grands naufrages. Les malheureux qui, dans cette extrémité, commandent le bâtiment et ceux qui le montent, sont d'ailleurs parfaitement excusables de jeter à la mer tout ce qui peut y être jeté. La vie avant tout.

Le monde actuel, ce monde qui se dit encore chrétien, et auquel sans doute appartiennent tes jeunes camarades, offre plus d'un trait de ressemblance avec un navire avarié et prêt à périr. Les furieuses tempêtes, qui,

1. Voir les journaux d'octobre.

depuis longtemps, n'ont cessé de battre le vaisseau de l'Église, y ont pratiqué de larges voies d'eau. Par là sont entrées à grands flots des doctrines, des mœurs, des usages, des tendances antichrétiennes. Gare, non pas au navire, qui est impérissable ; mais aux passagers, qui ne le sont pas. Qu'a-t-on fait ? Je ne parle pas du monde ouvertement païen : son naufrage est consommé ; je parle de ce monde qui se prétend encore chrétien.

Qu'a-t-il fait, que fait-il chaque jour des provisions de guerre et de bouche, des marchandises, des meubles et des agrès dont l'Église avait pourvu le navire, afin d'assurer, malgré les coups de vent et les écueils, le succès de la navigation jusqu'au port de l'éternité ? Il a tout ou presque tout jeté à la mer.

Où est la prière en commun dans les familles ? À la mer. Les lectures pieuses, la méditation ? À la mer. La bénédiction de la table ? À la mer. L'assistance habituelle au saint sacrifice, le scapulaire, le chapelet ? À la mer. La sanctification sérieuse du dimanche par l'assistance aux instructions et aux offices, par la visite des pauvres, des affligés et des malades ? À la mer. La pratique régulière des sacrements, les lois du jeûne et de l'abstinence ? À la mer. L'esprit de simplicité, de modestie et de mortification dans le vêtement, dans l'amusement, dans l'ameublement, dans le logement, dans la nourriture ; le crucifix, les images saintes, l'eau bénite dans les appartements ? À la mer, à la mer.

Cependant le navire continue d'enfoncer. L'esprit chrétien diminue ; l'esprit contraire gagne à vue d'œil. On se jette sur des embarcations, je veux dire dans des espèces de religions qu'on se fait suivant son âge, sa position, son tempérament, ses goûts, le milieu dans lequel on vit.

Assister à une messe basse le dimanche : et comment ? À la grand'-messe, trois ou quatre fois l'an ; à vêpres, jamais. Fréquenter les spectacles et les bals ; lire tout ce qui se présente ; ne se refuser rien, excepté ce qu'on ne peut pas se donner : voilà les frêles esquifs auxquels on confie son salut. Faut-il s'étonner de tant de naufrages ? Pauvres passagers, séparés du navire, que vous êtes à plaindre ! Qu'elle est à plaindre surtout la génération qui s'élève !

Parmi les usages catholiques, si imprudemment abandonnés par le monde actuel, il en est un, respectable entre tous, que je voudrais à tout prix sauver du naufrage. C'est celui que méprisent, sans savoir ce qu'ils font, tes jeunes camarades : j'ai nommé le signe de la croix. Il est temps de pourvoir à sa conservation. Encore un peu, et il aura le sort de tant d'autres pratiques traditionnelles, que nous devons à la sollicitude maternelle de l'Église et à la piété intelligente des siècles chrétiens.

Veux-tu savoir, mon cher Frédéric, où en est aujourd'hui, dans le monde prétendu chrétien, le signe de la croix ? Place-toi un jour de dimanche à la porte d'une grande église. Examine la foule qui entre dans la maison de Dieu. Un grand nombre s'avancent fièrement ou sottement, ce qui est tout un, dans le lieu saint, sans même regarder le bénitier et sans faire le signe de la croix. D'autres, en nombre à peu près égal, prennent ou reçoivent, font mine de prendre et de recevoir de l'eau bénite et de faire le signe de la croix. Tu les verras plonger leur main gantée dans le bénitier, ce qui n'est pas plus liturgique que de se confesser ou de communier avec des gants.

Pour leur manière de faire le signe de la croix, le mieux serait de n'en rien dire. Aussi bien je la crois capable de dérouter le plus habile explicateur d'hiéroglyphes. Un mouvement de main irréfléchi, hâté, tronqué, machinal, auquel il est impossible d'assigner une forme ni de donner une signification, si ce n'est que les auteurs n'attachent pas la moindre importance à ce qu'ils font : voilà leur signe de croix du dimanche.

Combien dans cette foule baptisée rencontreras-tu de personnes qui fassent sérieusement, régulièrement, religieusement le signe vénérable du salut ? Or, si, en public et dans une circonstance solennelle, la plupart ne font pas ou font mal le signe de la croix, j'ai peine à me persuader qu'ils le font et qu'ils le font bien dans les autres, où il y a, en apparence, moins de motifs de le faire et de le bien faire.

C'est donc un fait : les chrétiens d'aujourd'hui ne font plus, ou font rarement, ou font mal le signe de la croix. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nous sommes aux antipodes de nos aïeux, les chrétiens de la primitive Église. Eux faisaient le signe de la croix ; ils le faisaient bien ; ils le faisaient très souvent.

En Orient comme en Occident, à Jérusalem, à Athènes, à Rome, les hommes et les femmes, les jeunes gens et les vieillards, les riches et les pauvres, les prêtres et les simples fidèles, toutes les classes de la société observaient religieusement cet usage traditionnel. L'histoire n'offre pas de fait plus certain. Tous les Pères de l'Église, témoins oculaires, en font foi, tous les historiens le constatent. Rien ne me serait plus facile que de te citer leurs paroles. Tu les trouveras dans l'ouvrage *De cruce*, de ton savant compatriote Gretzer.

Au nom de tous écoute seulement Tertullien : « À chaque mouvement et à chaque pas, en entrant et en sortant, en nous habillant, en nous chaussant, en nous baignant, en nous mettant à table, en allumant les

flambeaux, en dormant [1], en nous asseyant, quoi que nous fassions et où que nous allions, nous marquons notre front du signe de la croix [2]. »

Voilà qui est entendu : à chaque instant nos aïeux faisaient, d'une manière ou d'une autre, le signe de la croix. Ils le faisaient non seulement sur leur front, mais encore sur leurs yeux, sur leur bouche, sur leur poitrine [3].

Il résulte de là que, si les premiers chrétiens reparaissaient sur nos places publiques ou dans nos maisons, et faisaient aujourd'hui ce qu'ils faisaient il y a dix-huit siècles, nous serions tentés de les prendre pour des maniaques. Tant il est vrai, encore un coup, qu'à l'égard du signe de la croix, nous sommes à leurs antipodes. Ils avaient tort, et nous avons raison ; ou ils avaient raison, et nous avons tort. C'est l'un ou l'autre : il n'y a pas de milieu. Lequel des deux ?

Telle est la question. Elle est grave, très grave, beaucoup plus grave assurément que ne le pensent tes camarades et ceux qui leur ressemblent. J'espère t'en convaincre dans mes prochaines lettres.

---

1. Les mains croisées sur la poitrine.

2. Ad omnem progressum atque promotum, ad omnem aditum et exitum, ad vestitum et calceatum, ad lavacra, ad mensas, ad lumina, ad cubilia, ad sedilia, quacumque nos conversatio exercet, frontem crucis signaculo terimus. (*De Coron. milit.*, c. III.) — Habituellement ils le faisaient sur le front avec le pouce, afin de ne pas se trahir.

3. In frontibus, et in oculis, et in ore, et in pectore et in omnibus membris nostris. (S. Ephrem, *Serm. in pret. et vivif. crucem*.)

Deuxième lettre

Ce 27 novembre.

Examen de la question. — Préjugés en faveur des premiers chrétiens. — Premier préjugé : leurs lumières, ou leur voisinage des apôtres. — Second préjugé : leur sainteté. — Troisième préjugé : la pratique des vrais chrétiens dans tous les siècles. — Les Pères de l'Église furent-ils de grands génies ?

Mon cher ami,

Dans les causes ordinaires, les circonstances extérieures jouent un grand rôle. Souvent, à l'égal des témoignages directs, elles contribuent à former l'opinion des juges. Tu sais qu'on appelle ainsi les antécédents, la position, le caractère moral des personnes intéressées dans le débat. Pourquoi les écarterions-nous du procès qui nous occupe ? Ainsi, avant de produire les raisons des premiers chrétiens, tirées de la nature même du signe de la croix, examinons ensemble les préjugés qui militent en faveur de leur conduite.

Premier préjugé en faveur des premiers chrétiens : *Leurs lumières, ou leur voisinage des apôtres*. Les apôtres avaient conversé avec le Verbe incarné lui-même, la Vérité en personne. Ils l'avaient vu de leurs yeux, et touché de leurs mains. Ils étaient les dépositaires et les organes infaillibles de sa doctrine. Ordre leur avait été donné de l'enseigner tout entière, rien de plus, rien de moins. À leur tour, les premiers chrétiens avaient vu les apôtres et les hommes apostoliques. Ils les avaient fréquentés, entendus. De leur bouche ils avaient reçu la foi, de leur main le baptême. À la source même ils avaient bu la vérité.

Cette vérité, à laquelle ils devaient tout, ils s'en nourrissaient, ils en faisaient la règle de leurs actions, ils la gardaient avec une fidélité inviolable, *perseverantes in doctrina apostolorum*. Personne évidemment ne fut jamais dans de meilleures conditions pour connaître la pensée des apôtres et de Notre-Seigneur lui-même.

Si donc les premiers chrétiens faisaient le signe de la croix à chaque instant, on est bien forcé de conclure qu'ils obéissaient à une recomman-

dation apostolique. Autrement les apôtres et leurs premiers successeurs, gardiens infaillibles du triple dépôt de la foi, des mœurs et de la discipline, se seraient empressés d'interdire un usage inutile, superstitieux et propre à exposer les néophytes aux moqueries du paganisme ignorant. Ainsi, je le répète, en faisant très souvent le signe de la croix, les chrétiens de la primitive Église agissaient en pleine connaissance de cause. Premier préjugé en faveur de leur conduite.

Second préjugé en faveur des premiers chrétiens : *Leur sainteté*. Non-seulement les premiers chrétiens étaient très instruits de la doctrine des apôtres ; ils étaient de plus très fidèles à la mettre en pratique. La preuve en est qu'ils étaient très saints. Qu'une haute sainteté fût le caractère général des premiers chrétiens, rien n'est mieux établi.

1° Ils aimaient mieux tout perdre, les biens et même la vie, au milieu des supplices, plutôt que d'offenser Dieu. Leur héroïsme dura autant que les persécutions, trois siècles.

2° Ils étaient très charitables. Le ciel et la terre se sont réunis pour faire de leur amour mutuel un éloge, unique dans les annales du monde. Ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, *cor unum et anima una*, a dit Dieu lui-même. Voyez comme ils s'aiment et comme ils sont toujours prêts à mourir les uns pour les autres, *vide ut invicem se diligant et ut pro alterutro mori sint parati*, s'écriaient les païens !

3° Ils étaient pleins d'une respectueuse tendresse pour les apôtres, auxquels ils obéissaient avec une soumission filiale. Saint Paul, qui ne faisait pas de compliments, écrit aux chrétiens de Rome que leur foi est célèbre dans le monde entier ; et à ceux d'Asie, qu'ils l'aimaient tellement, que, s'ils l'avaient pu, ils se seraient arraché les yeux pour les lui donner. À sa prière toutes les Églises volent au secours des frères de Jérusalem, et Philémon reçoit Onésime.

4° Les Pères de l'Église, témoins oculaires, ont continué de rendre le plus éclatant témoignage à leur sainteté. S'adressant aux juges, aux préteurs, aux proconsuls de l'Empire, Tertullien leur jetait ce défi solennel : « J'en appelle à vos procédures, magistrats chargés de rendre la justice. Parmi cette multitude d'accusés qui chaque jour paraissent à la barre de vos tribunaux, quel est l'empoisonneur, l'assassin, le sacrilège, le corrupteur, le voleur qui soit chrétien ? C'est des vôtres que regorgent les prisons ; c'est des vôtres que sont peuplées les mines ; c'est des vôtres que s'engraissent les bêtes de l'amphithéâtre ; c'est des vôtres que sont formés les troupeaux de gladiateurs. Parmi eux pas un seul chrétien, à moins qu'il

n'y soit pour le seul crime d'être chrétien [1]. »

5° Les historiens païens reconnaissaient leur innocence, et les persécuteurs eux-mêmes rendaient hommage à leur vertu. Tacite, cet auteur beaucoup trop surfait et si injuste à l'égard de nos pères, raconte l'affreuse boucherie des chrétiens sous Néron. « Une multitude énorme, dit-il, *multitudo ingens*, périt dans les plus affreux supplices. Ils étaient innocents de ce qu'on leur reprochait ; mais ils étaient coupables de la haine du genre humain, *odio generis humani*. » Voilà le mot.

Quel était le genre humain de Tacite ? Lui-même le dit : c'était la boue vivante, la cruauté vivante. Pourquoi sa haine ? Parce que le mal est l'ennemi irréconciliable du bien. La sainteté de nos pères était la condamnation impitoyable des crimes monstrueux dont se souillaient les païens. De là, les bûchers de Néron et ses flambeaux vivants.

Quarante ans après Néron, Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, est chargé par Trajan d'informer contre les chrétiens. Courtisan zélé, il exécute avec rigueur les ordres de son maître et fait traquer nos aïeux. Appliqués à la torture, lui-même les interroge. Quel résultat lui donnent ses sanglantes procédures ? « Tout le crime des chrétiens, écrit-il à Trajan, consiste à s'assembler certain jour avant le lever de l'aurore, pour chanter des louanges à Christ comme à un dieu ; à s'obliger par serment, non à commettre aucun crime, mais à éviter le vol, le brigandage, l'adultère, le parjure. J'en ai fait mettre à la torture, et je ne les ai trouvés coupables que d'une mauvaise et excessive superstition [2]. »

Je me suis étendu, mon cher Frédéric, sur la sainteté de nos ancêtres. À mes yeux elle forme le plus puissant préjugé en faveur du signe de la croix. Quand des hommes de ce caractère, et toujours en face de la mort, se montrent invariablement fidèles à un usage, il faut que cet usage soit un peu plus important que ne le croient tes nouveaux camarades.

Troisième préjugé en faveur des premiers chrétiens : *La pratique des vrais chrétiens dans les siècles suivants*. De très bonne heure il se forma, en Orient et en Occident, des communautés religieuses d'hommes et de femmes. C'est dans ces asiles séparés du monde qu'on trouve, sinon immobilisés, du moins perpétués avec le plus de fidélité, le véritable esprit de l'Évangile et la pure tradition des enseignements apostoliques.

Au nombre des anciens usages, conservés avec un soin jaloux, figure le signe de la croix. « Nos pères, les anciens moines, écrit un de leurs historiens, pratiquaient très fréquemment et très religieusement le signe

1. *Apol.*, c. XLIV.
2. *Epist.*, lib. X, epist. 97.

de la croix. Ils le faisaient surtout en se levant, en se couchant, avant de travailler, en sortant de leurs cellules et du monastère, en y rentrant, en se mettant à table, sur le pain, sur le vin, sur chaque mets [1]. »

Dans le monde marche sur une ligne parallèle l'usage traditionnel du signe rédempteur. Tous ces grands hommes qui, pendant plus de cinq cents ans, se sont succédé en Orient et en Occident ; ces génies incomparables qu'on appelle les Pères de l'Église : Tertullien, Cyprien, Athanase, Grégoire, Basile, Augustin, Chrysostome, Jérôme, Ambroise, et tant d'autres dont la liste effrayante pour l'orgueil l'écrase de son poids ; toutes ces hautes intelligences faisaient très assidûment le signe de la croix et recommandaient avec instance à tous les chrétiens de le faire dans chaque occasion.

J'ai appelé les Pères de l'Église de grands génies et de grands hommes. Si, comme tels, tu les opposes à tes camarades, attends-toi à un sourire de pitié : ne leur en veux pas. Pauvres jeunes gens ! ils connaissent les Pères de l'Église, comme ils connaissent les antipodes. À ton tour, demande-leur ce qu'ils entendent par grands hommes. À défaut de leur réponse, voici la mienne : au besoin, elle pourra te servir.

J'appelle grands hommes ceux qui par l'élévation, la profondeur et l'étendue de leur génie, embrassent d'immenses horizons dans le monde de la vérité ; qui connaissent les sciences, les hommes et les choses, non pas à la surface, mais dans leurs principes, dans leur but et dans leur nature intime ; non pas seulement la matière qui est au-dessous, mais l'esprit qui est au-dessus ; non pas l'homme seulement, mais l'ange ; non pas seulement la créature, mais le Créateur ; non pas seulement ce qui est en deçà du tombeau, mais ce qui est au delà ; non pas un détail, mais l'ensemble ; non pas une loi isolée de la création, mais tout le système, dont ils font jaillir d'inattendues, de lumineuses applications au perfectionnement de l'humanité.

Voilà le génie, et voilà le Père de l'Église. Tu peux mettre au défi tes camarades de trouver, parmi les anciens et parmi les modernes, personne qui ait vérifié mieux ou aussi bien la définition du grand homme. Si renommées qu'elles soient, les spécialités, surtout les spécialités actuelles, en chimie, en physique, en mécanique, en industrie, ne sont ni des génies ni de grands génies. L'homme dont le regard n'embrasse qu'une loi secondaire de l'harmonie universelle ne mérite pas le nom de génie ; et on n'appelle pas grand le musicien qui ne sait tirer qu'un son de son instru-

1. Martène, *De antiq. monach. ritib.*, lib. I, c. I, n. 25, etc.

ment, mais celui qui en fait résonner harmonieusement toutes les cordes.

Le temps ne me permet pas d'achever ma lettre ce soir : je la reprendrai demain.

Troisième lettre

Ce 28 novembre.

Suite du troisième préjugé : les docteurs de l'Orient et de l'Occident. — Constantin, Théodose, Charlemagne, saint Louis, Bayard, don Juan d'Autriche, Sobieski. — Quatrième préjugé : la conduite de l'Église. — Cinquième préjugé : ceux qui ne font pas le signe de la croix. — Résumé.

Or, mon cher ami, sans exception aucune, tous ces grands génies faisaient le signe de la croix comme de petites filles. Ils le faisaient très souvent et ne cessaient de recommander aux chrétiens de le faire en toute occasion. « Faire le signe de la croix, dit l'un d'eux, sur ceux qui mettent leur espérance en Jésus-Christ, est la première chose qui a lieu parmi nous et la plus connue, *primum est et notissimum* [1]. »

Un autre : « La croix se trouve partout : chez les princes et chez les sujets, chez les femmes et chez les hommes, chez les vierges et chez les femmes mariées, chez les esclaves et chez les personnes libres, et tous en marquent la plus noble partie de leur corps, le front… Jamais ne franchissez le seuil de vos maisons sans dire : *Je renonce à Satan et je m'attache à Jésus-Christ*, et sans accompagner ces paroles du signe de la croix : *cum hoc verbo et crucem in fronte imprimas* [2]. »

Un autre : « Nous devons faire le signe de la croix à chaque action du jour, *omne diei opus in signo facere Salvatoris* [3]. » D'autres encore : « Que le signe de la croix se fasse constamment sur le cœur, sur la bouche, sur le front, à table, au bain, au lit, à l'entrée et à la sortie, dans la joie et dans la tristesse, assis, debout, en parlant, en marchant, bref, en toutes nos œuvres *verbo, dicam in omni negotio*. Faisons-le sur notre poitrine et sur tous nos membres, afin que notre être tout entier soit couvert de cette invincible armure des chrétiens : *armemur hac insuperabili christianorum armatura* [4]. »

1. S. Basil., *De Sp. S.*, c. XXVII.
2. S. Chrys., *Quod Christus sit Deus* ; et *Homil. XXI, ad popul. Antioch.*
3. S. Ambr., *Ser.*, XLIII.
4. S. Gaudent. episc. Brixien., *Trait. de lect. évang.* ; S. Cyrill. Hier., *Catech.*, IV, n. 14 ; S. Ephr., *de Panoplia.*

Jusqu'au dernier soupir, confirmant leurs paroles par leur exemple, nous voyons ces grands génies mourir comme l'illustre Chrysostome, le roi de l'éloquence, en faisant le signe de la croix. Formés à leur école, les plus nobles chrétiens marchent sur leurs traces. Parlant de sainte Paule, la petite-fille des Scipions, saint Jérôme dit : « Lorsqu'elle fut sur le point de rendre l'âme et qu'à peine nous l'entendions parler, elle tenait le doigt sur sa bouche, et, fidèle à l'usage, elle imprimait le signe de la croix sur ses lèvres [1]. »

Franchissons les siècles et signalons quelques brillants anneaux de la chaîne traditionnelle. Sans parler de ces immortels empereurs, législateurs et guerriers, Constantin, Théodose, Charlemagne, si fidèles à l'usage du signe de la croix, arrivons au plus grand de nos rois, saint Louis. Son ami et son historien, le sire de Joinville, nous a laissé ce témoignage : « À la table, au conseil, au combat, en toutes ses actions, le Roi commençait toujours par le signe de la croix [2]. » Le chevalier sans peur et sans reproche, Bayard, est blessé à mort. Digne de sa vie, son dernier acte est le signe de la croix, qu'il fait avec son épée.

Représentées par deux flottes de plus de quatre cents voiles, la puissance catholique et la puissance musulmane sont en présence dans le golfe de Lépante. Du combat va dépendre le salut de la civilisation, ou le triomphe de la barbarie. Les destinées de l'Europe sont dans les mains de don Juan d'Autriche. Avant de donner le signal de l'attaque, le héros chrétien fait le signe de la croix. Tous les capitaines le répètent, et l'islamisme subit une défaite dont il ne s'est jamais relevé.

Toutefois, un siècle plus tard, il essaye de réparer son échec. Ses hordes innombrables s'avancent jusque sous les murs de Vienne. Sobieski est appelé. Comparées à celles de l'ennemi, ses forces ne sont rien. Mais Sobieski est chrétien. Avant de descendre dans la plaine, il fait faire le signe de la croix à son armée, lui-même se fait signe de croix vivant, entendant la messe les bras étendus en forme de croix. *C'est là*, dit un guerrier chrétien, *que le grand vizir fut battu*.

Je n'en finirais pas, mon cher ami, si je voulais citer, les uns après les autres, tous les faits qui établissent la perpétuité et la fréquence du signe de la croix, chez les vrais chrétiens de tous les siècles et de toutes les conditions, dans le monde comme dans les cloîtres, en Orient et en Occident. Cette glorieuse tradition ne forme-t-elle pas un préjugé passablement respectable, en faveur de nos aïeux de la primitive Église ?

1. Ad Eustoch., *de Epitaph. Paulæ.*
2. Vie, c. xv.

Qu'en pensent tes jeunes camarades ?

Quatrième préjugé en faveur des premiers chrétiens : *L'usage de l'Église*. Les siècles passent, et avec les siècles les hommes changent. Lois, habitudes, modes, langage, manières de voir et de juger : tout se modifie. Seule, l'Église ne change pas. Immuable comme la vérité, dont elle est la maîtresse, ce qu'elle enseignait, ce qu'elle faisait hier, elle l'enseigne, elle le fait aujourd'hui, elle l'enseignera, elle le fera demain et toujours.

Quelle est sa pensée, quelle est sa conduite à l'égard du signe de la croix ? Nul point sur lequel se manifeste avec plus d'éclat sa divine immutabilité. Depuis dix-huit siècles, on peut dire que l'Église vit du signe de la croix. Pas un instant elle ne cesse de l'employer. Elle commence, continue, achève tout par ce signe. De toutes ses pratiques, le signe de la croix est la principale, la plus ordinaire, la plus familière. Il est l'âme de ses exorcismes, de ses prières et de ses bénédictions.

Ce que nous lui voyons faire sous nos yeux, dans nos basiliques, elle le faisait sous les yeux de nos pères, dans les catacombes. « Sans le signe de la croix, disent-ils, rien parmi nous ne se fait légitimement, rien n'est parfait, rien n'est saint [1]. »

Semblable à celui de son divin fondateur, le pouvoir de l'Église s'exerce sur les créatures et sur l'homme. Il s'étend au ciel et sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra*. Comment l'exerce-t-elle ? Par le signe de la croix. Tout ce qu'elle destine à ses usages : l'eau, le sel, le pain, le vin, le feu, la pierre, le bois, l'huile, le baume, le linge, la soie, les bronzes, les métaux précieux ; tout ce qui appartient à ses enfants : leurs demeures, leurs champs, leurs troupeaux, leurs instruments de travail, les inventions de leur industrie ; elle prend possession de tout par le signe de la croix.

Veut-elle préparer au Dieu du ciel une habitation sur la terre, avant tout le signe de la croix doit consacrer l'emplacement de l'édifice. « Que personne, disent les conciles, ne se permette de bâtir une église sans que l'évêque vienne sur les lieux et y fasse le signe de la croix, afin d'en chasser les démons [2]. » Le signe de la croix est la première chose qu'elle emploie pour bénir les matériaux du temple. Elle le grave vingt fois sur le pavé, sur les piliers, sur l'autel. Pour l'immobiliser, elle le fabrique en fer et le place

1. Sine quo signo nihil est sanctum, neque alia consecratio meretur effectum. (S. Cypr., *de Bapt. chr.*) — Quod signum nisi adhibeatur, nihil recte perficitur. (S. Aug., *Tract.* 128, *in Joan.*, n. 5.)

2. Nemo ecclesiam ædificet, antequam episcopus civitatis veniat et ibidem crucem figat : addit glossa, ad abigendas inde dæmonum phantasias. (*Novella* V, paragraph. 1, cap. *Nemo de consecrat.*, dist. 1.)

au sommet de l'édifice. Lorsque ses enfants viendront dans la maison de Dieu, que feront-ils avant d'en franchir le seuil ? Le signe de la croix. Par où les chefs de la prière, les évêques et les prêtres commenceront-ils à célébrer les louanges du Très-Haut ? Par le signe de la croix.

« Lorsque au commencement des offices nous faisons le signe de la croix, accompagné de ces paroles : *Dieu, venez à mon aide*, c'est comme si nous disions, écrit un ancien liturgiste : Seigneur, votre croix est notre aide ; la main vous en représente le signal, et la langue vous en prie. Le diable est le colonel de tous les ennemis de notre salut ; il gouverne le monde, il flatte la chair pour nous amorcer. Si donc par votre croix, Seigneur, vous nous donnez aide, lui et tous nos ennemis seront mis en déroute [1]. »

Vois surtout sa conduite à l'égard de l'homme, temple vivant de la Trinité. La première chose qu'elle fait sur lui, au sortir du sein de sa mère, c'est le signe de la croix ; la dernière, lorsqu'il rentre dans les entrailles de la terre, c'est encore le signe de la croix. Au fils de sa tendresse, voilà son premier bonjour et son dernier adieu.

Dans l'intervalle qui sépare le berceau de la tombe, combien de signes de croix sur l'homme ! Au baptême, où il devient enfant de Dieu, le signe de la croix ; à la confirmation, où il devient soldat de la vertu, le signe de la croix ; à l'eucharistie, où il se nourrit du pain des anges, le signe de la croix ; à la pénitence, où il recouvre la vie divine, le signe de la croix ; à l'extrême-onction, où il est fortifié pour le dernier combat, le signe de la croix ; à l'ordre et au mariage, où il est associé à la paternité de Dieu lui-même, le signe de la croix. Toujours et partout, aujourd'hui comme autrefois, en Orient comme en Occident, le signe de la croix sur l'homme [2].

Cela n'est rien encore. Vois ce que fait l'Église lorsque, dans la personne du prêtre, elle monte à l'autel. Armée de la toute-puissance qui lui a été donnée, elle vient commander, non plus à la créature, mais au Créateur ; non plus à l'homme, mais à Dieu. À sa voix le ciel s'ouvre ; le Verbe s'incarne et renouvelle tous les mystères de sa vie, de sa mort et de sa résurrection. Est-il un acte qui doive être accompli avec une plus solennelle gravité, un acte duquel il faille bannir avec plus de soin tout ce qui serait étranger ou superflu ?

1. *Raisons de l'office*, etc., p. 270.

2. Si regenerari oportet, crux adest ; si mystico illo cibo nitruri, si ordinari, et si quidvis aliud faciendum ubique nobis adest hoc victoriæ symbolum. (S. Chrys., *in Matth. homil.* 54, n. 4.) — Quod signum nisi adhibeatur frontibus credentium, sive ipsi aquæ in qua regenerantur, sive oleo quo chrismate unguntur, sive sacrificio quo aluntur, nihil eorum recte perficitur. (S. Aug., *in Joan., tract.* 128, n. 5.)

Or, dans le cours de l'*action* par excellence, l'Église, plus que jamais, multiplie le signe de la croix ; elle s'enveloppe du signe de la croix ; elle marche à travers le signe de la croix ; elle le répète si souvent, que le nombre auquel elle arrive pourrait paraître exagéré, s'il n'était pas profondément mystérieux. Sais-tu combien de fois le prêtre fait le signe de la croix pendant la messe ? Il le fait *quarante-huit fois !* Je dis mal : tant que dure l'auguste sacrifice, le prêtre est un signe de croix vivant.

Et l'Église catholique, la grave institutrice des nations, la grande maîtresse de la vérité, s'amuserait à répéter si souvent, dans l'acte le plus solennel, un signe inutile, superstitieux ou d'une minime importance ! Si tes camarades croient cela, ils ont tort d'être incrédules : ce n'est pas la crédulité qui leur manque. La conduite de l'Église et des vrais chrétiens de tous les siècles est donc un préjugé victorieux en faveur de nos premiers ancêtres.

Cinquième préjugé en faveur des premiers chrétiens : *Ceux qui ne font pas le signe de la croix.*

Il y a sur la terre six catégories d'êtres qui ne font pas le signe de la croix.

Les païens : Chinois, Indous, Thibétains, Hottentots, sauvages de l'Océanie, adorateurs d'idoles monstrueuses, peuples profondément dégradés et non moins malheureux : ils ne font pas le signe de la croix.

Les mahométans : pourceaux par le sensualisme, tigres par la cruauté, automates par le fatalisme : ils ne font pas le signe de la croix.

Les juifs : profondément encroûtés dans une couche épaisse de superstitions ridicules, pétrification vivante d'une race déchue : ils ne font pas le signe de la croix.

Les hérétiques : sectaires impertinents qui ont prétendu réformer l'œuvre de Dieu, et qui, en punition de leur orgueil, en sont venus à perdre jusqu'au dernier lambeau de vérité. « Je me fais fort, disait naguère un de leurs ministres prussiens, d'écrire, sur l'ongle de mon pouce, tout ce qui reste de croyances communes, parmi les protestants » : les protestants ne font pas le signe de la croix.

Les mauvais catholiques : renégats de leur baptême, esclaves du respect humain, superbes ignorants qui parlent de tout et qui ne savent rien, adorateurs du dieu ventre, du dieu chair, du dieu matière, et dont la vie intime est un linge souillé : ils ne font pas le signe de la croix.

Les bêtes : bipèdes et quadrupèdes de toutes espèces : chiens, chats, ânes, mulets, chameaux, hiboux, crocodiles, huîtres, hippopotames : ils ne font pas le signe de la croix.

Telles sont les six catégories d'êtres qui ne font pas le signe de la croix. Si, en présence des tribunaux, le caractère moral du demandeur ou du défendeur contribue puissamment, même avant l'examen de la cause, à fixer l'opinion des juges, je te laisse à penser si le caractère des êtres qui ne font pas le signe de la croix est un mince préjugé en faveur des premiers chrétiens !

En résumé, relativement à l'usage très fréquent du signe de la croix, le monde se divise en deux camps opposés.

Pour : les admirables chrétiens de la primitive Église, les plus saints et les plus grands génies de l'Orient et de l'Occident, les vrais chrétiens de tous les siècles, l'Église catholique elle-même, la maîtresse de la vérité.

Contre : les païens, les mahométans, les juifs, les hérétiques, les mauvais catholiques et les bêtes.

Il me semble que tu peux déjà te prononcer. À plus forte raison, ta conviction sera formée lorsque tu sauras les motifs qui justifient les uns et qui condamnent les autres. Je te les dirai dans les lettres suivantes.

Quatrième lettre

Ce 29 novembre.

Réponse à une objection : les temps sont changés. — Raisons en faveur des premiers chrétiens, tirées de la nature même du signe de la croix. — Le signe de la croix est cinq choses. — Un signe qui ennoblit l'homme. — Preuves que le signe de la croix est divin.

« Pour moi, me dis-tu, mon cher Frédéric, la question est jugée. Jamais je ne croirai que Dieu a donné la vérité et le bon sens en partage à ses ennemis, tandis qu'il aurait condamné ses meilleurs amis à l'erreur et à la superstition. »

Cet aveu me réjouit sans me surprendre. Ton esprit cherche la vérité et ton cœur ne la repousse pas. Si tous étaient dans les mêmes dispositions, la tâche de l'apologiste serait facile. Par malheur, il en est autrement. Dans la plupart des controverses, surtout des controverses religieuses, l'homme discute, non avec sa raison, mais avec ses passions. Ce n'est pas pour la vérité qu'il combat, c'est pour la victoire. Triste victoire qui consiste à s'affermir dans l'esclavage de l'erreur et du vice !

Ce que je sais de tes camarades et de tant d'autres prétendus catholiques de notre temps, me donne lieu de craindre qu'ils n'ambitionnent cette funeste victoire. Je les aime trop pour ne pas la leur disputer. Afin d'arracher le bandeau dont ils se couvrent et d'éclairer de plus en plus ta propre conviction, je vais exposer les raisons intrinsèques qui justifient l'inviolable fidélité des vrais chrétiens à l'usage très fréquent du signe de la croix.

Faisons d'abord justice de la grande objection des modernes contempteurs du signe adorable. « Autres temps, autres mœurs, disent-ils. Ce qui était utile, nécessaire même dans les premiers siècles de l'Église, ne l'est plus aujourd'hui. Les temps sont changés ; il faut vivre avec son siècle. »

Saint Paul leur répond : *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même aux siècles des siècles.* Tertullien ajoute : *le Verbe incarné s'appelle la vérité et non pas la coutume.* Or, la vérité ne change pas. Ce que les apôtres, les chrétiens de la primitive Église, les vrais chrétiens de tous les siècles ont tenu pour utile, et jusqu'à un certain point nécessaire,

n'a pas cessé de l'être. J'ose même affirmer qu'il l'est aujourd'hui plus que jamais. La raison en est dans les rapports de ressemblance qui existent entre la position des chrétiens des premiers siècles et celle des chrétiens du dix-neuvième siècle.

Quelle était la position de nos pères de la primitive Église ? Ils étaient en face d'un monde qui n'était pas chrétien, qui ne voulait pas le devenir, qui ne voulait pas qu'on le fût, et qui persécutait à outrance ceux qui s'obstinaient à l'être. Et nous, ne sommes-nous pas en face d'un monde qui cesse d'être chrétien, qui ne veut pas le redevenir, qui ne veut pas qu'on le soit, et qui persécute tantôt par la ruse, tantôt par la violence, ceux qui s'obstinent à l'être ?

Si, dans une pareille situation, les premiers chrétiens, formés à l'école des apôtres, ont regardé comme nécessaire l'usage si fréquent du signe de la croix, quelles raisons aurions-nous de l'abandonner ? Sommes-nous plus habiles, ou plus forts ? les dangers sont-ils moins grands, les ennemis moins nombreux, ou moins perfides ? Poser de pareilles questions, c'est les résoudre. Passons.

Jusqu'ici, mon cher Frédéric, je n'ai fait valoir que les circonstances extérieures de la cause ; il faut maintenant la plaider au fond, en déduisant les raisons prises de la nature même du signe de la croix. Pour toi, pour moi, pour tous les hommes sensés, elles se résument ainsi :

Fils de la poussière, le signe de la croix est un signe divin qui nous ennoblit ;

Ignorants, le signe de la croix est un livre qui nous instruit ;

Pauvres, le signe de la croix est un trésor qui nous enrichit ;

Soldats, le signe de la croix est une arme qui dissipe l'ennemi ;

Voyageurs pour le ciel, le signe de la croix est un guide qui nous conduit.

Passe ta robe de juge, assieds-toi sur ton siège, coiffe-toi de ta toque et écoute.

FILS DE LA POUSSIÈRE, LE SIGNE DE LA CROIX EST UN SIGNE DIVIN QUI NOUS ENNOBLIT. — Quel est, dis-moi, cet être qui vient au monde en pleurant ; qui rampe comme le ver, soumis comme le petit de l'animal à toutes les infirmités, et, plus longtemps que lui, incapable de suffire à ses besoins ? Que l'homme qui s'appelle prince, roi, empereur ; que la femme qui s'appelle comtesse, duchesse, impératrice, ne soient pas trop fiers. Un regard en arrière leur apprendra qu'ils sont cet être : car cet être, c'est l'homme : ver de terre au berceau, pâture des vers dans la tombe [1].

1. Primam vocem similem omnibus emisi plorans. In involumentis nutritus sum, et

Cet être si infime, si nul, si honteusement confondu, pendant les premières années de son existence, avec les plus faibles et les plus vils animaux, n'est d'ailleurs que trop poussé par ses instincts à leur ressembler. Toutefois cet être est l'image de Dieu, le roi de la création : il ne faut pas qu'il se dégrade. Dieu le touche au front et lui imprime un signe divin qui l'ennoblit. Noblesse oblige. Respecté des autres, il se respectera lui-même. Ces lettres de noblesse, ce signe divin, c'est le signe de la croix.

Il est divin, puisqu'il vient du ciel et non de la terre. Il vient du ciel, puisque le propriétaire seul a le droit de marquer ses produits au coin de son effigie. Il vient du ciel, puisque la terre avoue ne l'avoir pas inventé. Parcours tous les pays et tous les siècles, nulle part tu ne trouveras l'homme qui a imaginé le signe de la croix, le saint qui l'a enseigné, le concile qui l'a imposé. « La tradition l'apprend, dit Tertullien, la coutume le confirme, la foi le pratique [1]. »

Dans Tertullien tu viens d'entendre la dernière moitié du second siècle de l'Église. Saint Justin parle pour la première et t'apprend non-seulement l'existence du signe de la croix, mais la manière dont il se faisait [2]. Nous voilà dans ces temps primitifs, temps d'éternelle mémoire, que les hérétiques eux-mêmes appellent l'âge d'or du christianisme, et par la pureté de la doctrine et par la sainteté des mœurs. Or, nous y trouvons le signe de la croix en pleine pratique, en Orient comme en Occident.

Avançons de quelques pas, et nous donnons la main à saint Jean, le dernier survivant des apôtres. Tu vois le vénérable vieillard faisant le signe de la croix sur une coupe empoisonnée et buvant impunément la liqueur meurtrière [3]. Un peu plus loin, voici ses illustres collègues Pierre et Paul.

Comme Jean, le disciple chéri du divin Maître, Pierre et Paul, princes de l'apostolat, font religieusement le signe de la croix, et l'enseignent de l'Orient à l'Occident, à Jérusalem, à Antioche, à Athènes, à Rome, aux Grecs et aux barbares. Écoutons un irrécusable témoin de la tradition. « Paul, dit saint Augustin, porte partout le royal étendard de la croix. Il

---

curis magnis. Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium. (*Sap.*, VII, 32.) Nihil est ita imperfectum, inops, nudum, informe, spurcum, ut homo a partu. (Plutarch., *Lib. de amore prolis.*)

1. Harum et aliarum hujusmodi diciplinarum si legem expostules scripturarum nullam invenies. Traditio tibi prætenditur auctrix, consuetudo confirmatrix et fides observatrix. (Tertul., *De Coron, mil.*, c. III.)

2. Dextra manu in nomine Christi quos crucis signo obsignandi sunt obsignamus. (*Quæst.*, 118.)

3. S. Siméon, *Metaph. in Joan.*

pêche les hommes, et Pierre marque les nations du signe de la croix [1]. »

Non-seulement ils le font sur les hommes, ils le font encore sur les créatures inanimées et ils le font faire. « Toute créature de Dieu est bonne, écrit le grand Apôtre, et il ne faut rien rejeter de ce qui peut être reçu avec actions de grâces ; parce qu'il est sanctifié par la parole de Dieu et par la prière [2]. » Telle est la règle. Quel en est le sens ? Dans l'étude du droit, si on rencontre un texte obscur, que fait-on ? Pour l'élucider, on consulte l'interprète le plus autorisé et le plus voisin du législateur : sa parole fait loi.

Écoute l'interprète le plus autorisé de saint Paul, le grand Chrysostome. « Paul, dit-il, établit ici deux choses : la première, que nulle créature n'est immonde. La seconde, qu'en la supposant telle, le moyen de la purifier est sous la main. Faites-lui le signe de la croix, rendez grâces et gloire à Dieu, et à l'instant toute souillure disparaît [3]. » Voilà l'enseignement apostolique.

Les princes des apôtres ne font pas seulement le signe de la croix sur les créatures inanimées et sur les multitudes qui accourent à la foi ; on le fait sur eux-mêmes. Ce signe existait donc avant eux. Paul, le persécuteur, est renversé sur le chemin de Damas. Il faut qu'il devienne l'apôtre du Dieu qu'il poursuit. Quel sera le premier acte du Dieu vainqueur ? Ce sera de marquer le vaincu du signe de la croix. « Va, dit-il à Ananie, et marque-le de mon signe [4]. »

Quel est donc l'auteur et l'instituteur du signe de la croix ? Pour le trouver, il faut franchir tous les siècles, toutes les créatures visibles, toutes les hiérarchies angéliques ; il faut s'élever jusqu'au Verbe éternel, la vérité en personne.

Écoute encore un témoin parfaitement placé pour le savoir, témoin d'autant plus irréprochable qu'il a signé son témoignage de son sang. J'ai nommé l'immortel évêque de Carthage, saint Cyprien. « Seigneur, s'écrie-t-il, Prêtre saint, vous nous avez légué trois choses impérissables : le calice de votre sang, le signe de la croix, et l'exemple de vos douleurs [5]. » Saint

1. Circumfert Paulus Dominicum in cruce vexillum. Et iste piscator hominum, et ille titulat signo crucis gentiles. (*Serm.*, XXVIII.)

2. I. Tim., IV, 4-5.

3. Duo capita ponit, unum quidem quod creatura nulla communis est. Secundo, quod etsi communis sit, medicamentum in promptu est. Signum illi crucis imprime, gratias age, Deo gloriam refer, et protinus immunditia omnis abscessit. (*In Tim., Homil.* XII.)

4. Vade ad eum, et signa cum charactere meo. (S. Aug., *Serm.* II et XXV, *de Sanctis.*)

5. Tu, Domine, sacerdos sancte, constituisti nobis inconsumptibiliter potum vivificum, crucis signum, et mortificationis exemplum. (*Ser. de Pass. Chr.*)

Augustin ajoute : « C'est vous-même qui avez voulu que ce signe nous fût imprimé sur le front [1]. »

Il serait aisé de citer vingt autres témoins. Mais comme j'écris des lettres et non pas un livre, je m'arrête. Le signe de la croix est un signe divin ; premier fait acquis à la discussion. Il en est un autre dont je te parlerai demain.

1. Signum suum Christus in fronte nobis figi voluit. (*In ps.* 130.)

Cinquième lettre

Ce 30 novembre.

Le signe de la croix nous ennoblit. — Il est le signe exclusif de l'élite de l'humanité. — Il est le blason du catholique. — Ce que c'est qu'un catholique. — En nous ennoblissant, le signe de la croix nous enseigne le respect de nous-mêmes. — Importance de cette leçon. — Honte de ceux qui ne font pas le signe de la croix. — Tableau du mépris qu'ils ont pour eux-mêmes.

J'ai ajouté, mon cher Frédéric, que le signe de la croix est un signe qui ennoblit. Il nous ennoblit, parce qu'il est divin. Tout ce qui est divin ennoblit. Cette seule raison pourrait dispenser de toute autre. J'ajoute néanmoins que le signe de la croix nous ennoblit, parce qu'il est le signe exclusif de l'élite de l'humanité. Tes camarades y ont-ils jamais réfléchi ?

Tout ce qui ne fait pas le signe de la croix, à plus forte raison tout ce qui est assez malheureux pour en rougir, demeure confondu avec les païens, les mahométans, les Juifs, les hérétiques, les mauvais catholiques et les bêtes : c'est-à-dire avec la lie de la création. Qu'en penses-tu ? N'y a-t-il pas de quoi être fier d'un signe qui nous distingue si noblement de tout ce qui ne le porte pas ?

L'enfant est fier d'être membre d'une famille vénérable par son antiquité, illustre par ses services, respectable par ses vertus, puissante par ses richesses. Aussi comme il est jaloux de son blason ! Il le taille en pierre, en marbre, en argent, en or, en agate, en rubis ; il le grave sur son habitation ; il le sculpte dans ses meubles ; il le dessine sur sa vaisselle et sur son linge ; il le marque sur son cachet ; il voudrait le marquer sur son front. Il le peint sur les parois de sa voiture ; il en décore jusqu'aux harnais de ses chevaux. Vanité à part, il a raison. Sa conduite proclame la loi éminemment sociale de la solidarité. La gloire des aïeux est la gloire des enfants : c'est un patrimoine de famille.

Catholique, le signe de la croix est mon blason. Il me dit, il dit à tous la noblesse de ma race, son antiquité, ses services, ses gloires, ses vertus. Et je n'en serais pas fier ! Je renierais le sang illustre qui coule dans mes veines ! Indigne de porter un grand nom, je répudierais lâchement la loi

de solidarité, jetant mes armoiries dans la boue et au vent le riche héritage de mes aïeux !

Les hommes sont fiers d'appartenir à une nation aristocratique. L'Espagnol est fier d'être Espagnol ; l'Anglais est fier d'être Anglais ; le Français est fier d'être Français : ainsi des autres grands peuples. Dis-moi, mon ami, quelle est la plus grande, la plus aristocratique nation du globe ?

Il est une nation plus ancienne, et qui compte à elle seule plus de citoyens que tous les peuples dont je viens de prononcer le nom ; une nation qui par ses lumières brille dans le monde, comme le soleil dans le firmament ; une nation essentiellement expansive, qui, au prix de son sang, a tiré le genre humain de la barbarie et qui, au même prix, l'empêche d'y retomber, témoin l'histoire et la mappemonde ; une nation qui voit, et qui voit seule, parmi ses enfants, tout ce que l'homme a connu de plus grand par le génie, par la vertu, par la science, par le courage ; des légions entières de docteurs, de vierges, de martyrs, d'orateurs, de poètes, de philosophes, d'artistes ; les grands législateurs, les bons rois, les guerriers illustres, dans toutes les parties du monde ; une nation d'autant plus aristocratique que toutes les autres lui doivent leur supériorité. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, l'histoire a nommé la grande nation catholique. Je lui appartiens. Le signe de la croix est son blason : et j'en rougirais !

Dieu lui-même a pris soin de montrer par d'éclatants miracles combien s'honorent à ses yeux et la personne et le membre qui fait le signe de la croix. Sainte Édithe, fille d'Edgar, roi d'Angleterre, eut dès l'enfance la croix dans le cœur. Cette petite princesse, une des plus belles fleurs de virginité qui aient orné l'ancienne *Île des Saints*, ne faisait rien sans marquer du signe salutaire son front et sa poitrine.

Ayant fait bâtir une église en l'honneur de saint Denis, elle pria saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, de venir la dédier. Il le fit volontiers, et dans les diverses conversations qu'il eut avec la sainte, il fut frappé de la voir, à l'exemple des premiers chrétiens, faire très souvent le signe de la croix, avec le pouce, sur son front.

Cette dévotion lui fit tant de plaisir, qu'il pria Dieu de bénir ce pouce et même de le préserver de la corruption du tombeau. Il fut exaucé. Morte bientôt après, à l'âge de vingt-trois ans, la sainte lui apparut. Vous lèverez, lui dit-elle, mon corps de sa tombe. Vous le trouverez sans corruption, hormis les parties dont j'ai fait un mauvais usage dans la légèreté de mon enfance. Ces parties étaient les yeux, les pieds et les mains qui se trouvèrent effectivement consumés, à la réserve du pouce, dont elle

avait coutume de faire le signe de la croix [1].

Au point de vue de l'honneur, nos aïeux avaient-ils tort de faire si souvent le signe de la croix ? Et nous, avons-nous raison de ne plus le faire ? Ah ! qu'ils avaient bien autrement que nous la fierté de leur noblesse et le sentiment de leur dignité ! Aussi, en se redisant sans cesse que noblesse oblige, je ne m'étonne pas qu'ils aient fait une société unique dans les annales du monde, par l'héroïsme de ses vertus ; tu vas le comprendre.

En nous ennoblissant à nos yeux, le premier sentiment que développe en nous le signe de la croix, c'est le respect de nous-mêmes. Le respect de nous-mêmes ! Quel grand mot, cher ami, je viens de prononcer ! Je regarde autour de moi : je vois un siècle, un monde, une jeunesse, qui ne cessent de parler de dignité humaine, d'émancipation, de liberté. Ces mots, vides de sens, ou pleins d'un sens mauvais, rendent le siècle, le monde, la jeunesse, ingouvernables. Impatients du joug de toute autorité divine, sociale, civile, paternelle, ils s'en vont répétant à tout ce qu'ils rencontrent : Respectez-moi.

Très bien ; mais, si tu veux être respecté, commence par te respecter. Le respect des autres pour nous se mesure à celui que nous avons pour nous-même. La cruauté, l'hypocrisie, la débauche, le vice doré, ganté, fardé, empanaché, éperonné, couronné, peut inspirer la crainte : obtenir le respect, jamais. Or, l'homme actuel, jeune homme ou vieillard, qui ne fait plus le signe de la croix, se respecte-t-il ? Faisons un essai d'autopsie.

La plus noble partie de l'homme, c'est son âme et la plus noble faculté de son âme, c'est l'intelligence. Vase précieux, façonné de la main de Dieu même pour recevoir la vérité, rien que la vérité : tout ce qui n'est pas la vérité le souille et le profane. L'homme actuel respecte-t-il son intelligence ? Est-ce la vérité qu'il y dépose ? Il n'a que du dégoût pour les sources pures d'où elle découle. Oracles divins, sermons, livres d'ascétisme ou de philosophie chrétienne, lui donnent des nausées.

Si tu descends dans cette intelligence baptisée, tu te croiras dans une boutique de bric-à-brac. Là, tu trouves entassés pêle-mêle des ignorances, des billevesées, des frivolités, des préjugés, des mensonges, des erreurs, des doutes, des objections, des négations, des impiétés, des niaiseries, des riens. Triste spectacle, qui me rappelle l'autruche morte dernièrement à Lyon. Tu sais qu'à l'autopsie, un des estomacs du stupide animal a présenté un vrai magasin de vieille ferraille, de bouts de corde et de bouts de bois. Voilà de quoi nourrit son intelligence l'homme qui ne fait plus le signe de

1. Voir sa Vie, c. III.

la croix. Voilà de quelle manière il la respecte [1].

Et son cœur ? Dispense-moi, cher Frédéric, de t'en révéler les ignominies. Au lieu de se faire en haut, ses mouvements se font en bas. Au lieu de s'élever comme l'aigle, il rampe comme la chenille. Au lieu de se nourrir comme l'abeille du suc parfumé des fleurs, comme la mouche stercoraire il s'abat sur l'ordure. Pas une violation de la loi immaculée devant laquelle il recule ; pas une souillure qu'il s'épargne. Et, déjà tu as pu t'en convaincre, la bouche parlant de l'abondance du cœur, son gosier est comme le soupirail d'un sépulcre en putréfaction [2].

Et son corps ? Jeune homme, qui trouves au-dessous de toi de faire le signe de la croix, tu te crois un grand esprit : tu fais pitié. Tu te crois indépendant ; tu es esclave. Tu ne veux pas t'honorer en faisant ce que fait l'élite de l'humanité ; par un juste châtiment, tu te déshonoreras en faisant ce que fait de plus honteux la lie de l'humanité. Ta main ne touchera pas ton front du signe divin, et elle touchera ce qu'elle ne devrait jamais toucher.

Tu ne veux armer du signe protecteur ni tes yeux, ni tes lèvres, ni ta poitrine : et tes yeux se souilleront en regardant ce qu'ils ne devraient pas regarder ; et tes lèvres, bavard muet, *loquaces muti*, comme parle un grand génie [3], ne diront rien de ce qu'elles devraient dire, diront tout ce qu'elles ne devraient pas dire ; et ta poitrine, autel profané, brûlera d'un feu dont le nom seul est une honte. Ceci est de l'histoire intime. Tu peux la nier ; tu ne l'effaceras pas. Écrite sur ce papier avec de l'encre, elle se lit dans toutes les parties de ton être, écrite avec le sang du péché, *in sanguine peccati*.

Et sa vie ! L'homme qui ne fait pas, ou qui ne fait plus le signe de la croix, perd l'estime de sa vie. Il la vilipende, il la gaspille ; car jamais il ne la prend au sérieux.

Faire de la nuit le jour et du jour la nuit ; travailler peu, dormir beaucoup ; manger délicatement ; ne rien refuser à ses goûts ; se consumer pour le temps sans rapport avec l'éternité, c'est-à-dire tisser des toiles d'araignée, prendre des mouches et bâtir des châteaux de cartes ; en un mot, user de la vie comme si on en était propriétaire : ce n'est pas la prendre au sérieux.

Prendre la vie au sérieux, c'est en faire l'usage voulu par celui qui nous l'a confiée et qui nous en demandera compte, non pas en bloc, mais en détail ; non par année, mais par minute.

---

1. Qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora. (*Thren.*, IV, 5.)
2. Sepulcrum patens est guttur eorum. (Ps. V, 11.)
3. S. Aug., *Medit.* XXXV, 2.

Quand le contempteur du signe divin, qui devrait ennoblir sa vie en lui inspirant le respect de son âme et de son corps, s'est fatigué dans la voie de la bagatelle et de l'iniquité, que fait-il ? Trop souvent il rejette la vie comme un fardeau insupportable. Se regardant comme une bête, pour laquelle il n'y a ni crainte ni espérance au delà du tombeau, il se tue.

Ici, mon bon Frédéric, comment t'exprimer ma douleur ? Ce que l'Apôtre, ravi d'admiration, disait des merveilles du ciel : que l'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille rien entendu, son esprit rien conçu de semblable, il faut le dire aujourd'hui en gémissant, en rougissant, en tremblant. Non ; à aucune époque, sous aucun climat, chez aucun peuple, même païen, même anthropophage, l'œil de l'homme n'a vu, son oreille n'a entendu, son esprit n'a conçu ce que nous voyons, ce que nous entendons, ce que nous touchons de nos mains : quoi ? Le suicide ; le suicide sur une échelle sans analogue dans l'histoire. En France seulement, *cent mille suicides*, dans les trente dernières années. Cent mille ! et la progression va toujours croissant.

Or, j'en ai la certitude, sans en avoir la preuve, sur ces cent mille désespérés, plus de quatre-vingt-dix-neuf mille avaient perdu l'usage de faire souvent, sérieusement, religieusement le signe de la croix. Tiens cela pour le treizième article de ton Symbole. À demain.

Sixième lettre

Ce 1er décembre.

Résumé de la lettre précédente. — Le signe de la croix est un livre qui nous instruit. — Création, Rédemption, Glorification : trois mots qui renferment toute la science de Dieu, de l'homme et du monde. — Le signe de la croix dit ces trois mots avec autorité, — avec lucidité, — avec profondeur. — Il les dit à tous, — partout — et toujours.

Signe divin, signe distinctif de l'élite de l'humanité, blason du catholique : tel est, mon cher Frédéric, le signe de la croix, considéré à son premier point de vue. S'il est vrai que noblesse oblige, je ne connais pas, pour inspirer à l'homme le sentiment de sa dignité et le respect de lui-même, de moyen plus simple, plus facile, plus efficace que le signe de la croix, fait souvent, sérieusement, religieusement. Là est une de ses raisons d'être.

« Ce signe, dit un Père, est une garde puissante. Il est gratuit à cause des pauvres ; facile à cause des faibles. Bienfait de Dieu, étendard des fidèles, terreur des démons, loin de te porter à le dédaigner, que sa gratuité même augmente ta reconnaissance [1]. » J'ajoute que l'éloquence du signe de la croix est égale à sa puissance. Que dit-il à l'homme ? Nous allons le voir.

Ignorants, le signe de la croix est un livre qui nous instruit. — Création, Rédemption, Glorification : toute science théologique, philosophique, sociale, politique, historique, divine et humaine, est dans ces trois mots. Science du passé, science du présent, science de l'avenir : tout est là et n'est que là. Flambeaux du monde, bases même de l'intelligence, suppose un instant que le genre humain oublie ces trois mots ou qu'il en perde les sens : que devient-il ? Agglomération d'atomes se mouvant dans le vide, sans direction et sans but ; aveugle-né sans guide et sans bâton : mystère inexplicable à lui-même ; malheureux sans consolation ; galérien sans espoir : voilà l'homme, voilà la société.

---

1. Magna hæc est custodia, quæ propter pauperes gratis datur : sine labore propter infirmos, cum a Deo sit hæc gratia, signum fidelium, et timor dæmonum. Neque propterea quod est gratuitum, contemnas hoc signaculum ; sed ideo magis venerare benefactorem. (S. Cyrill. Hier., *Catech.*, XIII.)

Création, Rédemption, Glorification : ces trois mots sont donc plus nécessaires au genre humain que le pain qui le nourrit ou l'air qu'il respire. Ils sont nécessaires à tous, à chaque heure et toujours. Seuls ils orientent la vie et toutes les vies, l'action et toutes les actions, la parole et toutes les paroles, la pensée et toutes les pensées, la joie et toutes les joies, la tristesse et toutes les tristesses, le sentiment et tous les sentiments.

Cela posé, la simple raison dit que Dieu se devait à lui-même d'établir un moyen universel, facile, permanent de donner à tous cette connaissance fondamentale ; non pas seulement de la donner une fois, en passant ; mais de la renouveler sans cesse, comme il renouvelle à chaque seconde l'air que nous respirons.

Quel docteur sera chargé de cet enseignement indispensable ? Saint Paul, saint Augustin, saint Thomas, n'importe quel grand génie de l'Orient ou de l'Occident ? Non. Ces docteurs meurent, et il m'en faut un qui ne meure pas. Ces docteurs habitent un lieu déterminé, et il m'en faut un qui soit partout. Ces docteurs parlent des langues que tous ne comprennent pas ; et il m'en faut un qui parle une langue intelligible à tous, au sauvage de l'Océanie, comme au civilisé de l'ancien monde.

Quel sera donc mon docteur ? Tu l'as nommé : c'est le signe de la croix. Lui et lui seul remplit toutes les conditions exigées. Il ne meurt pas ; il est partout ; sa langue est universelle. Un instant lui suffit pour donner sa leçon : à tous un instant suffit pour la comprendre. En preuve de ce que j'avance, laisse-moi, cher ami, te découvrir un mystère. Le Verbe incarné, qu'Isaïe appelle avec raison le Précepteur du genre humain, avait résolu de mourir pour nous. Bien des genres de mort se présentaient : la lapidation, la décollation, le poison, la précipitation d'un lieu élevé, le feu, l'eau, que sais-je ? Parmi tous ces genres de mort, pourquoi a-t-il choisi la croix ?

Un savant théologien a répondu, il y a bien des siècles : « Une des raisons pour lesquelles la Sagesse infinie a choisi la croix, c'est qu'un léger mouvement de la main suffit pour tracer sur nous l'instrument du divin supplice : signe lumineux et puissant, qui nous enseigne tout ce que nous devons savoir et qui nous sert de bouclier contre nos ennemis [1]. »

Voilà le signe de la croix dûment établi catéchiste du genre humain. Est-il vrai, me demandes-tu, qu'il s'acquitte bien de ses fonctions, en d'autres termes, qu'il redit, et qu'il redit, comme il convient, les trois

---

1. Noluit Dominus lapidari, aut gladio truncari, quod videlicet nos semper nobiscum lapides aut ferrum ferre non possumus quibus defendamur. Elegit vero crucem, quæ levi manus motu exprimitur, qua et contra inimici versutias munimur. (Alcuin., *de Divin. Offic.*, c. xviii.)

grands mots : Création, Rédemption, Glorification ? Non-seulement il les redit, mais il les explique avec une autorité, une profondeur, une lucidité, qui n'appartiennent qu'à lui.

Avec autorité : divin dans son origine, il est l'organe de Dieu même.

Avec profondeur et lucidité : tu vas le voir.

Lorsque tu portes la main à ton front en disant *au nom*, sans *s*, le signe de la croix t'enseigne l'indivisible unité de l'essence divine. Par ce seul mot, enfant ou bonne femme, tu en sais plus que tous les philosophes du paganisme. Quel progrès d'un seul coup !

En disant *du Père*, nouveau et immense rayon de lumière dans ton intelligence. Le signe de la croix t'a dit qu'il y a un Être, Père de tous les pères, principe éternel de l'être, de qui sont sorties toutes les créatures, célestes et terrestres, visibles et invisibles [1]. À ce nouveau mot, se sont évanouis, pour toi, les épais brouillards qui, pendant vingt siècles, couvrirent aux yeux du monde païen l'origine des choses.

Tu continues en disant : *et du Fils*. Le signe de la croix aussi continue sa leçon. Il te dit que le Père des pères a un fils semblable à lui. En te faisant porter la main à la poitrine lorsque tu prononces son nom, il t'apprend que ce Fils éternel de Dieu s'est fait un jour fils de l'homme, dans le sein d'une Vierge, pour racheter l'homme. L'homme est donc tombé ?

Quelle lumière éclatante ce troisième mot fait lever sur ton intelligence ! La coexistence du bien et du mal sur la terre, le terrible dualisme que tu sens en toi-même ; ce mélange de nobles instincts et de penchants abjects, d'actions sublimes et d'actes honteux, la nécessité de la lutte, la possibilité et les moyens de la réhabilitation : tous ces mystères, dont la profondeur fit tourner la tête à la philosophie païenne, n'ont plus de voile pour toi.

Tu achèves en disant : *et du Saint-Esprit*. Ce mot complète l'enseignement du signe de la croix. Grâce à lui, tu sais qu'il y a en Dieu Unité d'essence et Trinité de personnes. Tu as l'idée juste de l'être par excellence, de l'Être complet. Il ne serait pas tel, s'il n'était un et trois. Si la première personne est nécessairement puissance, la seconde nécessairement sagesse, la troisième est nécessairement amour. Cet Amour, essentiellement bienfaisant, complète l'œuvre du Père qui crée, et l'œuvre du Fils qui rachète : il sanctifie l'homme et le conduit à la gloire.

Pour la direction de la vie des nations et de la vie des individus, pour les rois comme pour les sujets, quel lumineux enseignement !

1. Ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur. (*Eph.*, III, 15.)

Si Aristote, si Platon, si Cicéron, si tous ces anciens chercheurs de vérités, philosophes, législateurs et moralistes, usés d'études et tourmentés de doutes insolubles, avaient ouï parler d'un maître qui enseignât avec la profondeur et la lucidité du signe de la croix, tenons pour certain qu'ils seraient allés au bout du monde pour le voir, heureux de passer leur vie à l'entendre.

En prononçant le nom du Saint-Esprit, tu as formé la croix. Tu ne connais pas seulement le Rédempteur, tu connais encore l'instrument de la rédemption. Ainsi, pendant qu'il inonde l'esprit de lumières éblouissantes, le signe de la croix ouvre dans le cœur une source d'intarissable amour : nouveau bienfait, dont nous parlerons plus tard.

En attendant, réponds-moi : est-il possible d'enseigner en moins de mots, avec autant d'éloquence et dans une langue plus intelligible, les trois grands dogmes : Création, Rédemption, Glorification, pivots du monde moral et principes générateurs de l'intelligence humaine ? Être créé, être destiné à la gloire éternelle, être racheté : homme, voilà ce que tu es.

Qu'en penses-tu, cher ami, est-ce là de la théologie ? Mais si la théologie est la science de Dieu, de l'homme et du monde ; si la philosophie, connaissance raisonnée de Dieu, de l'homme et du monde, est fille de la théologie ; si de la théologie et de la philosophie découlent toutes les sciences, la politique, la morale, l'histoire : il en résulte que le signe de la croix est le docteur le plus savant et le moins verbeux qui ait jamais enseigné.

Veux-tu savoir quelle place il tient dans le monde ? Je te le dirai demain.

Septième lettre

Ce 2 décembre.

Place que le signe de la croix tient dans le monde. — Ce qu'était le genre humain avant de savoir faire le signe de la croix. — Ce que devient le monde en cessant de faire le signe de la croix. — Nouveau point de vue : Le signe de la croix est un trésor qui nous enrichit.

Cher ami,

Ceux qui méprisent ou qui dédaignent le signe de la croix ne se doutent guère de la place qu'il tient dans le monde. Ils appartiennent à cette catégorie d'êtres, si nombreux aujourd'hui, *qui ne doutent de rien, parce qu'ils ne se doutent de rien*. Un instant quitte ton siège de juge, donne-moi la main, et faisons un petit voyage dans le monde ancien et dans le monde moderne.

Visitons d'abord la *brillante* antiquité, avant que le genre humain sût faire le signe de la croix ; et, pèlerins de la vérité, parcourons l'Orient et l'Occident. Memphis, Athènes, Rome, trois grands centres de lumières, nous appellent à l'école des sages. Que disent ces illustres maîtres sur les points qu'il nous importe le plus de connaître ?

Le monde est-il éternel, ou a-t-il été créé ? S'il a été fait, par qui a-t-il été fait ? L'auteur de la nature est-il corps, ou esprit ? Est-il éternel, libre, indépendant ? Sont-ils plusieurs ?

Réponse : bégayements, incertitudes, contradictions flagrantes.

Qu'est-ce que le bien ? Qu'est-ce que le mal ? Quelle en est l'origine ? Comment se trouvent-ils dans l'homme et dans le monde ? Le mal a-t-il un remède, ou bien est-il inguérissable ? Quel est ce remède ? Qui le possède ? Comment l'obtenir ? Comment l'appliquer ?

Réponse : bégayements, incertitudes, contradictions flagrantes.

Qu'est-ce que l'homme ? A-t-il une âme ? De quelle nature est cette âme ? Est-ce un feu, un souffle, un esprit, une matière aériforme ? Est-elle libre, ou dépend-elle du destin ? Périt-elle avec le corps, ou lui survit-elle ? Si elle lui survit, quelle est sa destinée ? Quel est le but de son existence ?

À toutes ces questions et à mille autres, réponse : bégayements, incertitudes, contradictions flagrantes.

Ah ! prétendus grands hommes et prétendus grands peuples, qui ne savez pas le premier mot de réponse à ces questions fondamentales, vous n'êtes que de grands ignorants ! Que nous importe que vous sachiez fabriquer des systèmes, aiguiser des sophismes, inonder de votre inépuisable faconde les écoles, les sénats et les aréopages ; conduire des chars dans le cirque, bâtir des villes, livrer des batailles, conquérir des provinces, rendre la terre et les mers tributaires de vos concupiscences : dès que vous ignorez qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, vous n'êtes, pour parler comme l'un des vôtres, que des pourceaux plus ou moins gras du troupeau d'Épicure, *Epicuri de grege porci*.

Voilà le monde avant le signe de la croix. Ce signe éloquent a paru. Toutes les honteuses ténèbres se sont dissipées. En le faisant, le genre humain, lettré ou illettré, a appris la science de lui-même, du monde et de Dieu. En le répétant sans cesse, il l'a gravée jusqu'au fond de son âme, de manière à ne jamais l'oublier.

Quoi qu'on en dise, grâce à l'usage très fréquent du signe de la croix, dans toutes les classes de la société, dans les villes aussi bien que dans les campagnes, le monde catholique des premiers siècles et du moyen âge conserva, à un degré inconnu avant et après lui, la science divine, mère de toutes les autres et lumière de la vie.

Pouvait-il en être autrement ? Que, pendant quarante ans, un homme se répète sérieusement, dix fois le jour, une erreur quelconque, il finira par en être complètement imbu et par s'identifier avec elle. Pourquoi n'en serait-il pas de même de la vérité ?

Désires-tu la contre-épreuve de ce que j'avance ? Continuons notre voyage, et viens avec moi dans le monde moderne. Il a abandonné le signe de la croix. Dès lors, plus de moniteur toujours à ses côtés, qui lui redise à chaque instant les trois grands dogmes, nécessaires à sa vie morale. Il les oublie ; ils sont pour lui comme s'ils n'étaient pas. Aussi, vois ce qu'il devient en fait de science.

Comme le monde d'autrefois, l'entends-tu bégayer honteusement sur les principes les plus élémentaires de la religion, du droit, de la famille et de la propriété ? Quel fonds de vérités alimente ses conversations ? De quoi sont remplis ses livres de politique et de philosophie ? À la lueur de quels flambeaux marche sa vie publique et privée ? Et les journaux, ces nouveaux pères de l'Église, qu'en penses-tu ? Dans les torrents de paroles qu'ils versent chaque jour sur la société, combien pourrais-tu nommer

d'idées saines sur Dieu, sur l'homme et sur le monde ?

Que sait-il donc, ce monde moderne, ce siècle de lumières, qui ne sait plus faire le signe de la croix ? Ni plus ni moins que les païens, ses maîtres et ses modèles. Il sait et il adore le Dieu-Moi, le Dieu-Commerce, le Dieu-Coton, le Dieu-Écu, le Dieu-Ventre, *Deus venter*. Il sait et il adore la Déesse-Industrie, la Déesse-Vapeur, la Déesse-Électricité. Moyen de satisfaire toutes ses convoitises, il sait et il adore la science de la matière, la chimie, la physique, la mécanique, la dynamique, les sels, les essences, les quintessences, les sulfates, les nitrates, les carbonates. Voilà ses Dieux, son culte, sa théologie, sa philosophie, sa politique, sa morale, sa vie.

Encore quelques progrès, et il en saura autant que les contemporains de Noé, destinés à périr dans les eaux du déluge. Pour eux aussi, toute la science consistait à connaître et à adorer les dieux du monde moderne : à boire, à manger, à bâtir, à vendre, à acheter, à marier, à se marier. L'homme avait concentré sa vie dans la matière. Lui-même était devenu chair, ignorant comme la chair, souillé comme la chair [1].

De toutes ces tendances, laquelle manque au monde actuel ? Pour être moins avancée que celle des géants, sa science n'est-elle pas de la même nature ? Au reste, il ne lui demande rien de mieux. Ne sachant plus faire, ne faisant plus le signe de la croix, il se matérialise : et, en vertu de la loi de gravitation morale, il retombe forcément dans l'état où était le genre humain avant de savoir faire le signe de la croix.

Ignorants, le signe de la croix est donc un livre qui nous instruit. À ce point de vue, tu peux juger si nos pères avaient tort de le faire incessamment. Que l'ignorance déplorable du monde actuel doive être imputée, en grande partie du moins, à l'abandon du signe de la croix, tu vas le comprendre mieux encore.

Qu'est-ce que l'ignorance ? *L'ignorance est l'indigence de l'esprit.* En matière de religion, elle accuse le plus souvent l'indigence du cœur. L'indigence du cœur vient de sa faiblesse à pratiquer la vertu et à repousser le mal. Pourquoi cette faiblesse ? Parce que l'homme néglige les moyens d'obtenir la grâce ou de la rendre efficace. Le premier, le plus vulgaire, le plus prompt, le plus facile de ces moyens est, comme tu sais, la prière. De toutes les prières, la plus facile, la plus prompte, la plus vulgaire, et peut-

1. Sicut autem in diebus Noe, ita erit et adventus Filii hominis. Sicut enim erant in diebus ante diluvium comedentes et bibentes, nubentes et nuptui tradentes... donec venit diluvium et tulit omnes. (*Matth.*, xxiv, 37-38-39.) — Edebant et bibebant ; emebant et vendebant ; plantabant et ædificabant. (*Luc.*, xvii, 28.) — Omnis quippe caro corruperat viam suam super terram. (*Gen.*, vi, 12). — Quia caro est. (*Ibid.*, 3.)

être la plus puissante, c'est le signe de la croix. Pour toi nouvelle étude, et pour les premiers chrétiens nouvelle justification.

Pauvres, le signe de la croix est un trésor qui nous enrichit. — Le mendiant est celui qui chaque jour s'en va, de porte en porte, demander son pain. Crésus était un mendiant, Alexandre un mendiant, César un mendiant, les empereurs et les rois des mendiants ; les impératrices et les reines des mendiantes : mendiants et mendiantes couronnés, mais toujours des mendiants et des mendiantes. Quel est l'homme, si opulent qu'on le suppose, qui ne soit obligé de dire chaque jour à la porte du grand Père de famille : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* ? Le plus puissant monarque peut-il faire un grain de blé ?

Vie physique et vie morale, moyens de conservation de l'une et de l'autre, l'homme a tout reçu, *quid habes quod non accepisti ?* Il ne possède rien en propre, pas même un cheveu de sa tête. Ce qu'il a reçu, il ne l'a pas reçu une fois pour toutes. Son indigence est de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les secondes. Si Dieu, qui lui a tout donné, cessait un instant de tout lui donner, il mourrait. Puisque l'homme n'a rien et qu'à chaque instant il a besoin de tout, il faut donc qu'il demande. De là, mon cher Frédéric, une grande loi du monde moral, à laquelle, pour sûr, tes jeunes camarades n'ont jamais réfléchi : j'ai nommé la loi de la prière.

Les peuples païens d'autrefois, les idolâtres et les sauvages d'aujourd'hui, ont perdu une partie plus ou moins considérable du patrimoine des vérités traditionnelles. Mais aucun n'a perdu la connaissance de la loi de la prière. Sous une forme ou sous une autre, le genre humain, depuis son apparition sur le globe, l'a invariablement observée.

Plus fort que toutes les passions, plus éloquent que tous les sophismes, l'instinct de la conservation lui a dit que de cette invariable fidélité dépendait son existence : il ne l'a pas trompé. Le jour où pas une prière humaine ni angélique ne s'élèverait vers Dieu, tout rapport cesserait entre le Créateur et la créature, entre le riche et le mendiant ; et le fleuve de la vie serait à l'instant suspendu.

N'est-ce pas le profond mystère que le Verbe incarné lui-même a révélé au monde, en disant : Il faut toujours prier et ne jamais cesser : *Oportet semper orare et nunquam deficere* ? Remarque ce qu'il y a d'impératif dans ces paroles. Le législateur n'invite pas, il commande ; et le commandement est une nécessité absolue, *oportet*. Il n'admet aucune intermittence, ni de jour ni de nuit, dans l'accomplissement de la loi, *oportet semper*.

Tant qu'il sera vrai que devant Dieu le genre humain est un mendiant, la loi de la prière ne sera ni modifiée, ni rapportée, ni suspendue.

Et comme le genre humain sera toujours mendiant, il en résulte que la loi de la prière conservera son empire jusqu'au dernier jour du monde : *et nunquam deficere*. Le monde physique lui-même a été organisé en vue de l'observance perpétuelle de cette loi conservatrice du monde moral. Grâce au passage successif du soleil sur l'un et l'autre hémisphère, la moitié du genre humain est toujours éveillée pour la prière.

Or, une des plus puissantes prières, c'est le signe de la croix. Ainsi l'a cru le genre humain tout entier. Il ne l'a cru que pour l'avoir appris ; il n'a pu l'apprendre que de Dieu lui-même, de qui il a tout appris. Je dis le *genre humain tout entier*, et c'est à dessein. Tes jeunes camarades croient peut-être que le signe de la croix date du christianisme ; ou du moins que l'usage en a été circonscrit chez le peuple juif et chez le peuple catholique. Ma première lettre te montrera quelle confiance mérite leur opinion.

Huitième lettre

Ce 3 décembre.

Le signe de croix connu et pratiqué depuis l'origine du monde. — Contradiction seulement apparente. — Sept manières de faire le signe de la croix. — Jacob, Moïse, Samson ont fait le signe de la croix. — Témoignages des Pères. — David, Salomon, tout le peuple juif faisait le signe de la croix et en connaissait la valeur. — Preuves.

Mon cher Frédéric,

Tes oreilles, et celles de bien d'autres, vont tinter à la première phrase de ma lettre : *Le signe de la croix remonte à l'origine du monde.* Il a été fait par tous les peuples, même païens, dans les prières solennelles, dans les occasions importantes, où il s'agissait d'obtenir quelque grâce décisive.

Remarquons d'abord qu'entre cette proposition et ce que j'ai dit dans ma lettre précédente, il n'y a point de contradiction. Hier, j'ai parlé du signe de la croix dans sa forme parfaite et parfaitement comprise, tel que nous le pratiquons depuis l'Évangile. Aujourd'hui, je parle du signe de la croix dans sa forme élémentaire, quoique réelle, et plus ou moins mystérieuse pour ceux qui en faisaient usage avant l'Évangile.

Une explication te paraît nécessaire : je vais la donner.

Le signe de la croix est tellement naturel à l'homme, qu'à aucune époque, chez aucun peuple, dans aucune religion, l'homme ne s'est mis en rapport avec Dieu par la prière, sans faire le signe de la croix. Connais-tu des peuples qui aient eu l'usage de prier les bras pendants ? Pour moi, je n'en connais aucun. Tous ceux que je connais, et je connais les juifs, les païens et les catholiques, ont prié en faisant le signe de la croix.

Il y a sept manières de le faire.

Les bras étendus : et l'homme tout entier devient un signe de croix ;

Les mains jointes, avec les doigts entrelacés : et voilà cinq signes de croix ;

Les mains appliquées l'une contre l'autre et le pouce superposé au pouce : encore le signe de la croix ;

Les mains *croisées* sur la poitrine : autre forme du signe de la croix ;

Les bras également *croisés* sur la poitrine : nouveau signe de la croix ;

Le pouce de la main droite passé sous l'index et reposant sur le doigt du milieu : autre signe de croix fort en usage, comme nous le verrons bientôt ;

Enfin, la main droite passant du front à la poitrine et de la poitrine aux épaules : forme plus explicite que tu connais.

Sous l'une ou sous l'autre de ces formes, le signe de la croix a été pratiqué partout et toujours, dans les circonstances solennelles et avec la connaissance plus ou moins claire de son efficacité.

Jacob est sur le point de mourir. Autour de lui sont ses douze fils, pères futurs des douze tribus d'Israël. Inspiré de Dieu, le saint patriarche annonce à chacun ce qui doit lui arriver dans la suite des siècles. À la vue d'Éphraïm et de Manassès, les deux enfants de Joseph, le vieillard ému appelle sur leurs têtes toutes les bénédictions du Ciel. Pour les obtenir, que fait-il ? Il *croise* les bras, dit l'Écriture, et place la main gauche sur l'enfant qui est à sa droite, et la droite sur l'enfant qui est à sa gauche. Voilà le signe de la croix, source éternelle de bénédictions.

La tradition ne s'y est pas trompée. Jacob était la figure du Messie. En ce moment solennel, paroles et attitude, tout dans le patriarche devait être prophétique. « Jacob, dit saint Jean de Damas, croisant les mains pour bénir les enfants de Joseph, forme le signe de la croix ; rien n'est plus évident [1]. »

Dès les temps apostoliques, Tertullien constatait le même fait et lui donnait le même sens. « L'Ancien Testament, dit-il, nous montre Jacob bénissant les fils de Joseph, la main gauche passée sur la tête de celui qui était à droite, et la droite sur la tête de celui qui était à gauche. Dans cette position, elles formaient la croix et annonçaient les bénédictions dont le Crucifié devait être la source [2]. »

Franchissons le temps de la servitude d'Égypte, et passons à Moïse. Arrivés au milieu du désert, les Hébreux se trouvent en face d'Amalech. À la tête d'une puissante armée, le roi ennemi leur barre le passage. Une bataille décisive devient inévitable. Que fera Moïse ? Au lieu de rester dans la plaine et d'encourager, du geste et de la voix, les bataillons d'Israël, il

---

1. Jacob, alternatis cancellatisque manibus, filios Joseph benedicens, signum crucis manifestissime scripsit. (*De Fid. orthod.*, lib. IV, c. XII.)

2. Sed est hoc quoque de veteri sacramento, quo nepotes suos ex Joseph, Ephraim et Manasses, Jacob, impositis capitibus, et intermutatis manibus, benedixerit, et quidem ita transversim obliquatis in se, ut Christum deformantes, jam tunc protenderet benedictionem in Christum futuram. (*De Baptism.*)

monte sur la montagne qui domine le champ de bataille.

Pendant le combat, que fait le législateur inspiré de Dieu ? Le signe de la croix, rien que le signe de la croix, le signe de la croix durant toute l'action. On ne voit nulle part qu'il ait prononcé aucune parole. Les mains ouvertes et les bras étendus vers le Ciel, il se fait signe de croix vivant. Dieu le voit dans cette attitude, et la victoire est gagnée [1].

Ce n'est pas une vaine supposition. Écoute encore les Pères de l'Église. « Amalech, s'écrie saint Jean de Damas, ce sont ces mains étendues en croix qui t'ont vaincu [2]. »

Et le grand Tertullien : « Pourquoi Moïse, au moment où Josué va combattre Amalech, fait-il ce qu'il n'a jamais fait, priant les mains étendues ? Dans une circonstance si décisive n'aurait-il pas dû, pour donner plus d'efficacité à sa prière, fléchir les genoux, se frapper la poitrine et se prosterner le front dans la poussière ? Rien de tout cela. Pourquoi ? Parce que le combat du Seigneur qui se livrait contre Amalech préfigurait les batailles du Verbe incarné contre Satan, et le signe de la croix par lequel il devait remplacer la victoire [3]. »

Et le philosophe martyr, saint Justin, qui touche aux apôtres : « Moïse, les mains étendues, restant sur la montagne jusqu'au coucher du soleil, soutenu par Hur et par Aaron : qu'est-il autre chose que le signe de la croix vivant [4] ? »

Insensibles aux miracles de sollicitude paternelle dont ils étaient le constant objet, les Hébreux murmurent contre Moïse et contre Dieu. Le murmure s'élève jusqu'à la révolte, et la révolte devient générale, opiniâtre. Le châtiment ne se fait pas attendre et prend les mêmes caractères. Des serpents royaux, affreux reptiles dont le venin brûle comme le feu, se jettent sur les coupables et les déchirent de leurs morsures. Le camp se remplit de morts et de mourants. À la prière de Moïse, Dieu se laisse toucher.

---

1. *Exod.*, XVII, 10.
2. Manus crucis instar extensæ Amalech repulerunt. (*De Fid. orthod.*, lib. IV, c. XII.)
3. Jam vero Moyses quid utique nunc tantum, cum Jesus adversus Amalech præliabatur, expansis manibus orat residens, quando in rebus tam attonitis, magis utique genibus depositis, et manibus cædentibus pectus, et facie humi volutante, orationem commendare debuisset ; nisi quia illic novem Domini dimicabat, dimicaturæ quandoque adversus diabolum crucis quoque erat habitus necessarius, per quam Jesus victoriam esset relaturus ? (*Contr. Marcion.*, n. 111.)
4. Moyses expansis manibus in colle ad vesperam usque permansit, cum manus ejus sustentarentur, quod sane nullam aliam nisi crucis figuram exhibet. (*Dialog. cum Tryph.*, n. 666.)

Pour mettre en fuite les serpents et guérir les innombrables malades, quel moyen va-t-il indiquer ? Des prières ? Non. Des jeûnes ? Non. Un autel, une colonne expiatoire ? Rien de tout cela. Il ordonne de faire un signe de croix permanent et visible à tous ; signe de croix que chaque malade fera de cœur, seulement en le regardant. Telle sera la puissance de ce signe, qu'un seul regard suffira pour rendre la santé.

La signification de ce signe divinement commandé n'est pas douteuse. Le vrai Signe de croix, le Signe de croix éternellement vivant, Notre-Seigneur lui-même a révélé au genre humain que le signe du désert était sa figure. « De même, dit-il, que Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle [1]. »

Si les bornes d'une lettre le permettaient, nous parcourrions ensemble les annales du peuple figuratif, et tu le verrais, mon cher ami, dans toutes les occasions importantes, les seules que nous connaissions bien, recourir au signe de la croix. Je vais t'en citer quelques-unes.

Dans les sacrifices, le prêtre élevait d'abord l'hostie, selon qu'il était prescrit par la loi. Il la portait ensuite de l'Orient à l'Occident, comme nous l'apprennent les Juifs eux-mêmes : ce qui formait la figure de la croix. C'est en faisant le même mouvement que le grand prêtre et même les simples prêtres bénissaient le peuple après les sacrifices [2].

De l'Église judaïque, ce signe est passé dans l'Église chrétienne. Les premiers fidèles, frappés de l'ancienne manière de bénir avec la figure de la croix, ont été facilement instruits par les apôtres de la signification mystérieuse de ce signe, et naturellement portés à le continuer, en y ajoutant les divines paroles qui en donnent l'explication.

Au temps du prophète Ézéchiel, les abominations de Jérusalem étaient au comble. Un personnage mystérieux, dit le prophète, reçoit ordre de traverser la ville et de marquer du signe T le front de tous ceux qui gémissaient des iniquités de cette coupable capitale. À ses côtés marchaient six autres personnages, portant chacun une arme de mort, avec ordre de tuer indistinctement tous ceux qui ne seraient pas marqués du signe salutaire [3].

Comment ne pas voir là une figure frappante du signe de la croix, qui se fait sur notre front ? Ainsi l'entendent les Pères de l'Église, entre autres Tertullien et saint Jérôme.

1. *Joan.*, III, 14.
2. Duguet, *Traité de la Croix de N.-S.*, c. VIII.
3. *Ezech.*, IX, 4, etc.

« De même, disent-ils, que le signe *Tau*, marqué sur le front des habitants de Jérusalem, qui gémissaient sur les crimes de cette ville, les protégeait contre les anges exterminateurs, ainsi le signe de la croix dont l'homme marque son front est une assurance qu'il ne sera pas la victime du démon et des autres ennemis du salut, s'il gémit sincèrement des abominations que ce signe interdit [1]. »

Les Philistins ont réduit les Israélites à la plus humiliante servitude. Samson a commencé leur délivrance. Malheureusement le fort d'Israël s'est laissé surprendre. Ils l'ont enchaîné, après lui avoir crevé les yeux. Dans cet état, ils s'en font un jouet pour amuser leurs fêtes. Cependant Samson médite une vengeance. D'un seul coup il projette d'écraser des milliers d'ennemis.

La Providence a tellement ménagé les choses, que c'est en faisant le signe de la croix qu'il exécutera son dessein. « Placé entre deux colonnes qui soutiennent tout l'édifice, dit saint Augustin, le fort d'Israël étend ses bras en forme de croix. Dans cette attitude toute-puissante, il secoue les colonnes, les ébranle, écrase ses ennemis : et comme le grand Crucifié, dont il était la figure, il meurt lui-même enseveli dans son triomphe [2]. »

David, accablé de chagrin, est réduit à la plus grande extrémité dans laquelle se puisse trouver un roi : un fils parricide, des sujets révoltés, un trône chancelant, la vieillesse qui arrive à grands pas. Que fera le monarque inspiré ? Il priera. Mais comment ? En faisant le signe de la croix [3].

Salomon vient d'achever le temple de Jérusalem. Le magnifique édifice est consacré avec une pompe digne du monarque. Il faut attirer les bénédictions du ciel sur la nouvelle demeure du Dieu d'Israël, et obtenir ses faveurs pour ceux qui viendront y prier. Que fait Salomon ? Il prie en faisant le signe de la croix.

« Debout devant l'autel du Seigneur, dit le texte sacré, en présence de tout le peuple d'Israël, Salomon *étend ses mains vers le ciel*, et dit : Seigneur, Dieu d'Israël, il n'est point de Dieu semblable à vous dans le ciel au-dessus, ni sur la terre au-dessous. *Regardez* la prière de votre serviteur. Que vos yeux soient ouverts sur cette demeure nuit et jour, afin d'exaucer

1. Tertull., *adv. Marcion.*, lib. III, c. xxii ; S. Hier., *in Ezech.*, c. x.

2. Jam hic imaginem crucis attendite : expansus enim manus ad duas columnas, quasi ad duo signa crucis extendit ; sed adversarios suos interemptos oppressit, et illius passio interfectio facta est persequentium. (*Serm.* 107, *de Temp.*)

3. Expandi manus meas ad te. (Ps. lxxxiii, 142, etc.)

les supplications de votre serviteur et de votre peuple Israël [1]. »

Croire que les patriarches, les juges, les prophètes, les rois, les voyants d'Israël, fussent seuls à connaître le signe de la croix et à le pratiquer, serait une erreur. Tout le peuple le connaissait, et dans les dangers publics en faisait religieusement usage.

Sennachérib a marché de victoire en victoire. La plus grande partie de la Palestine est envahie : Jérusalem est menacée. Vois-tu ce que fait ce peuple, hommes, femmes, enfants, pour repousser l'ennemi ? Comme Moïse, il fait le signe de la croix, il se fait signe de croix. « Et ils invoquèrent le Seigneur des miséricordes, *et, étendant les mains, ils les élevèrent vers le ciel.* Et le Seigneur les exauça [2]. »

Un autre danger les menace. Voici Héliodore qui vient, accompagné d'une troupe de soldats, pour piller les trésors du temple. Déjà il est entré dans le parvis extérieur ; encore un peu et le sacrilège sera consommé. Les prêtres sont prosternés au pied de l'autel ; mais rien n'arrête le spoliateur. Que fait le peuple ? Il recourt à son arme traditionnelle : il prie en faisant le signe de la croix. Tu sais le reste [3].

S'il est incontestable que prier les bras étendus est une forme du signe de la croix, tu vois que de toute antiquité les juifs ont connu le signe de la croix et qu'ils l'ont pratiqué, avec l'instinct plus ou moins mystérieux de sa toute-puissance. Nous verrons demain si les païens étaient beaucoup moins instruits.

1. *III Reg.*, viii, 22 et seqq.
2. *Eccli.*, xlviii, 22.
3. *II Machab.*, iii, 20.

Neuvième lettre

Ce 4 décembre.

Le signe de la croix chez les païens. — Nouveaux détails sur une forme extérieure du signe de la croix chez les premiers chrétiens. — Les martyrs dans l'amphithéâtre. — Étymologie du mot « adorer ». — Les païens adoraient en faisant le signe de la croix. — Comment ils le faisaient. — Première manière.

Le signe de la croix chez les païens : tel est, mon ami, le sujet de cette lettre. Afin de suivre jusqu'au bout la chaîne traditionnelle qui unit la synagogue à l'Église, je vais te dire un mot du signe de la croix chez les premiers chrétiens. Déjà tu sais qu'ils le faisaient à chaque instant ; mais tu ignores peut-être que, pour ne pas l'interrompre en priant, ils se transformaient eux-mêmes en signe de croix. Dans tous les cas, il y a cent à parier contre un, que tes camarades n'en savent rien.

Ce que Moïse, Samson, David, les Israélites ne firent que par intervalle, nos pères le faisaient toujours : tu en comprendras la raison. Amalech, les Philistins, Héliodore, étaient des ennemis passagers ; tandis que le colosse romain ne déposait jamais les armes. Entre lui et nos pères la lutte était engagée, lutte à outrance, lutte sans trêve ni répit.

Dans ces conditions, ils devenaient autant de Moïses sur la montagne. Non pas un jour, mais trois siècles, leurs mains demeurèrent étendues vers le ciel, demandant, comme celles du législateur hébreu, la victoire pour les martyrs descendus dans l'arène et la conversion de leurs persécuteurs.

Sur leur pensée et sur leur attitude dans la prière, laissons parler un témoin oculaire. « Nous prions, dit Tertullien, les yeux élevés au ciel et les mains étendues, parce qu'elles sont innocentes ; la tête nue, parce que nous n'avons point à rougir ; sans moniteur, parce que nous prions de cœur. Dans cette attitude nous ne cessons de demander pour tous les empereurs une vie longue, un règne paisible, un palais sans embûche, des armées valeureuses, un sénat fidèle, un peuple vertueux, un monde tranquille, en un mot, tout ce qui est dans les vœux de l'homme et de César [1]. »

1. Illud suspicientes christiani manibus expansis, quia innocuis, capite nudo, quia non

Ainsi priaient, en Orient et en Occident, les hommes, les femmes, les enfants, les jeunes gens, les jeunes vierges, les vieillards, les sénateurs, les matrones, les fidèles de toute condition. Cette mystérieuse attitude, ils la gardaient non-seulement dans leurs synaxes, au fond des catacombes, en plaidant les intérêts d'autrui. Ils ne manquaient pas de la prendre, lorsque, traînés dans les amphithéâtres, ils avaient à combattre pour eux-mêmes, sous les yeux d'innombrables spectateurs, les grands combats du martyre.

Te figures-tu, mon cher ami, un spectacle plus attendrissant que celui dont Eusèbe nous a conservé la description ? « La persécution de Dioclétien sévissait avec violence en Phénicie. Un jour on vit entrer dans l'amphithéâtre un grand nombre de chrétiens, condamnés aux bêtes. Les spectateurs ne purent se défendre d'une profonde émotion à la vue de cette multitude d'enfants, de jeunes gens et de vieillards, dépouillés de leurs vêtements, les yeux levés au ciel, les bras levés en croix, immobiles, sans étonnement et sans frayeur, au milieu des tigres et des lions affamés. La crainte qui devait agiter les condamnés, était passée dans l'âme des spectateurs et même des juges [1]. »

Cette attitude n'était pas une chose exceptionnelle. Laissons encore parler le même historien. Nul n'est plus digne de foi ; il fut témoin oculaire de ce qu'il raconte. « Vous auriez vu, dit-il, au milieu de l'amphithéâtre, un jeune homme au-dessous de vingt ans, libre de tous liens, tranquillement debout, les bras en croix, les yeux et le cœur fixés vers le ciel, priant avec ardeur, immobile, entouré d'ours et de léopards dont la fureur exhalait la mort ; puis, ces terribles animaux, prêts à lui déchirer les chairs, muselés tout à coup par une puissance mystérieuse, se hâter de prendre la fuite [2]. »

À raison de la délicatesse de la victime, l'Occident t'offre un spectacle plus attendrissant encore. C'était au milieu de la grande Rome : jamais

---

erubescimus, denique sine monitore, quia de pectore oramus ; precantes sumus semper pro omnibus imperatoribus, vitam illis prolixam, imperium securum, domum tutam, exercitus fortes, senatum fidelem, populum probum, orbem quietum, quæcumque hominis et Cæsaris vota sunt. (*Apol.*, c. XXX.)

1. *Hist. eccl.*, liv. VIII, c. V.

2. Vidisses adolescentulum, nondum viginti annos integros natum, nullis constrictum vinculis, firmiter consistentem, manibus in crucis modum e transverso expansis, robusta et excelsa mente in precibus ad Dei numen fundendis ardentissime defixum ; neque omnino se commoventem, neque in hanc vel illam partem, de loco in quo steterat deflectentem ; idque cum ursi et pardi furorem et mortem in eum exhalarent. Cumque jam ejus carnem dentibus lacerare aggrederentur, quorum ora divina quadam et inexplicabili potentia, nescio quo pacto, fuere prope obturata, et iterum ipsi retro propere recurrerunt. (*Hist. eccl.*, liv. VIII, c. VII.)

pareille foule n'avait encombré les degrés du cirque. L'héroïne était Agnès, noble jeune vierge de treize ans. Condamnée au feu, elle entre dans le bûcher.

« La voyez-vous, dit saint Ambroise, tendre ses mains vers le Christ, et jusqu'au milieu des flammes arborer l'étendard victorieux du Seigneur ? Les mains étendues à travers les flammes, elle fait à Dieu cette prière : Ô vous qu'il faut adorer, honorer et craindre, Père Tout-Puissant de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous bénis, parce que, grâce à votre Fils unique, j'ai échappé aux mains des hommes impies et traversé sans souillure les impuretés du démon. Et voici de plus que sous la rosée du Saint-Esprit s'éteint le feu qui m'environne ; la flamme se divise et les ardeurs de mon bûcher menacent ceux qui l'ont allumé [1]. »

Telle était la forme éloquente du signe de la croix, usitée parmi les chrétiens de la primitive Église, ces Moïses de la nouvelle alliance. Tu peux en voir une nouvelle preuve dans les peintures des catacombes. Cette forme a duré longtemps. Je l'ai encore vue, il y a trente ans, chez quelques populations catholiques d'Allemagne.

Mais si elle s'est perdue parmi les fidèles, l'Église l'a religieusement conservée. Les deux cent mille prêtres qui chaque jour montent à l'autel, sur tous les points du globe, sont les anneaux, visibles à nos yeux, de la chaîne traditionnelle, qui, de nous, s'étend aux Catacombes, des Catacombes au Calvaire, du Calvaire à la montagne de Raphidim, et de là se perd dans la nuit des temps.

Arrivons aux païens. Eux aussi ont fait le signe de la croix. Ils l'ont fait en priant, et l'ont cru, avec raison, doué d'une force mystérieuse de grande importance. Demande à tes camarades l'étymologie du verbe adorer, *adorare*. Ils ne seront pas embarrassés de te répondre. Si ce verbe était une création de l'Église, tu pourrais te dispenser de les interroger ; mais il se trouve dans la langue latine du *siècle d'Or* comme on parle dans les collèges ; et, bacheliers frais émoulus, ils doivent le savoir.

Or, en le décomposant, le verbe adorer signifie, d'après tous les étymologistes, porter la main à la bouche et la baiser, *manum ad os admovere*. Telle était la manière dont les païens honoraient leurs dieux. Les preuves abondent. « Quand nous adorons, dit Pline, nous portons la main droite à notre bouche, et nous la baisons ; puis, décrivant un cercle avec notre corps, nous tournons sur nous-mêmes [2]. »

1. Tendere Christo inter ignes manus, atque in ipsis sacrilegis focis trophæum Domini signare victoris, etc. (Lib. I, *de Virgin.*)

2. In adorando dexteram ad osculum referimus, totumque corpus circumagimus. (*Hist.*

Et Minutius Félix : « Cécilius avait vu la statue de Sérapis, et, suivant la coutume du vulgaire superstitieux, il porta la main à sa bouche et la baisa [1]. »

Et Apulée : « Æmilianus jusqu'ici n'a prié aucun Dieu ; il n'a fréquenté aucun temple. S'il passe devant un lieu sacré, il regarde comme un crime d'approcher la main de ses lèvres pour adorer [2]. »

Pourquoi ce geste exprimait-il le culte souverain, le culte d'adoration ? Je vais te le dire en deux mots. L'homme est l'image de Dieu, Dieu est tout entier dans son Verbe, c'est par lui qu'il fait tout. Comme Dieu, l'homme est tout entier dans son Verbe, c'est par lui qu'il fait tout. Porter la main sur la bouche, c'est comprimer le Verbe, c'est en quelque sorte s'anéantir. Le faire, comme les païens pour honorer le démon, c'était se déclarer ses vassaux, ses sujets, ses esclaves et le reconnaître lui-même pour Dieu. Tu vois que c'était un crime énorme.

De là ces remarquables paroles de Job, plaidant sa cause : « Lorsque j'ai vu le soleil brillant de tous ses feux, et la lune s'avançant environnée de lumière, mon cœur s'est-il réjoui en secret, et jamais ai-je baisé ma main ? Ce qui est la plus grande iniquité et la négation du Dieu très-haut, *iniquitas maxima est negatio contra Deum altissimum* [3]. »

Ce geste mystérieux était tellement le signe de l'idolâtrie, qu'en parlant des Israélites demeurés fidèles, Dieu dit : « Je me suis réservé en Israël sept mille hommes qui n'ont pas fléchi les genoux devant Baal, et toute bouche qui ne l'a pas adoré en baisant la main [4]. »

Les païens adoraient en portant la main à la bouche et en la baisant : le fait n'est pas contestable ; mais en tout cela, me dis-tu, je ne vois pas le

---

Nat., l. XXVIII.) — Nous tournons sur nous-même. Que signifie ce genre d'adoration ? En portant la main à la bouche l'homme fait hommage de sa personne à la divinité ; en tournant sur lui-même, il imite le mouvement des astres et fait à la divinité hommage du monde entier, dont les corps célestes sont la plus noble portion.

Cette manière d'adorer fait partie du sabéisme ou de l'idolâtrie des astres, qui remonte à la plus haute antiquité. Par les pythagoriciens, elle était venue à Numa qui prescrivit le tournement : *Circumagi tecum deos adoras.* « On dit, ajoute Plutarque, que c'est une représentation du tour que fait le ciel par son mouvement. » (*Vie de Numa*, ch. XII.) Cette pratique, profondément mystérieuse, était fort répandue en Amérique avant la découverte ; elle est encore en usage chez les *derviches tourneurs* de l'Orient.

1. Cæcilius simulacro Serapidis denotato, ut vulgus superstitiosus solet, manum ori admovens, osculum labiis pressit. (*In Octav.*)

2. Nulli Deo ad hoc ævi supplicavit ; nullum templum frequentavit ; si fanum aliquod prætereat, nefas habet adorandi gratia manum labris admovere. (*Apol.*, I, *vers. fin.*)

3. *Job*, XXXII, 26, etc.

4. Derelinquam mihi in Israel septem millia virorum quorum genua non sunt incurvata ante Baal, et omne os quod non adoravit cum osculo manus. (*III Reg.*, XIX, 18.)

signe de la croix. Tu vas le voir dans la forme du baisement de main.

Regarde ce païen, le genou en terre, ou la tête inclinée devant ses idoles. Le vois-tu passant le pouce de sa main droite sous l'index et le reposant sur le doigt du milieu, de manière à former une croix ; puis, baisant dévotement cette croix, avec quelques paroles murmurées en l'honneur de ses dieux ? Fais toi-même la répétition du même geste, et tu verras que le signe de la croix ne saurait être mieux formé.

Que telle fut la manière du baisement adorateur, entre beaucoup d'autres païens, Apulée en fait foi : « Une multitude de citoyens et d'étrangers, dit-il, étaient accourus au bruit du ravissant spectacle. Ébahis à la vue de l'incomparable beauté dont ils étaient témoins, ils portaient la main droite à leur bouche, l'index reposant sur le pouce ; et, par de religieuses prières, l'honoraient comme la divinité elle-même [1]. »

Cette manière de faire le signe de la croix est tellement réelle et tellement expressive, qu'elle est demeurée, même de nos jours, familière à un grand nombre de chrétiens dans tous les pays. Elle n'était pas la seule connue des païens. Comme les âmes les plus pieuses, ils faisaient le signe de la croix en joignant les mains sur la poitrine. Nous trouvons ce signe de croix dans une des circonstances les plus solennelles, et les plus mystérieuses en même temps, de leur vie publique. Je laisse ta curiosité jeûner jusqu'à demain.

---

1. Multi civium et advenæ copiosi, quos eximii spectaculi rumor studiosa celebritate congregabat, inaccessæ formositatis admiratione stupidi, admoventes oribus suis dexteram, priore digito in erectum pollicem residente, ut ipsam prorsus deam Venerem religiosis orationibus venerabantur. (*Asin.*, *Aur.*, lib. IV.) — Quant au murmure d'accompagnement, on connaît les vers d'Ovide, vi, *Métamorph.* :

> Restitit, et pavido, faveas mihi, murmure dixit
> Dux mens : simul, faveas mihi, murmure dixi.

Dixième lettre

Ce 5 décembre.

Seconde et troisième manière dont les païens faisaient le signe de la croix. — Témoignages. — La *Pietas publica.* — Les païens reconnaissaient une puissance mystérieuse au signe de la croix. — D'où leur venait cette croyance ? — Grand mystère du monde moral. — Importance du signe de la croix aux yeux de Dieu. — Le signe de la croix dans le monde physique. — Paroles des Pères et de Platon. — Inconséquence des païens anciens et modernes. — Raison de la haine particulière du démon pour le signe de la croix.

Au sortir du collège, après dix ans d'études grecques et latines, nous ne connaissons pas le premier mot de l'antiquité païenne. L'éducation nous montre constamment le dessus des cartes ; le dessous, jamais. Ce qui se passe en France se passe également, j'ai de bonnes raisons de le croire, chez tous nos voisins. De là vient, mon cher ami, que le fait dont j'ai à t'entretenir sera pour le grand nombre une étrange nouveauté : le voici.

Lorsqu'une armée romaine venait mettre le siège devant une ville, la première opération du général, quel que fût son nom, Camille, Fabius, Métellus, César ou Scipion, était non de creuser des fossés ou d'élever des lignes de circonvallation, mais d'évoquer les dieux défenseurs de la ville et de les appeler dans son camp. La formule d'évocation est trop longue pour une lettre. Tu la trouveras dans Macrobe.

Or, en la prononçant, le général faisait deux fois le signe de la croix. D'abord, comme Moïse, comme les premiers chrétiens, comme, aujourd'hui encore, le prêtre à l'autel, les mains *étendues vers le ciel*, il prononçait en suppliant le nom de Jupiter. Puis, rempli de confiance dans l'efficacité de sa prière, il *croisait* dévotement les mains sur la poitrine [1]. Voilà bien le signe de la croix sous deux formes incontestables, universelles et parfaitement régulières.

Si ce fait remarquable est généralement ignoré, en voici un autre qui l'est un peu moins. L'usage de prier les bras en croix était familier aux

1. Cum Jovem dicit, manus ad cœlum tollit ; cum votum recipere dicit, manibus pectus tangit. (*Satur.*, lib. III, c. II.)

païens de l'Orient et de l'Occident. Sur ce point, entre eux, les Juifs et nous, aucune différence. Relis tes classiques.

Tite-Live te dira : « À genoux, elles élevaient leurs mains suppliantes vers le ciel et vers les dieux [1]. »

Denys d'Halicarnasse : « Brutus, apprenant le malheur et la mort de Lucrèce, éleva les mains au ciel et appela Jupiter avec tous les dieux [2]. »

Et Virgile : « Le père Anchise, sur le rivage, les mains étendues, invoque les grands dieux [3]. »

Et Athénée : « Darius, ayant appris avec quels égards Alexandre traitait ses filles captives, étendit ses mains vers le soleil, et demanda, si lui-même ne devait pas régner, que l'empire fût donné à Alexandre [4]. »

Enfin Apulée déclare formellement que cette manière de prier n'était pas une exception, ou, comme quelques jeunes modernes pourraient la qualifier, une *excentricité*, mais une coutume permanente : « L'attitude de ceux qui prient, dit-il, est d'élever les mains au ciel [5]. »

Un instinct que j'appellerai traditionnel, car autrement il n'aurait pas de nom, leur apprenait la valeur de ce signe mystérieux. Pouvoir le faire à leurs derniers moments était pour eux un gage assuré de salut. « Si la mort, dit Arien, vient à me surprendre au milieu de mes occupations, ce sera assez pour moi si je puis élever mes mains vers le ciel [6]. »

Fais bien attention ; il ne dit pas : Si je puis tomber à genoux, ou me frapper la poitrine, ou courber mon front dans la poussière ; mais : Si je puis étendre mes bras en croix et les élever vers le ciel. Pourquoi cela ? Demande-le à tes camarades.

Demande-leur encore pourquoi les Égyptiens plaçaient la croix dans leurs temples, priaient devant ce signe adorable et le regardaient comme l'annonce d'un bonheur futur ? Au temps de Théodose, rapportent les historiens grecs Socrate et Sozomène, lorsqu'on détruisait les temples des faux dieux, celui de Sérapis, en Égypte, se trouva rempli de pierres, marquées de caractères hiéroglyphiques en forme de croix. Les Néophytes

1. Nixæ genibus supinas manus ad cœlum ac deos tendentes. (Lib. XXXIV.)

2. Brutus, ut cognovit casum et necem Lucretiæ, protensis ad cœlum manibus : Jupiter, inquit, diique omnes, etc. (*Antiquit.*, lib. IV.)

3. At pater Anchises, passis de littore palmis, Numina magna vocat. (*Æneid.*, lib. III.)

4. Cum hoc Darius cognovisset, manus ad solem extendens, precatus est, ut vel ipse imperaret, vel Alexander. (Lib. XIII, c. XXVII.)

5. Habitus orantium sic est, ut manibus extensis ad cœlum precemur. (*Lib. de Mundo*, vers. fin.)

6. Si versantem talibus in actionibus, mors arrepiat, satis mihi erit si, porrectis ad Deum manibus, sic loqui valeam. (*In Epictet.*, lib. IV, c. X.)

égyptiens affirmaient que ces caractères signifiaient la croix, signe de la vie future, suivant les interprètes [1].

Chez les Romains, ce même instinct s'était traduit par un fait dont je serais tenté de douter, si une médaille antique, placée sous mes yeux, ne m'en donnait la preuve matérielle. D'une part, connaissant l'efficacité du signe de la croix, que je viens de décrire ; d'autre part, ne voulant, ni comme Moïse ni comme les premiers chrétiens, rester les bras en croix durant toutes leurs prières, que firent ces maîtres du vieux monde ? Ils imaginèrent une déesse chargée d'intercéder toujours pour la république, et ils la représentèrent dans l'attitude de Moïse sur la montagne.

Donc à Rome, au milieu du *Forum olitorium*, où se voient aujourd'hui les restes du théâtre de Marcellus, s'élevait la statue de la déesse appelée : *Pietas publica*. Elle est représentée debout, les bras étendus en croix, absolument comme Moïse sur la montagne, ou comme les premiers chrétiens dans les catacombes. Elle a de plus, à sa gauche, un autel sur lequel brûle de l'encens, symbole de la prière [2].

Sur la valeur impétratoire et latreutique du signe de la croix, le haut Orient était d'accord avec l'Occident, le Chinois avec le Romain. Croirais-tu qu'un empereur de Chine, si ancien qu'il est presque mythologique, *Hien-Yuen*, avait, comme Platon, pressenti le mystère de la croix ? « Pour honorer le Très-Haut, cet ancien empereur joignait ensemble deux morceaux de bois, l'un droit, l'autre de travers [3]. »

Ainsi, des sept manières de faire le signe de la croix, les païens en connaissaient trois ; et ils les pratiquaient religieusement, surtout dans les occasions importantes. Tout cela est très bien, me dis-tu ; mais savaient-ils ce qu'ils faisaient ? N'était-ce pas là un signe purement arbitraire, dès lors insignifiant et duquel on ne saurait rien conclure ?

Que les païens aient compris comme nous le signe de la croix, ce n'est pas ce que je prétends. Il en était chez eux du signe de la croix, à peu près comme des figures chez les Juifs. À leurs yeux, il avait une signification réelle, une valeur considérable, quoique plus ou moins mystérieuse, suivant les lieux, les temps et les personnes.

Tu connais les lettres écrites avec de l'encre sympathique. À première

1. Theodosio magno regnante, cum fana gentilium diruerentur, inventæ sunt in Serapidis templo hieroglyphicæ litteræ habentes crucis formam, quas videntes illi qui ex gentibus Christo crediderant, aiebant, significare crucem, apud peritos hieroglyphicarum notarum, vitam venturam. (*Sozom.*, l. V, c. xvii ; — Id., lib. VII, c. xv.)

2. Gretzer, *De Cruce*, p. 33. — Forcellini, art. *Pietas*, etc.

3. *Discours prélim. du Chou-King*, par le P. Prémare, ch. ix, p. xcii.

vue, les caractères, bien que réellement tracés, sont très peu apparents ; mais à l'approche du feu ou d'un réactif, ils ressortent tout à coup, et deviennent parfaitement lisibles. Tel était le signe de la croix chez les païens. Lorsqu'il fut frappé des rayons de la lumière évangélique, ce *clair-obscur* ne changea pas plus de nature que les figures de l'Ancien Testament ; mais, comme elles, il devint intelligible à tous ; il se découvrit : il parla.

Croire que chez les païens le signe de la croix fût un signe arbitraire, une pareille supposition tombe d'elle-même. Rien de ce qui est universel n'est arbitraire : le signe de la croix moins que tout le reste. Nous touchons ici, mon cher Frédéric, à un des plus profonds mystères de l'ordre moral.

N'oublie pas que mon but actuel est de montrer, dans le signe de la croix, un trésor qui nous enrichit. Pour être enrichi, il faut que l'homme demande et que Dieu l'exauce. Pour que Dieu exauce l'homme, il faut que l'homme soit agréable à Dieu : *Deus peccatores non exaudit*. Il n'y a d'agréables à Dieu que son Fils et ceux qui lui ressemblent.

Or, le Fils de Dieu, cet unique médiateur entre Dieu et les hommes, est un signe de croix vivant ; et vivant éternellement signe de croix, depuis l'origine du monde, *Agnus occisus ab origine mundi*. C'est le grand Crucifié ; et ce grand Crucifié, c'est le nouvel Adam, c'est le type du genre humain. Pour être agréable à Dieu, il faut donc que l'homme ressemble à son divin modèle et soit un crucifié, un signe de croix vivant. Telle est, comme celle du Verbe lui-même, sa destinée sur la terre. Mendiant, telle est surtout l'attitude qu'il doit prendre, lorsqu'il se présente devant Dieu pour demander l'aumône.

La Providence n'a pas voulu qu'il ignorât cette condition nécessaire de succès. *Pas plus que le souvenir de sa chute et l'espérance de sa rédemption, l'homme n'a perdu la connaissance de l'instrument rédempteur.* De là, l'existence et la pratique, sous une forme ou sous une autre, du signe de la croix en priant, chez tous les peuples, depuis l'origine des siècles jusqu'à nos jours.

Dieu n'a pas seulement gravé l'instinct du signe de la croix dans le cœur de l'homme. Pour tenir sans cesse présente, même à ses yeux corporels, la nécessité de ce signe salutaire, et lui faire comprendre le rôle souverain qu'il doit jouer dans le monde moral, le Créateur a voulu que dans le monde matériel tout se fît par le signe de la croix ; que tout en montrât l'action nécessaire et en reproduisît l'image. Écoute les hommes qui eurent des yeux pour voir.

« Il est infiniment remarquable, dit Gretzer, que dès l'origine du monde Dieu a voulu tenir constamment la figure de la croix sous les yeux

du genre humain, et organisé les choses de manière que l'homme ne pût presque rien faire sans l'intervention du signe de la croix [1]. »

Gretzer est le centième écho de la philosophie traditionnelle. Prête l'oreille à quelques-uns : « Regardez, disent-ils, toutes les choses qui sont dans le monde, et voyez si toutes ne sont pas gouvernées et mises en œuvre par le signe de la croix. L'oiseau qui vole dans les airs, l'homme qui nage dans les eaux ou qui prie, forment le signe de la croix et ne peuvent agir que par elle.

« Pour tenter la fortune et aller chercher des richesses aux extrémités du monde, le navigateur a besoin d'un navire. Le navire ne peut voguer sans mât, et le mât avec ses vergues forme la croix. Sans elle nulle direction possible, nulle fortune à espérer. Le laboureur demande à la terre sa nourriture, la nourriture des riches et des rois. Pour l'obtenir, il lui faut une charrue. La charrue ne peut ouvrir le sein de la terre si elle n'est armée de son couteau ; et la charrue armée du couteau forme la croix [2].

« Si le signe de la croix est le moyen par lequel l'homme agit sur la nature, il est encore l'instrument de son action sur ses semblables. Dans les batailles, n'est-ce pas la vue du drapeau qui anime les soldats ? Que nous montrent chez les Romains les *cantabra* et les *siparia* des étendards, sinon la croix ? Les uns et les autres sont des lances dorées et surmontées d'un bois, placé horizontalement, d'où pend un voile d'or et de pourpre. Les aigles aux ailes déployées placées au haut des lances et les autres insignes militaires, toujours terminés par deux ailes étendues, rappellent invariablement le signe de la croix.

« Monuments des victoires remportées, les trophées forment la croix. La religion des Romains est toute guerrière ; elle adore les étendards ; elle jure par les étendards ; elle les préfère à tous les dieux : et tous ses étendards sont des croix : *omnes illi imaginum suggestus insignes monilia crucium sunt* [3]. » Aussi, lorsqu'il voulut perpétuer le souvenir de la croix par laquelle il avait vaincu, Constantin n'eut point à changer l'étendard

1. Illud consideratione dignissimum est, quod Deus figuram crucis ab initio semper in hominum oculis versari voluit, remque ita instituit, ut homo propemodum nihil agere posset, sine interveniente crucis specie. (*De Cruce*, lib. I, c. LII.)

2. Aves quando volant ad æthera formam crucis assumunt, homo natans per aquas vel orans, forma crucis visitur. (S. Hier., *in* c. XI *Marc.*) Antennæ navium, velorum cornua, sub figura nostræ crucis volitant. (Orig., *Homil.* VIII, *in divers.*) — Sicut autem Ecclesia sine cruce stare non potest, ita et sine arbore navis infirma est. Statim enim diabolas inquietat, et illam ventis allidit. At ubi signum crucis erigitur, statim et diaboli iniquitas repellitur, et ventorum procella sopitur. (S. Maxim. Taur., *ap. S. Ambr.*, t. III, ser. 56, etc., etc.) On peut citer mille autres applications.

3. Tertull., *Apolog.*, XVI.

impérial, il se contenta d'y faire graver le chiffre du Christ, comme s'il lui importait seulement de nommer Celui de qui il avait eu la vision et non l'objet de cette vision [1].

« L'homme, à son tour, se distingue extérieurement de la bête, parce qu'il marche debout et qu'il peut étendre les bras ; et l'homme debout, les bras étendus, c'est la croix. Aussi, il nous est ordonné de prier dans cette attitude, afin que nos membres eux-mêmes proclament la passion du Seigneur. Quand, chacun à sa manière, notre âme et notre corps confessent Jésus en croix, c'est alors que notre prière est plus promptement exaucée.

« Le ciel lui-même est disposé en forme de croix. Que représentent les quatre points cardinaux, sinon les quatre bras de la croix et l'universalité de sa vertu salutaire ? La création tout entière porte l'empreinte de la croix. Platon lui-même n'a-t-il pas écrit que *la Puissance la plus voisine du premier Dieu s'est étendue sur le monde en forme de croix* [2]. »

De là, cette réponse péremptoire de Minutius Félix aux païens qui reprochaient aux chrétiens de faire le signe de la croix : « Est-ce que la croix n'est pas partout ? leur disait-il. Vos enseignes, vos drapeaux, les étendards de vos camps, vos trophées, que sont-ils, sinon des croix ornées et dorées ? Ne priez-vous pas comme nous, les bras étendus ? Dans cette attitude solennelle, n'employez-vous pas des formules par lesquelles vous proclamez un seul Dieu ? Ne ressemblez-vous pas alors aux chrétiens adorateurs d'un Dieu unique, et qui ont le courage de confesser leur foi au milieu des tortures, en étendant leurs bras en croix ?

« Entre nous et votre peuple, quelle différence y a-t-il, lorsque, les bras en croix, il dit : *Grand Dieu, vrai Dieu, si Dieu le veut* ? Est-ce le langage naturel du païen, ou la prière du chrétien ? Ainsi, ou le signe de la croix est le fondement de la raison naturelle, ou il sert de base à votre religion [3]. »

Pourquoi donc, ajoutaient d'autres apologistes, le persécutez- vous ? Et moi aussi, mon cher Frédéric, je puis adresser la même question aux modernes païens. Pourquoi persécutez-vous le signe de la croix ? Pourquoi en rougissez-vous ? Pourquoi poursuivez-vous de vos sarcasmes ceux qui ont le courage de le faire ? La réponse est la même aujourd'hui qu'autrefois. Satan, ce grand singe de Dieu, s'était emparé du signe de la croix ; il per-

1. Euseb., lib. IX *Histor.*, 9.

2. Ideo elevatis manibus orare præcipimur, ut ipso quoque membrorum gestu passionem Domini fateamur. Tum enim citius nostra exauditur oratio, cum Christum, quem mens loquitur, etiam corpus imitatur. (S. Maxim. Taur., *apud S. Ambr.*, t. III, ser. 56 ; — S. Hier., *in Marc*, XI ; — Tertull., *Apol.*, XVI ; — Orig., *Homil.* VIII *in divers.*) — Dixit, vim quæ primo Deo proxima erat, in modum X litteræ porrectam et extensam esse. (S. Just., *Apol.*, II, etc., etc.)

3. Ita signo crucis aut ratio naturalis innititur, an vestra religio formatur. (*Octav.*)

mettait aux païens de le faire à son profit. Le perfide ! il était heureux de voir les hommes employer, pour l'adorer et pour se perdre, le signe même destiné à honorer le vrai Dieu et à les sauver.

Quant aux chrétiens, c'était autre chose. Par eux le signe de la croix était ramené à sa véritable destination. Il honorait le vrai Dieu, le Verbe incarné surtout, objet personnel de la haine de Satan, auquel il arrachait l'homme, sa victime. Et, dans le chrétien, le signe de la croix devenait un objet de risée, un crime digne de mort. Rien n'a changé. Qu'aujourd'hui, devant les esclaves du démon, le signe de la croix se fasse par moquerie, ou pour des usages profanes, ou dans des pratiques occultes, il ne provoque ni haine ni sarcasme.

D'où viennent, dans les méchants de tous les siècles, ces dispositions, en apparence contradictoires, d'amour et de haine, de respect et de mépris pour le signe adorable ? « De Satan lui-même, répond Tertullien. Esprit de mensonge, son rôle est d'altérer la vérité et de faire tourner les choses les plus saintes au profit des idoles. Il baptise ses fidèles, en les assurant que l'eau remettra leurs péchés : c'est ainsi qu'il initie au culte de Mithra. Il marque au front ses soldats. Il célèbre l'oblation du pain. Il promet la résurrection, et la couronne achetée par le glaive.

« Que dirai-je ? Il a un souverain pontife, à qui il interdit les secondes noces. Il a ses vierges, il a ses *continents*. Si nous examinons en détail les superstitions établies par Numa, les offices sacerdotaux, les insignes, les privilèges, l'ordre et le détail des sacrifices, les ustensiles sacrés, les vases même, les sacrifices, tous les objets servant aux expiations et aux prières : n'est-il pas manifeste que le démon, voleur de Moïse, a contrefait tout cela ? Depuis l'Évangile la contrefaçon continue [1]. »

Satan est allé plus loin. Connaissant toute la puissance de la croix, il a voulu s'en faire un attribut personnel, et se substituer ainsi, pour accaparer les hommages du monde, au Dieu crucifié.

« Instruit par les oracles prophétiques, dit Firmicus Maternus, l'implacable ennemi du genre humain a fait servir d'instrument d'iniquité, ce qui était établi pour le salut du monde. Que sont ces cornes qu'il se vante d'avoir ? La caricature de celles dont parle le prophète inspiré de Dieu, et que toi, Satan, tu crois pouvoir adapter à ta hideuse figure. Comment peux-tu y chercher l'ornement et la gloire ? Ces cornes ne sont autre chose que la figure du signe vénérable de la croix [2]. »

---

1. A diabolo scilicet, cujus sunt partes intervertendi veritatem, qui ipsas quoque res sacramentorum divinorum ad idolorum mysteria æmulatur, etc. (*De Prescript.*)

2. Agitans et contorquens cornua biformis... nequissimum hostem generis humani, de

Aussi, le front marqué du signe sacré le fait frémir de rage. Il ne trouve pas de supplices assez cruels, pour le punir d'avoir porté l'image du Verbe incarné. Vois, cher ami, comment il traite nos pères, nos mères, nos frères, nos sœurs, les martyrs de tous les temps et de tous les pays. Tantôt il leur fait écorcher le front ; et sur les os dénudés graver, au fer rouge, des caractères d'ignominie. Tantôt il le fait fendre en forme de croix ; ou comprimer, avec des cordes, au point de le déformer ; ou labourer à coups de nerfs de bœuf, de manière à le rendre méconnaissable [1].

Grande leçon ! Que la haine de Satan pour le signe de la croix soit la mesure de notre amour et de notre confiance pour ce signe adorable. Tu verras demain qu'il possède d'autres titres à ces deux sentiments.

---

sanctis venerandisque prophetarum oraculis ad contaminata furoris sui scelera transtulisse. Quæ sunt ista cornua quæ habere se jactat ? Alia sunt cornua, quæ propheta Sancto Spiritu annuente commemorat, quæ tu, diabole, ad maculatam faciem tuam putas posse transferre. Unde tibi ornementa quæris et gloriam ? Cornua nihil aliud nisi venerandum crucis signum monstrant. (*De Error. profan. relig.*, c. XXII.)

1. Voir Gretzer, *De Cruce*, lib. IV, c. XXXII, p. 628-629.

Onzième lettre

Ce 6 décembre.

Le signe de la croix est un trésor qui nous enrichit, parce qu'il est une prière : Preuves. — Prière puissante : Preuves. — Prière universelle : Preuves. — Il pourvoit à tous les besoins. — Pour son âme l'homme a besoin de lumières. — Le signe de la croix les obtient : Preuves. — De force le signe de la croix la procure : Preuves. — Exemples des martyrs.

Le signe de la croix est un trésor qui nous enrichit : là se trouve une de ses raisons d'être. Il nous enrichit, parce qu'il est une excellente prière. Voilà, mon cher ami, tu ne l'as pas oublié, le point de doctrine que nous établissons en ce moment.

Déjà la moitié de la preuve est faite. Elle est dans l'antiquité, l'universalité, la perpétuité du signe de la croix. Au milieu du naufrage dans lequel le monde idolâtre laissa avarier ou périr tant de révélations primitives, on voit surnager le signe de la croix. Que dit ce fait étrange, nouveau pour toi ; incompréhensible pour un grand nombre ; mais très rationnel pour le chrétien habitué à réfléchir ? Il dit éloquemment la haute utilité du signe de la croix pour l'homme ; parce qu'il dit sa puissante efficacité sur le cœur de Dieu. Du raisonnement passons aux faits.

Le signe de la croix est une prière : une prière puissante, une prière universelle.

C'est une prière. Qu'est-ce qu'un homme qui prie ? C'est un homme qui confesse devant Dieu son indigence : indigence intellectuelle, indigence morale, indigence matérielle. C'est le mendiant à la porte du riche. Or, le mendiant prie par sa voix, mais plus éloquemment par son visage blême et amaigri, par ses infirmités, par ses haillons, par son attitude. Ainsi priait sur la croix l'adorable Mendiant du Calvaire. Dans cet état, le Fils de Dieu était plus que jamais l'objet des complaisances infinies de son Père. Lui-même nous dit que cette prière éloquente, plus en action qu'en parole, fut le levier puissant qui attire tout à lui [1].

1. Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum. (*Joan.*, xii, 32.) Humiliavit semetipsum, actus obediens usque ad mortem... propter quod exaltavit eum, etc. (*Philipp.*, ii, 8.)

Que fait l'homme en formant le signe de la croix, soit avec la main, soit en étendant les bras ? Il imprime sur lui-même l'image du divin Mendiant : il s'identifie avec lui. C'est Jacob se couvrant des vêtements d'Ésaü, pour obtenir la bénédiction paternelle. Par cette attitude de foi, d'humilité, de dévouement, que dit-il à Dieu ? Il dit : Voyez en moi votre Christ, *respice in faciem Christi tui*. Prière plus éloquente que toutes les paroles : « Elle monte, dit saint Ambroise, et l'aumône descend : *Ascendit deprecatio et descendit Dei miseratio*. » Tel est le signe de la croix, même sans formule. Il ne parle pas, et il dit tout.

C'est une prière puissante. Lorsqu'un agent de l'autorité, commissaire de police, maire ou gendarme, met la main sur un délinquant, il lui dit : Au nom de la loi, je t'arrête. Dans ce mot, *au nom de la loi*, le coupable voit l'autorité de son pays, la force armée, les juges, le roi lui-même. La peur le prend et il se laisse arrêter.

Quand l'homme, menacé d'un danger, assailli par le doute, persécuté par la tentation, en proie à la souffrance, à la maladie, prononce cette parole de solennelle autorité : *Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit* ; et qu'en la prononçant il fait le signe rédempteur du monde, le signe vainqueur de l'enfer : comment expliquerais-tu la résistance du mal ? L'homme n'a-t-il pas rempli toutes les conditions du succès ? Dieu n'est-il pas, en quelque sorte, mis en demeure d'intervenir, et, en intervenant, de glorifier son nom et la puissance de son Christ ?

Aussi, l'efficacité particulière du signe de la croix n'a jamais été douteuse, ni pour l'Église ni pour les siècles chrétiens. Les plus graves théologiens enseignent même que le signe de la croix opère par lui-même, et indépendamment des dispositions de celui qui le fait. Ils en donnent plusieurs preuves : je n'en citerai que deux.

La première, c'est l'usage incessamment répété du signe de la croix. « S'il ne produisait pas, disent-ils, ses effets de lui-même, les chrétiens n'auraient aucune raison d'en faire un si fréquent usage. À quoi bon y recourir, quand un mouvement de l'âme ou une bonne œuvre quelconque suffirait, pour obtenir et pour réaliser ce qu'ils espèrent obtenir et réaliser par le signe de la croix [1] ? »

---

1. Dicimus signum sanctissimæ crucis producere suos effectus ex opere operato. (Gretzer, lib. IV, c. LXII, p. 703.) — Ita etiam doctissimi quique theologi sentiunt, ut Gregorius de Valentia, Franciscus Suarez, Bellarminus, Tyræus et alii. (*Ibid.*) Et certe nisi ex opere operato crux effectus suos ederet, non esset cur tam sedulo a fidelibus usurparetur ; quia bono animi motu et actu, omne illud perficere æque certo possent, quod adhibito crucis signaculo peragunt et se peracturos sperant. (*Ibid.*)

La seconde repose sur des faits célèbres dans l'histoire et d'une authenticité incontestable : en voici quelques-uns.

Le premier est celui de Julien l'Apostat. Déserteur du vrai Dieu, cet empereur devient, comme cela est inévitable, adorateur du démon. Pour connaître les secrets de l'avenir, il cherche dans toute la Grèce les hommes en rapport avec le mauvais Esprit. Un évocateur se présente qui promet de satisfaire sa curiosité. Julien est conduit dans un temple d'idoles. Les évocations faites, l'empereur se voit entouré de démons, dont la figure l'épouvante.

Par un mouvement de crainte irréfléchi, il fait le signe de la croix, et tous les démons disparaissent. L'évocateur s'en plaint et recommence l'évocation. Les démons reparaissent. Julien s'oublie encore et fait le signe de la croix. Nouvelle disparition des esprits de ténèbres [1].

Ce fait, rapporté par saint Grégoire de Nazianze, par Théodoret et les autres Pères de l'Église, fit grand bruit dans tout l'Orient. Le second est plus connu de l'Occident. Nous le devons au pape saint Grégoire. L'illustre pontife en commence le récit par ces mots : « Le fait que je vais raconter n'est pas douteux, car il y a presque autant de témoins que la ville de Fondi compte d'habitants [2].

« Un Juif, venant de la Campanie et se rendant à Rome, par la voie Appienne, arriva dans la petite ville de Fondi. Comme il était tard, il ne put trouver à loger et se retira, pour passer la nuit, dans un vieux temple d'Apollon. Cette antique demeure des démons lui fit peur, et, bien qu'il ne fût pas chrétien, il eut soin de se munir du signe de la croix. À minuit, effrayé de sa solitude, il était encore éveillé.

« Tout à coup il voit une troupe de démons qui semblent venir rendre hommage à leur chef, assis au chevet du temple. À mesure qu'ils se présentent, celui-ci les interroge et demande à chacun en particulier ce qu'il a fait pour porter les hommes au péché. Tous lui dévoilent leurs artifices. Au milieu de ces discours, un d'eux s'avance qui raconte la grave tentation dont il est parvenu à faire sentir les atteintes au vénérable évêque de la ville. Jusqu'ici, disait-il, j'avais perdu ma peine ; mais hier au soir j'ai réussi à lui faire donner un petit coup sur l'épaule de la sainte femme

1. Ad crucem confugit eaque se adversus terrores consignat, eumque quem persequebatur in auxilium adsciscit. Valuit signaculum, cedunt dæmones, pelluntur timores. Quid deinde ? reviviscit malum, rursus ad audaciam redit ; rursus aggreditur, rursus iidem terrores urgent, rursus objecto signaculo dæmones conquiescunt, perplexusque hæret discipulus. (S. Greg. Nazian., *Orat. II contr. Julian.*)

2. Nec res est dubia quam narro, quia pene tanti in ea testes sunt, quanti et ejusdem loci habitatores existunt. (*Dial.*, lib. III, c. VII.)

qui s'occupe de sa maison. — Continue, lui répond l'antique ennemi du genre humain ; achève ce que tu as commencé, et une si grande victoire te vaudra une récompense exceptionnelle.

« Cependant, le Juif témoin de ce spectacle respirait à peine. Pour le faire mourir de frayeur, le président de l'infernale assemblée, instruit de sa présence, ordonne de s'informer quel est le téméraire qui a osé venir s'abriter dans le temple. Les mauvais esprits s'approchent, le regardent avec une attention curieuse, et, le voyant marqué du signe de la croix, ils s'écrient : Malheur, malheur ! vaisseau vide et scellé : *Væ, Væ ! vas vacuum et signatum !* À ces mots, toute la troupe infernale disparut.

« De son côté, le Juif se hâte de sortir. Il se rend à l'église, où se trouve déjà le vénérable évêque. L'ayant pris à part, il lui raconte ce qui vient d'arriver, comment il a eu connaissance du coup donné la veille, et le but que se propose le démon. Surpris au delà de toute expression, L'évêque renvoie immédiatement la sainte femme attachée à son service et interdit l'entrée de sa demeure à toute personne du sexe. Il consacre à saint André le vieux temple d'Apollon et le Juif se convertit [1]. »

Citons un autre fait. On lit dans l'Histoire ecclésiastique de Nicéphore que, sous l'empereur Maurice, le roi de Perse, Chosroès II, envoya en ambassade à Constantinople des Persans, qui avaient tous le signe de la croix marqué sur le front. L'empereur leur demanda pourquoi ils portaient un signe auquel ils ne croyaient pas. « Ce que vous voyez sur nos fronts, répondirent-ils, est le témoignage d'une insigne faveur que nous avons reçue autrefois. La peste ravageait notre pays. Quelques chrétiens nous conseillèrent de graver le signe de la croix sur notre front, comme un préservatif contre le fléau. Nous les avons crus et nous avons été sauvés, au milieu de nos familles moissonnées par la peste [2]. »

À la suite de ces faits se place naturellement la réflexion du grand évêque d'Hippone, qui paraît décisive en faveur de l'enseignement des théologiens. « Il ne faut pas s'étonner, dit-il, de la puissance du signe de la croix, quand il est fait par de bons chrétiens, puisqu'il a tant de force lorsqu'il est employé par des étrangers qui n'y croient pas, et cela pour l'honneur du grand Roi [3]. »

Afin de rester dans les limites de l'orthodoxie, il faut cependant ajouter

1. *Dial.*, lib. III, cap. VII.
2. *Hist.*, lib. XVIII, c. XX.
3. Nec mirum quod hæc signa valent, cum a bonis christianis adhibentur, quando etiam cum usurpantur ab extraneis, qui omnino suum nomen ad istam militiam non dederunt, propter honorem tamen excellentissimi Imperatoris valent. (*Lib. de* 83 *quæst.*, quæst. 79.)

que le signe de la croix n'opère pas de lui-même, purement et simplement ; mais en tant qu'il est utile à notre salut et à celui des autres. Il en est de même de certaines pratiques, telles, par exemple, que les exorcismes, auxquels nulle promesse divine n'attribue un effet infaillible et sans condition aucune.

J'ajoute encore que la piété de celui qui fait le signe de la croix contribue à son efficacité. Le signe de la croix est une invocation tacite de Jésus crucifié, par conséquent il est d'autant plus efficace qu'il est fait avec une ferveur plus grande. Ainsi, l'invocation de cœur ou de bouche est d'autant plus propre à obtenir son effet, que le fidèle est plus vertueux, plus agréable au Seigneur [1].

C'est une prière universelle. En un sens, le signe de la croix peut dire comme le Sauveur lui-même : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre*. Ici, plus qu'ailleurs, il faut, mon cher Frédéric, raisonner avec des faits. Ils sont tellement nombreux que la seule difficulté est de choisir. Tous, et chacun à sa manière, proclament, d'une part, la foi de nos aïeux, et, de l'autre, l'empire du signe de la croix sur le monde visible et sur le monde invisible. Besoins de l'âme et besoins du corps, il pourvoit à tout.

Pour son âme, l'homme a besoin de lumières, et le signe de la croix les obtient. Saint Porphyre, évêque de Gaza, doit disputer contre une femme manichéenne. Afin de dissiper, par la clarté de ses raisonnements, les ténèbres dont la malheureuse est enveloppée, il fait le signe de la croix ; et la lumière éclate dans cette intelligence égarée.

Julien, sophiste couronné, provoque à une controverse Césaire, frère de saint Grégoire de Nazianze. Le généreux athlète entre en lice, muni du signe de la croix. À un ennemi consommé dans l'art de la guerre et habile à manier le raisonnement, il oppose l'étendard du Verbe : et l'Esprit de mensonge se trouve pris dans ses propres filets [2].

Saint Cyrille de Jérusalem, si puissant d'ailleurs en paroles et en œuvres, ordonne de recourir au signe de la croix, toutes les fois qu'il s'agit de combattre les païens, et il assure qu'ils seront réduits au silence [3].

Dans l'ordre temporel, non moins que dans l'ordre spirituel, les lumières divines sont nécessaires à l'homme : le signe de la croix les obtient. Aussi les empereurs d'Orient, successeurs de Constantin, avaient

1. Gretzer, *ubi supra.*
2. S. Greg. Nazian., *In laud. Cæsar.*
3. Accipe arma contra adversarios hujus crucis ; cum enim de Domino cruceque contra infideles quæstio tibi erit, prius statue manu tua signum, et obmutescet contradicens. (*Catech.*, xiii.)

coutume, lorsqu'ils devaient parler devant le sénat, de commencer par le signe de la croix [1].

Comme nous l'avons vu, saint Louis, avant de discuter en conseil les affaires de son royaume, se conformait à cette très ancienne et très religieuse pratique.

Si, à l'exemple des plus grands princes qui aient gouverné le monde, les empereurs et les rois du dix-neuvième siècle recouraient eux-mêmes au signe de la croix, penses-tu que les affaires en iraient plus mal ? Pour moi, je suis convaincu, comme de mon existence, qu'elles iraient beaucoup mieux. Les gouvernants d'aujourd'hui ont-ils moins besoin de lumières que ceux d'autrefois ? Ont-ils la prétention de les trouver ailleurs que dans Celui qui en est la source, *lux mundi* ? Connaissent-ils un moyen plus éprouvé de l'invoquer avec succès, que le signe de la croix ? Tous les siècles ne déposent-ils pas de son efficacité ?

L'Église, qui devait être leur oracle, ne continue-t-elle pas de la proclamer ? Est-il un concile, un conclave, une assemblée religieuse qui ne commence par le signe de la croix ? Fidèles héritiers de la tradition, les prêtres catholiques parlent-ils jamais du haut de la chaire, sans s'être armés de ce signe de force et de lumière ? En cela ils observent les prescriptions des anciens Pères. « Faites le signe de la croix, écrit saint Cyrille de Jérusalem, et vous parlerez, *Fac hoc signum et loqueris* [2]. »

Ce que j'ai dit des rois, mon cher ami, doit se dire de tous ceux qui sont chargés d'enseigner les autres. Le Verbe incarné n'est-il pas le Dieu des sciences et de toutes les sciences, le professeur des professeurs, le maître des maîtres ?

Si le signe de la croix présidait à toutes les leçons qui se donnent aujourd'hui, à tous les livres qui s'impriment, crois-tu que nous serions inondés, comme nous le sommes, d'erreurs, de sophismes, d'idées fausses, de systèmes incohérents, dont le résultat incontesté est de faire descendre, à vue d'œil, le monde moderne dans les ténèbres intellectuelles, d'où le christianisme l'avait tiré ?

Pour son âme, l'homme a besoin de force : le signe de la croix en est la source féconde. Regarde tes illustres aïeux, les martyrs. À qui demandent-

1. Ipse coronatus solium conscendit avitum.
Atque crucis faciens signum venerabile sedit.
Erectaque manu, cuncto præsente senatu,
Ore pio hæc orans ait.
(Coripp., *De laud. Justin. Junior.*)
2. *Catech. illuminat.*, IV.

ils le courage pour triompher dans leurs héroïques combats ? Au signe de la croix. Généraux d'armée, centurions, soldats, magistrats, sénateurs, patriciens ou plébéiens, enfants ou vieillards, matrones et jeunes vierges, tous ont soin, en descendant dans l'arène, de se couvrir de cette invincible armure, *insuperabilis christianorum armatura*.

Viens avec moi : je t'en nommerai quelques-uns. À Césarée, le généreux martyr qui marche au supplice, au milieu d'un peuple immense, c'est le centurion Gordius. Le vois-tu, calme et recueilli, armant son front du signe de la croix [1] ?

Quelle est cette ville d'Arménie, assise au milieu des neiges, sur le bord d'un lac glacé ? C'est Sébaste. Voici venir, sur le soir, quarante hommes, garrottés et dépouillés de leurs vêtements, qu'on traîne au milieu du lac, condamnés à y passer la nuit. Quels sont-ils ? Quarante vétérans de l'armée de Licinius. Une force surhumaine de résistance leur est d'autant plus nécessaire, que sur le rivage sont des bains chauds, préparés pour les déserteurs. Ils font le signe de la croix, et une mort héroïque vient couronner leur courage [2].

Nous avons vu la jeune Agnès, signe de croix vivant, au milieu des flammes. Voici d'autres vierges chrétiennes, nées comme elle dans l'âge d'or des martyrs. La première est sainte Thècle, illustre par sa naissance, plus illustre par sa foi. Les bourreaux l'ont saisie ; ils la conduisent au bûcher ; elle y monte d'un pas assuré, fait le signe de la croix et demeure tranquille au milieu des flammes. À l'instant tombe un torrent d'eau qui éteint le feu, et, comme les enfants de Babylone, la jeune héroïne sort du bûcher sans avoir perdu un seul cheveu [3].

La seconde est sainte Euphémie, non moins célèbre que la première. Sur l'ordre du juge, les instruments de supplice sont préparés en un clin d'œil. La jeune vierge va être étendue sur la roue. Elle fait le signe de la croix, s'avance d'elle-même vers l'affreuse machine, hérissée de pointes de fer, la fixe sans pâlir et d'un regard la fait voler en éclats [4].

---

1. S. Basil., *Orat. in S. Gord.*

2. Isti autem in uno crucifixi signaculo, Christum in se quasi legis loco omnibus præscripserunt... crucem signifera figura in mente gestabant. (S. Ephrem, *Encom. in* 40 *SS. Martyr.*)

3. Capta ab apparatoribus, ut in focum jactaretur, sponte pyram ascendit, et, signo crucis facto, virili animo inter medias flammas stetit, subitoque facta inundatione pluviarum, ignis extinctus est, et beata virgo illæsa, virtute superna erigitur. (Ado, *in Martyrol.*, 23 sept.)

4. Postquam autem ipsæ machinæ dicto citius fuerunt constructæ et martyr in eas erat conjicienda, validis continuo in se paratis armis, nempe divina crucis figura, et ea signata, adversus rotas processit nullam quidem vultu ostendens tristitiam, etc. (*Apud Sur.*, t. V, et Baron., *Martyrol.*, 16 sept.)

Regarde encore ; nous sommes dans un de ces prétoires romains tant de fois rougis du sang de nos pères, tant de fois témoins de leurs sublimes réponses et de leur héroïque constance. C'est au plus fort de la persécution de Dèce : tu sais, ce sanguinaire empereur que Lactance appelle un exécrable animal, *exsecrabile animal Decius*. Devant le juge est une troupe de chrétiens. L'accusateur vient, suivant l'usage, de les charger de toutes sortes de crimes. Ils sont condamnés d'avance ; ils le savent. Que font-ils ? Élevant les yeux au ciel, ils font le signe de la croix, et disent au proconsul : « Tu verras que nous ne sommes ni des lâches ni des peureux [1]. »

Si je voulais continuer cette nomenclature, il faudrait faire défiler devant toi toute l'immense armée des martyrs. Pas un des valeureux soldats du Crucifié qui n'ait, en allant au combat, arboré l'étendard de son Roi. Qu'il suffise d'en nommer quelques-uns : saint Julien, saint Pontien, saint Constant et saint Crescent, saint Isidore, saint Nazaire, saint Celse, saint Maximin, saint Alexandre, sainte Sophie et ses trois filles, saint Paul et sainte Julienne, saint Cyprien et sainte Justine [2].

Pris dans tous les pays et dans toutes les conditions, ils témoignent de l'usage universel, parmi les martyrs, de s'armer du signe de la force avant d'entrer en lice avec les hommes, avec les bêtes, ou avec les éléments. Bien mieux ; dans la crainte que le poids des chaînes ne les empêchât de former le signe de la croix, ils priaient les chrétiens leurs frères, ou les prêtres leurs pères, de les armer du signe victorieux. Converti à la foi par le martyr saint Éleuthère, Corébus va lui-même chercher dans l'amphithéâtre la couronne du martyre. « Priez pour moi, dit-il à son père en Jésus-Christ ; et armez-moi des mêmes armes, le signe de la croix, dont vous avez armé Félix, le chef du combat [3]. »

Glycérie, noble fille d'un père trois fois consul, est jetée brusquement dans une étroite prison. La première chose qu'elle fait en se voyant aux prises avec l'ennemi, c'est de prier le saint prêtre Philocrate de lui faire le signe de la croix sur le front. Le prêtre se rend à son désir et lui dit : Que ce signe du Crucifié comble vos vœux [4]. Ils furent comblés en effet.

La jeune héroïne descend dans l'amphithéâtre. Au moment de cueillir la palme de la victoire, se tournant vers les chrétiens, mêlés dans la foule,

---

1. Oculis in cœlum sublatis, cum se Christi signaculo muniissent, dixerunt : Scias te non incidisse in viros pusilli et abjecti animi. (*Apud Sur.*, 13 april.)

2. Voir leurs actes.

3. Ora pro me, et me arma his armis, nempe Christi signaculo, quibus ducem exercitus munivisti Felicem. (*Apud Sur.*, 18 april.)

4. Signa me Christi signo. Ad hæc Philocrates presbyter : signum, inquit, Christi vota tua compleat. (*Ibid.*, t. III, et Baron., t. II.)

elle leur dit avec la fierté du soldat qui meurt pour son drapeau : « Frères, sœurs, enfants, pères, et vous qui me tenez lieu de mère, voyez, veillez sur vous ; et considérez bien quel est l'Empereur dont nous portons le caractère et quel est le signe gravé sur nos fronts [1]. »

Tu viens de l'entendre ; tous les martyrs ont cherché leur force dans le signe de la croix. Et ils auraient cherché un appui dans le néant ! Et ce grand Empereur, pour lequel ils meurent, les aurait laissés dans une incurable illusion ! Si quelqu'un le croit, qu'il donne ses preuves.

À bientôt.

1. Fratres, sorores, filii, patres, et quæcumque matris loco mihi estis, videte et vobis cavete, ac diligenter animadvertite, qualis est Imperator ille, cujus characterem habemus, et quali forma in fronte signati sumus. (*Ibid.*)

Douzième lettre

Ce 7 décembre.

Nécessité perpétuelle du signe de la croix pour obtenir la force. — Recommandation et pratique des chefs de la lutte spirituelle. — Signe de la croix dans les tentations. — Signe de la croix à la mort. — Exemple des martyrs. — Exemple des vrais chrétiens mourant de mort naturelle. — Les mourants se faisant faire le signe de la croix par leurs frères.

Cher Frédéric,

Le signe de la croix n'a rien perdu de sa puissance ni de sa nécessité. Il est vrai, les tyrans sont morts et les amphithéâtres en ruines. Le signe de la croix a vaincu les uns, fait écrouler les autres. Si les seconds ne se relèvent pas, les premiers, de temps en temps, sortent de leurs tombeaux. La race des Nérons ne sera jamais éteinte : le plus redoutable est encore à venir.

Avec une fureur antique, ceux qui ont paru depuis les Césars ont décimé les chrétiens, cette autre race également immortelle, race vouée à la mort, comme dit Tertullien, *expeditum morti genus*. Ce qu'ils ont fait hier en Occident, ce qu'ils font aujourd'hui en Orient, ils peuvent le refaire demain partout où ils régneront. Avis aux combattants ; que nul n'oublie où est la source de la force.

En attendant, souviens-toi, cher ami, que la paix a aussi ses martyrs, *habet et pax martyres suos*. Quel est l'homme qui ne porte en lui-même un ou plusieurs Nérons ? Est-il un jour de sa vie raisonnable, et même une heure, où il n'ait à veiller et à combattre ? Que dis-je ? Vingt fois le jour, des objets séduisants se présentent à ses regards, des pensées mauvaises importunent son esprit, les sens révoltés sollicitent son cœur à de lâches trahisons. Oh ! qu'il a besoin de force !

Où la trouvera-t-il ? Dans le signe de la croix. Le témoignage des siècles, l'expérience des vétérans et des conscrits de la vertu, attestent aujourd'hui, comme ils l'attestaient hier, la puissance souveraine du signe divin, pour dissiper les charmes séducteurs, chasser les mauvaises pensées et réprimer les mouvements de la concupiscence.

Écoute le chantre des martyrs, Prudence, qui connut tout à la fois les détails de leurs triomphes et le secret de leurs victoires. « Lorsqu'à l'invitation du sommeil tu gagnes ton chaste lit, fais le signe de la croix sur ton front et sur ton cœur. La croix te préservera de tout péché : devant elle fuiront les puissances des ténèbres ; l'âme, sanctifiée par ce signe, ne saurait vaciller [1]. »

Écoute encore les chefs de l'éternel combat. Grands génies et grands saints, consommés dans l'art de la guerre spirituelle, qu'on appelle l'*ascétisme*, tous n'ont qu'une voix pour recommander aux soldats chrétiens l'usage du signe de la croix. « Sens-tu ton cœur s'enflammer, dit saint Chrysostome ? Fais le signe de la croix sur ta poitrine, et à l'instant la colère se dissipera comme la fumée [2]. »

Et saint Augustin : « Amalech, votre ennemi tente-il de vous barrer la route et de vous empêcher d'avancer ? Faites le signe de la croix, et il sera vaincu [3]. »

Et le grand serviteur de Dieu, Marc, qui prédit à l'empereur Léon l'heure de sa mort : « J'ai connu par mon expérience que le signe de la croix apaise les troubles intérieurs et procure la santé de l'âme. Aussitôt après le signe de la croix, la grâce opère ; tout s'apaise, la chair aussi bien que le cœur [4]. »

Saint Maxime de Turin : « C'est du signe de la croix que nous devons attendre la guérison de nos blessures. Si le venin de l'avarice se répand dans nos veines, faisons le signe de la croix, et le venin est chassé. Si le scorpion de la volupté nous pique, recourons au même moyen, et nous sommes guéris. Si les pensées grossièrement terrestres cherchent à nous souiller, faisons encore le signe de la croix, et nous vivons de la vie divine [5]. »

1. Fac, cum vocante somno
Castum petis cubile,
Frontem locumque cordis
Crucis figura signet :
Crux pellet omne crimen,
Fugiunt crucem tenebræ.
Tali dicata signo
Mens fluctuare nescit.

Apud. S. Greg. Turon., lib. I, *Miracul.*, c. 106.

2. Si succendi cor tuum senseris, pectus continuo signaculo crucis signato, et ira illico tanquam pulvis dissipabitur. (*In Matth.*, *Hom.* 88.)

3. Si adversarius Amalecita iter intercludere atque impedire conabitur, pro reverentissima extensione brachiorum ejusdem crucis indicio superetur. (*Lib.* L *Homil.*, Homil. 20.)

4. Statim post signum crucis, gratia sic operatur : sedat omnia, membra pariter et cor. (*Biblioth.* PP., t. V.)

5. *Apud S. Ambr.*, *ser.* 55.

Saint Bernard : « Quel est l'homme assez maître de ses pensées pour ne jamais en éprouver d'impures ? Mais il faut sur-le-champ réprimer leurs attaques, afin de vaincre l'ennemi là où il espérait triompher. L'infaillible moyen d'y réussir, c'est de faire le signe de la croix [1]. »

Saint Pierre Damien : « Si vous sentez une mauvaise pensée naître dans votre esprit, faites aussitôt avec le pouce le signe de la croix, et soyez certain qu'elle disparaîtra [2]. »

Le pieux Ecberth : « Rien n'est plus efficace que le signe de la croix pour dissiper les tentations, même les plus honteuses [3]. »

Résumant tous ces témoignages : « Quelle que soit la tentation qui nous presse, conclut saint Grégoire de Tours, il faut la repousser. Pour cela, faites, non pas lâchement, mais courageusement le signe de la croix, ou sur votre front, ou sur votre poitrine [4]. »

S'il en était besoin, mille faits viendraient confirmer ce que tu viens d'entendre. Un seul suffira. C'est la révélation dont fut favorisé un saint religieux, nommé Patrocle, et par laquelle Dieu lui fit voir la puissance souveraine du signe de la croix contre les tentations.

Un jour le démon, se transformant en ange de lumière, se montra au vénérable abbé. Il commença, par des paroles pleines d'astuce, à lui conseiller de quitter la solitude et de retourner dans le monde. Mais l'homme de Dieu, sentant tout aussitôt courir dans ses veines un feu pestilentiel, se prosterna en oraison, priant le Seigneur de lui faire accomplir sa volonté. Sa prière est exaucée. Un ange lui apparaît, et lui dit : « Si tu veux connaître le monde, monte sur cette colonne, et tu verras ce qu'il est. »

Ravi en extase, le pieux solitaire croit avoir devant lui une colonne d'une hauteur prodigieuse : il y monte. Du sommet, il voit des homicides, des vols, des massacres, des fornications et tous les plus grands crimes de l'univers. Hélas ! s'écrie-t-il en descendant, hélas ! Seigneur, ne permettez pas que je retourne jamais au milieu de tant d'abominations.

Alors l'ange lui dit : « Cesse donc de regretter le monde, de peur que tu ne périsses avec lui. Va-t'en plutôt dans ton oratoire prier le Seigneur de te faire trouver un soutien, au milieu des épreuves de ton pèlerinage. » Il s'y rendit, et trouva le signe de croix sculpté sur une brique. Il comprit

1. *De passion. Dom.*, c. XIX, n. 65.

2. Cum pravam tibimet cogitationem esse persenseris, extento pollice protinus cor tuum signare festines, certus, etc. (*Instit. monast.*)

3. Signo crucis nihil efficacius ad turpes effugandas tentationes. (*Lib. viar. Domin.*, c. XXI.)

4. Viriliter et non tepide signum, vel fronti, vel pectori salutare superponas. (*Ubi supra.*)

le don de Dieu, et connut que ce signe était une forteresse inexpugnable contre les tentations [1].

Martyr de la guerre ou martyr de la paix : voilà l'homme pendant la vie. Qu'est-il à la mort ? Vois-tu ce malade en proie à la douleur, délaissé de tout le monde, ou entouré de parents et d'amis impuissants ? Derrière lui, le temps qui fuit ; devant lui, l'éternité qui s'avance et dans laquelle il se sent couler, sans que désormais aucune puissance humaine puisse retarder le moment du départ, ou adoucir les angoisses du voyage.

Ce malade, c'est toi, cher ami, c'est moi, c'est tout homme, riche ou pauvre, sujet ou monarque. Si, pendant les combats de la vie, nous avons besoin de lumière, de force, de consolation et d'espérance, dis-moi si nous n'en avons pas un besoin mille fois plus grand, dans les luttes décisives de la mort ? Eh bien ! le signe de la croix est tout cela. Sous ce nouveau rapport, qu'il fut cher à nos aïeux, et qu'il doit nous être cher à nous-mêmes !

Comme les martyrs, en marchant au dernier combat, ne manquaient pas de se fortifier par le signe de la croix ; ainsi les vrais chrétiens des siècles passés recouraient sans cesse au même signe, pour adoucir leurs douleurs et sanctifier leur mort ; citons quelques exemples.

Parlant de sa sœur bien-aimée, sainte Macrine, que lui-même assista dans ses derniers moments, saint Grégoire de Nysse s'exprime ainsi : « Elle disait : Seigneur, pour mettre l'ennemi en fuite et protéger leur vie, vous avez donné à ceux qui vous craignent le signe de la croix. En prononçant ces paroles, elle formait le signe adorable sur ses yeux, sur ses lèvres et sur son cœur [2]. »

Son illustre frère, saint Grégoire de Nazianze, défiant le démon, lui disait : « Si tu oses m'attaquer au moment de ma mort, prends garde, je te mettrai honteusement en fuite par le signe de la croix [3]. »

Au lieu de le faire avec la main, souvent les premiers chrétiens, sur le point de mourir, faisaient le signe de la croix en étendant les bras. C'est ce qu'ils appelaient le sacrifice du soir, *sacrificium vespertinum*. À cette manière de faire le signe de la croix dans les derniers moments, Arnobe applique les paroles du Psalmiste : *L'élévation de mes mains, c'est mon sacrifice du soir*. Il dit : « Au moment de la mort, nous sommes réellement au sacrifice du soir, et toute notre attention doit être d'élever nos mains

1. Greg. Turon., *Vit. part.*, c. IX.
2. Tu ad hostis perniciem et vitæ nostræ securitatem dedisti signum metuentibus te, notam sanctæ crucis, æterne Deus. Hæc dicens oculis, et ori, et cordi, crucis signum apposuit (*Vit. s. Marc.*)
3. *Carm.* 22.

en croix, afin de nous réjouir dans le Sauveur Jésus, au moment où nous allons à lui [1]. »

C'est dans une pareille attitude que mourut Paul, le patriarche du désert, et qu'il fut trouvé par saint Antoine [2].

Même spectacle donné par saint Pacôme : « Étant sur le point de mourir, dit l'auteur de sa vie, il s'arma du signe de la croix, vit avec une grande joie un ange de lumière venir à lui, et rendit sa sainte âme à Dieu [3]. »

De la même manière mourut saint Ambroise : « Le dernier jour de sa vie, écrit le prêtre Paulin, depuis la onzième heure environ, jusqu'au moment où il rendit l'âme, il pria les mains étendues en croix [4]. »

De Milan passons à Constantinople. Voici un autre évêque qui va mourir. « Saint Eutychius, dit son historien, fut pris vers le milieu de la nuit d'une fièvre violente. Il resta sept jours dans cet état, ne cessant de prier et de se fortifier par le signe de la croix [5]. »

Achevons notre voyage par la France, et assistons à la mort de quelques-uns de nos rois. Un instant arrêtons-nous à Aix-la-Chapelle pour voir mourir le grand empereur. « Le lendemain étant venu, dit un évêque, témoin oculaire, Charlemagne, sachant ce qu'il devait faire, étendit sa main droite et autant qu'il put, il fit le signe de la croix sur son front, sur sa poitrine et sur tout son corps [6]. » Ainsi devait mourir ce grand homme.

Voici son fils, Louis le Pieux. « Ayant mis ordre aux affaires et fait ses recommandations, il ordonna de réciter près de lui l'office de la nuit et de lui placer sur la poitrine une relique de la vraie croix. Pendant ce temps, lui-même, autant que ses forces le lui permirent, faisait le signe de la croix sur son front et sur son cœur. Quand il était trop fatigué, il priait son frère de continuer [7]. »

---

1. Tunc enim in sacrificio vespertino sumus. Ibi est tota nostræ cogitationis ponenda intentio, ut levantes manus nostras, in signo crucis dum ad Dominum pergimus, gratulemur in Christo Jesu. (*In ps.* 140.)

2. Introgressus speluncam, vidit genibus complicatis, erecta cervice, extensisque in altura manibus, corpus examine. (S. Hier., *De vit. S. Paul.*)

3. Vie de S. Pacôme, c. LIII.

4. Eodem tempore quo migravit ad Dominum, ab hora circiter undecima diei, usque ad illam horam qua emisit spiritum, expansis manibus in modum crucis oravit. (Paulin., *In Vit. S. Ambr.*)

5. Vehementi febre circa mediam noctem correptus est : atque ita mansit septem dies, assidue precibus incumbens, seque signo crucis muniens. (*Apud Sur.* 2 jul.)

6. In crastinum vero luce adveniente, sciens quod facturus erat, extenso manu dextra, virtute, qua poterat, signum sanctæ crucis fronti impressit, et super pectus et omne corpus consignavit. (Thegan., *De Gestis Ludov. Imper.*)

7. His peractis et dictis, præcepit ut ante se celebrarentur vigiliæ nocturnæ, et ligno

Venons à l'un de ses successeurs les plus dignes du trône, le bon roi Robert. Dans les derniers jours de sa vie, il ne cessait d'appeler à son aide, du geste et de la voix, les saints du paradis, se fortifiant continuellement par le signe de la croix sur le front, sur les yeux, sur les narines et sur les lèvres, sur la gorge et sur les oreilles, en mémoire de l'Incarnation du Seigneur, de la Nativité, de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension et du Saint-Esprit. Telle avait été pendant toute sa vie l'habitude de ce prince, qui volontairement ne fut jamais sans avoir de l'eau bénite avec lui [1].

Citons encore Louis le Gros. Se voyant près de mourir, il fit étendre un tapis par terre, et sur ce tapis répandre de la cendre en forme de croix. Déposé par ses officiers sur ce lit qui rappelait celui du roi du Calvaire, le vertueux monarque ne cessa de faire le signe de la croix, jusqu'au dernier soupir [2]. Pour un roi, mourir comme un Dieu : y a-t-il rien qui déroge ? Ce qui déroge, c'est de mourir sans comprendre la mort, avec l'insensibilité de la bête.

Tu as vu que les martyrs, dans la crainte de ne pouvoir faire eux-mêmes, avant de mourir, le signe de la force, se le faisaient faire par les chrétiens leurs frères. Il en était de même de nos aïeux, mourant de mort naturelle. Outre l'exemple de Louis le Débonnaire que tu viens de lire, je vais t'en rappeler quelques autres. Pris dans les premiers siècles, ils montrent la perpétuité de la tradition.

Saint Zénobe, l'ami intime de saint Ambroise, sur le point de terminer sa belle vie par une mort précieuse, éleva la main et fit le signe de la croix sur toutes les personnes qui l'entouraient. Ensuite il pria les évêques de faire sur lui de leurs mains consacrées le signe de la force, de l'espérance et du salut [3].

Du lit d'un prêtre, passons près de la couche d'un simple fidèle. Voici une fille dévouée qui assiste sa tendre, son illustre mère. Aujourd'hui la plupart se contentent de donner à leurs plus chers malades des soins matériels. Ils se reprocheraient de manquer aux moindres prescriptions du médecin.

---

sanctæ crucis pectus muniretur ; et quamdiu valebat manu propria tam frontem quam pectus eodem signaculo insignibat. Si quando lassabatur per manus fratris sui nutu id fieri poscebat. (*Apud Gretzer*, lib. IV, c. xxvi, p. 618.)

1. Dei sanctis in auxilium suum venire, voce, signis, indesinenter orabat, muniens se semper in fronte et oculis, naribus et labiis, gutture et auribus, per signum sanctæ crucis, memoria Dominicæ incarnationis, nativitatis, passionis, resurrectionis, et ascensionis et Spiritus sancti. Habuit hoc ex more in vita ; cui nunquam defuit voluntate aqua benedicta. (Helgald., *in Epitom. vit. Robert.*)

2. Gretzer, p. 617.

3. Elevata aliquantulum manu omnes benedixit, rogavitque adstantes episcopos, ut sanctissimis suis manibus eum crucis signo communirent. (*Apud Sur.*, 25 maii.)

Mais l'assistance chrétienne ? Mais les prescriptions du divin médecin et de l'Église notre mère : quelle est leur sollicitude à les remplir ? Aux soins les plus dévoués, nos aïeux, plus intelligents et meilleurs que nous, ajoutaient les remèdes de l'âme.

Donc, à Bethléem, l'illustre fille des Fabius, sainte Paule, va mourir. Près de son lit est Eustochium, digne fille de sa mère. Que fait cet ange de tendresse ? « Elle ne cessait, dit saint Jérôme, de former le signe de la croix sur les lèvres et sur la poitrine de sa mère, s'efforçant d'adoucir ses souffrances par l'impression du signe consolateur [1]. »

Tu le vois : à la vie et à la mort, le signe de la croix était, chez nos aïeux, le moyen constamment employé pour obtenir à soi-même et aux autres lumière, force, résignation, courage, espérance. Que le signe de la croix est donc une grande chose ! s'écriait avec raison un témoin de ses admirables effets : *Magna res signum crucis !* [2] Demain, nous verrons son efficacité dans un nouvel ordre de choses.

---

1. Eustochium Paulæ matris os stomachumque signabat, et matris dolorem crucis impressione nitebatur lenire. (*In Epitaph. Paulæ*.)
2. S. Elig., *De rectitud. catech., etc., inter op. S. Aug.*, t. VI.

Treizième lettre

Ce 8 décembre.

Effets du signe de la croix dans l'ordre temporel. — Il guérit toutes les maladies et éloigne tout ce qui peut nous nuire. — Il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, l'usage des membres aux boiteux et aux paralytiques, guérit les autres maladies et rend la vie aux morts.

Indigent dans l'ordre spirituel, l'homme ne l'est pas moins dans l'ordre temporel. Son corps et son âme ne vivent que d'aumônes. Parmi les biens nécessaires au corps, il en est deux en particulier, mon cher ami, que je vais te signaler : la santé et la sécurité. Le signe de la croix procure efficacement l'un et l'autre.

La santé. Le Verbe éternel est la vie vivante et vivifiante. Parlant de lui lorsqu'il conversait parmi les hommes, l'Évangile nous dit cette parole aussi simple que sublime : Une vertu sortait de lui qui guérissait toutes les maladies : *Virtus de illo exibat et sanabat omnes*. L'histoire nous apprend que cette parole s'applique dans toute son étendue au signe de la croix.

Que les premiers chrétiens se servissent du signe de la croix pour guérir les maladies, rien n'est mieux établi. Saint Cyrille et saint Jean Chrysostome, l'un patriarche de Jérusalem et l'autre de Constantinople, assurent positivement que le signe de la croix continuait, à leur époque, comme au temps de leurs ancêtres, de guérir les maladies et la morsure des bêtes féroces [1].

Venons aux preuves. Tous les sens de l'homme sont sujets à la maladie : commençons par le plus noble, la vue. Si, au lieu de pâlir continuellement sur les auteurs païens, les jeunes gens étudiaient quelquefois les actes des martyrs, ils auraient vu dans ceux de saint Laurent, l'éclatant miracle que l'Église chante encore aujourd'hui, *qui per signum crucis cœcos illuminavit*.

L'illustre archidiacre de Rome était entré dans la maison du chrétien. Là, se trouvait l'aveugle Crescention, qui, fondant en larmes, se jeta aux genoux du saint et lui dit : « Mettez votre main sur mes yeux, afin que je vous voie. » Le bienheureux Laurent, profondément touché, dit : « Que Notre-Seigneur

1. Hoc signum ad hodiernum diem curat morbos. (*Catech.*, XIII ; S. Chrys., *In Matth.*, *Hom.* 54.)

Jésus, qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, vous donne la lumière. » En même temps il fait le signe de la croix sur les yeux de Crescention, qui voit le jour et le bienheureux Laurent, comme il l'avait désiré [1].

Le savant Théodoret raconte de sa propre mère ce qui suit : « Ma mère avait à l'œil un mal qui défiait toutes les ressources de la médecine. On avait feuilleté tous les volumes, interrogé tous les vieux auteurs, aucun ne donnait de remède applicable au mal présent. Nous en étions là, lorsqu'une amie de ma mère vint la voir. Elle lui parla d'un homme de Dieu, appelé Pierre, lui racontant un miracle opéré par lui. La femme du gouverneur d'Orient, lui disait-elle, a eu le même mal que vous. Elle s'est adressée à Pierre, qui est de Pergame, et il l'a guérie en priant pour elle et en lui faisant le signe de la croix.

« Ma mère ne perd pas un instant. Elle va trouver l'homme de Dieu, se jette à ses pieds, et le conjure de la guérir. Je ne suis, lui répond-il, qu'un pauvre pécheur, et je suis loin d'avoir auprès de Dieu le pouvoir que vous me supposez. Ma mère redouble ses prières et ses larmes, protestant qu'elle ne le quittera pas qu'il ne l'ait guérie.

« Dieu, lui dit-il, est le médecin de ces maux [2]. Il exauce toujours ceux qui croient. Il vous exaucera vous-même, non en vue de mes mérites, mais à cause de votre foi. Si donc vous l'avez sincère, vraie, pure et sans hésitation, laissant de côté les médecins et les médicaments, acceptez le remède que Dieu vous donne. À ces mots, il étend la main sur l'œil, fait le signe de la croix, et le mal est guéri [3]. »

Des faits plus rapprochés de nous vont te montrer qu'en franchissant les siècles, le signe de la croix n'a pas cessé d'être le meilleur oculiste. Saint Éloi, évêque de Noyon, traversant un des ponts de Paris, guérit un aveugle, qui, au lieu de l'aumône, lui demanda de faire le signe de la croix sur ses yeux [4].

Un miracle analogue se fit dans la vie de saint Frobert, abbé d'un monastère, près de Troyes, en Champagne. Il était encore enfant, lorsque sa mère, aveugle depuis plusieurs années, le prit sur ses genoux ; puis, l'embrassant et le caressant, le pria de lui faire le signe de la croix sur les yeux. Le jeune saint refusa d'abord ; mais, pressé par les instances mater-

---

1. *Apud Sur.*, 10 aug.

2. Le saint raisonnait comme Ambroise Paré, le père de la chirurgie française : *Je le pansai, et Dieu le guérit.*

3. Hæc cum dixisset, manum imposuit oculo, et salutaris crucis signo facto morbum expulit. (*Hist. SS. Patr. in. Petro.*)

4. *Vie du saint, par S. Ouen, évêque de Rouen.*

nelles, il invoqua le nom du Seigneur, fit le signe de la croix demandé, et à l'instant sa mère recouvra la vue [1].

Dans la vie de saint Bernard, Mabillon cite plus de trente aveugles de tout âge et de toute condition, en France, en Allemagne, en Italie, guéris en présence des rois et des grands seigneurs, au moyen du signe de la croix, fait sur eux par le thaumaturge de Clairvaux [2].

De la vue, passons à l'ouïe et aux autres sens. Comme Notre-Seigneur lui-même, le signe de la croix fait entendre les sourds et parler les muets. Nous voici au milieu de la grande Rome, dans le palais du préfet. Devant nous est un jeune et brillant officier : il s'appelle Sébastien. Ce nom, illustre entre tous, ne se prononce jamais dans les collèges. Tu apprendras donc à tes camarades que saint Sébastien était commandant de la première cohorte prétorienne, sous Dioclétien. En langage moderne, cela veut dire colonel d'un régiment de la garde impériale.

Doué d'une éloquence égale à son intrépidité, il employait les dons de Dieu à encourager les martyrs, amenés journellement au prétoire. Un jour Zoë, femme du préfet de Rome, muette depuis six ans, eut le bonheur d'assister à un de ses discours. Elle en fut, quoique païenne, si vivement touchée, qu'elle se jeta aux genoux du saint, tâchant de lui faire entendre par gestes qu'elle désirait être guérie. Elle fut comprise. Un signe de croix fait sur sa bouche lui rendit à l'instant la parole, dont le premier usage fut la demande du baptême [3].

Tu leur diras encore que, par le même signe, l'immortel abbé de Clairvaux, saint Bernard a guéri une foule de sourds et de muets. À Cologne, une fille sourde depuis plusieurs années ; à Bourlémont, un enfant sourd et muet de naissance ; à Bâle, un sourd ; à Metz, un sourd, en présence d'une foule immense ; à Constance, à Spire, à Mæstricht, des sourds et des muets ; à Troyes, une fille boiteuse et muette, en présence des évêques Geoffroi de Langres et Henri de Troyes. Enfin, à Clairvaux, un enfant sourd-muet qui attendait son arrivée depuis quinze jours [4].

Pendant que le même saint était à Spire, où il opérait beaucoup de guérisons miraculeuses, arriva Anselme, évêque d'Havelsperg. Il avait un grand mal de gorge, en sorte qu'il pouvait à peine avaler ou parler. Vous devriez aussi me guérir, dit-il à saint Bernard. Si vous aviez autant de foi que les bonnes femmes, lui répondit agréablement le saint abbé, je pour-

1. *Sa vie* au 31 décembre.
2. T. II.
3. *Act. de S. Sebast.*
4. Mabillon, *ubi supra*.

rais peut-être vous rendre le même service. Si ma foi ne suffit pas, reprit l'évêque, que la vôtre me guérisse. Le saint le toucha en faisant le signe de la croix, et à l'instant la douleur et l'enflure s'évanouirent [1].

Répandu par tout le corps, le sens du toucher est celui qui présente une plus grande surface aux atteintes de la maladie. Comment détailler les maux, plus douloureux les uns que les autres, auxquels il est exposé ! Si nombreux qu'ils soient, il est consolant de penser qu'aucun n'échappe à la puissance salutaire du signe de la croix. À sa vertu, on reconnaît Celui qui guérissait toute espèce de maladie parmi le peuple, *omnem languorem in populo*.

Un des évêques les plus saints et les plus aimables qui aient gouverné le diocèse de Paris, saint Germain, allait un jour rendre visite à saint Hilaire de Poitiers, son digne collègue. Sur son passage, deux hommes amenèrent, avec beaucoup de peine, une pauvre femme muette et boiteuse. Le saint n'eut pas plutôt fait sur elle le signe de la croix, qu'elle recouvra l'usage de la parole et des jambes. Trois jours après, elle put venir remercier son bienfaiteur [2].

Même miracle observé par saint Euthyme, le grand archimandrite de Palestine. Térébon, fils du gouverneur des Sarrasins d'Arabie, était depuis sa plus tendre jeunesse paralysé de la moitié du corps. Ayant ouï parler du saint abbé, il se fit conduire près de lui, accompagné de son père et d'un grand nombre de barbares. Le saint fit le signe de la croix sur Térébon, et le guérit à l'instant. Cette guérison fut suivie de la conversion non-seulement du fils et du père, mais encore des Sarrasins, compagnons de leur voyage et témoins du miracle [3].

Longtemps après, saint Vincent Ferrier opérait en France le même prodige qui avait réjoui l'Orient. Comme il était à Nantes, on lui amena un homme paralytique depuis dix-huit ans, afin qu'il lui donnât sa bénédiction. Je n'ai ni or ni argent, dit le saint au malade ; mais je prie Notre-Seigneur de vous accorder la santé du corps et de l'âme. Ensuite, il fit le signe de la croix sur ses membres. Aussitôt le paralytique, guéri, se leva, rendit grâces à Dieu et au saint, retourna chez lui, et ne ressentit plus rien de son ancien mal [4].

---

1. Signavit eum Pater... et continuo dolor omnisque tumor abscessit. (*Vit.*, lib. VI, c. V, n. 19.)
2. Ut signum sanctæ crucis expressit, confestim omnis vigor per membra diffunditur (*Vita*, c. XLVI.)
3. Fleury, *Hist. eccl.*, liv. XXIV, n. 28.
4. Mox multa ejus membra cruce consignat, et ille se sentit incolumis. (*Vit.*, lib. IV.)

Telle est quelquefois la violence de la douleur, qu'elle occasionne des transports au cerveau et prive ainsi le malheureux fils d'Adam de la raison et de la santé. Le signe de la croix force la maladie dans ce nouveau retranchement. Edmer, historien de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, rapporte que ce saint homme, allant à Cluny, guérit, par le moyen du signe de la croix, une femme qui avait perdu l'esprit et qui était furieuse [1].

Saint Bernard fit la même chose à Sechingen et à Cologne. Dans cette dernière ville on lui présenta une femme frénétique depuis la mort de son mari et à l'occasion de cette mort. La malheureuse tournait ses forces contre elle-même, au point qu'on était obligé de la tenir enchaînée. Le saint en eut grande compassion. Il fit le signe de la croix sur elle, et à l'instant le calme et la raison lui revinrent [2].

Le Verbe Rédempteur, que l'Évangile nous montre si souvent guérissant les fièvres les plus opiniâtres, a communiqué au signe de la croix la vertu d'opérer le même prodige. Saint Prix, évêque de Clermont en Auvergne, étant venu au monastère de Darouge, dans les Vosges, trouva l'abbé Amarin si fortement attaqué d'une fièvre maligne, qu'il ne pouvait ni marcher ni rien prendre qu'un peu d'eau. Le saint évêque eut recours à son arme ordinaire, et paya sa bienvenue par un miracle. Il fit le signe de la croix sur le malade, qui se leva parfaitement guéri [3].

Même puissance à l'égard d'une maladie bien plus grave que la fièvre et bien autrement difficile à guérir, l'épilepsie. Dans la vie de saint Malachie, archevêque d'Armagh, qui mourut à Clairvaux, saint Bernard dit : « Avant de partir pour Rome, où il allait recevoir le pallium des mains du pape Eugène III, le saint archevêque rendit la santé à un épileptique, en faisant le signe de la croix sur la poitrine de ce malheureux, qui tombait plusieurs fois le jour. »

Saint Bernard lui-même opéra un semblable miracle, en faveur d'une fille de Troyes, en Champagne. Telle avait été la force du mal qu'il lui avait ôté l'usage de la parole. Le saint abbé lui imposa les mains, fit le signe de la croix sur elle, et aussitôt, pleine de santé, elle parla en présence des assistants [4].

À mon exemple, guérissez les lépreux, avait dit Notre-Seigneur. Ses disciples ont accueilli cette parole, dont la vertu divine a passé dans le signe de la croix. Saint François Xavier remplissait les Indes du bruit de

1. *Vit. S. Anselm.*, lib. II.
2. Mabillon, *ubi supra*, lib. IV, c. IV, n. 33.
3. Cum vexillum crucis super ægrum fecisset, protinus, fugata febre, sanatus æger surrexit. (*Vie des SS.*, 25 janv.)
4. Signavit eam statimque locuta est. (Mabillon, *ubi supra*, c. XIV, n. 47.)

son nom. Ce bruit vint aux oreilles d'un lépreux, qui depuis plusieurs années cherchait en vain sa guérison. N'osant paraître en public, il conjura le saint de venir le voir.

Xavier, fort occupé, ne put se rendre aux désirs de cet homme ; mais il lui envoya un de ses compagnons avec ordre de demander trois fois au malade s'il croirait à l'Évangile, au cas où il serait guéri. S'il promettait d'embrasser la foi, l'envoyé devait faire le signe de la croix trois fois sur lui. Tout se passa comme Xavier l'avait ordonné. À peine le lépreux eut-il fait sa promesse, que son corps devint net, comme s'il n'avait jamais eu de lèpre [1].

Avant d'aller plus loin, je crois devoir, mon cher ami, placer ici une remarque de saint Chrysostome, applicable à la guérison des maladies, ou à l'éloignement des accidents et des fléaux par le signe de la croix. Si malgré sa puissance le signe de la croix, bien qu'il soit fait dans les dispositions convenables, ne guérit pas toujours les uns et n'éloigne pas toujours les autres, ce n'est pas la vertu qui lui manque, mais c'est qu'il nous est utile d'être éprouvés [2].

Il est une maladie non moins cruelle que la lèpre et beaucoup plus commune, c'est le cancer. Pas plus que les autres infirmités humaines, il ne résiste à la puissance du signe de la croix. Écoute ce fait rapporté par saint Augustin, témoin oculaire.

« À Carthage, dit-il, vivait une très pieuse dame, des plus illustres familles de la ville, nommée Innocentia. Elle avait au sein un cancer, mal horrible que les médecins regardent comme incurable. Il faut ou l'extraire jusqu'à la racine, ou, pour procurer quelque soulagement au malade, employer sans cesse des liniments. Or, suivant Hippocrate, quand la maladie est évidemment mortelle, il est inutile de faire souffrir le malade.

« Son médecin, qui était l'ami intime de la famille, ne lui avait rien caché. Innocentia s'était tournée vers Dieu par la prière, en confiant à lui seul le soin de sa guérison. Une nuit, aux approches de Pâques, elle est avertie en songe de se rendre au baptistère du côté des femmes, où attendaient les catéchumènes, et de se faire faire le signe de la croix sur le membre malade, par la première des néophytes qui se présenterait devant elle. Elle obéit, et à l'instant elle est guérie.

« Le médecin qui lui avait annoncé que son mal était incurable, l'ayant trouvée parfaitement rétablie, s'empressa de lui demander quel remède

1. *Vie*, liv. V, p. 349.

2. Morbis imperans terribile est hoc nomen, et si non abigerit morbum, non hinc est quod infirmum sit hoc nomen, sed quod utilis est morbus. (*Ad Coloss.*, II, *homil.*, IX.)

elle avait employé. Elle lui raconta ce qui avait eu lieu. Alors, d'un air indifférent et qui fit craindre à la bonne dame quelque parole peu respectueuse pour Notre-Seigneur, le médecin lui répondit : Je m'attendais à ce que vous me diriez quelque chose d'extraordinaire. La voyant de plus en plus inquiète, il se hâta d'ajouter : Qu'y a-t-il d'étonnant que Jésus-Christ ait guéri un cancer, lui qui a ressuscité un mort de quatre jours [1] ? » Jamais miracle ne fut mieux attesté : il eut pour témoin la ville entière.

Aux maladies naturelles viennent trop souvent s'ajouter, pour ôter à l'homme la santé et la vie, les attaques des bêtes féroces ou venimeuses. Le remède à leurs blessures est encore dans le signe de la croix. « Le saint anachorète Thalasse, écrit Théodoret, voyageant la nuit, marcha sur une vipère endormie. Le reptile se réveille en fureur et lui enfonce les dents dans la plante du pied. Le saint se baisse et porte la main droite à sa blessure. La vipère la lui mord et n'épargne pas non plus la main gauche, accourue au secours de la droite.

« Après avoir assouvi sa rage et lui avoir fait plus de dix blessures, le venimeux reptile se glisse dans son trou et laisse sa victime en proie à des douleurs intolérables. Dans cette circonstance, pas plus que dans les autres, le serviteur de Dieu ne crut devoir recourir à la médecine. Pour guérir ses blessures, il se contenta d'employer les remèdes de la foi : le signe de la croix, la prière et l'invocation du nom du Seigneur [2]. »

Maître de la vie, Notre-Seigneur l'est aussi de la mort. Cet empire souverain se retrouve dans le signe de la croix. Voici ce que nous lisons dans la vie de saint Dominique. Étant à Rome, il prêchait un jour dans l'ancienne église de Saint-Marc. Parmi ses auditeurs était une dame romaine, nommée Guttadone, qui avait une grande dévotion pour le serviteur de Dieu. Afin d'entendre le sermon, elle avait quitté un de ses enfants malade. À son retour elle le trouva mort.

Sans faire éclater sa douleur, elle prit avec elle ses servantes, et porta son enfant à saint Dominique. Elle le rencontre sur la porte du couvent de Saint-Sixte, met l'enfant devant lui, se prosterne, et, fondant en larmes, le prie de lui rendre son fils. Le saint, ému de compassion, se met à genoux, et, après une courte prière, fait le signe de la croix sur l'enfant, le prend par la main, le relève plein de vie, et le rend à sa mère en lui recommandant un silence absolu. Mais, dans l'excès de son bonheur, cette dame publie le

1. Quid grande fuit Christus sanare cancerum, qui quatriduanum mortuum suscitavit ? (*De Civ. Dei*, lib. XXII, c. VIII.)

2. Sed neque tunc passus est uti arte medica, sed vulneribus adhibuit sola fidei medicamenta, crucisque signaculum et orationem et Dei invocationem. (*In Thalass.*)

miracle, dont Rome entière est bientôt informée [1].

Deux siècles plus tôt, nous trouvons saint Jean Gualbert. Ce noble et saint militaire a pardonné à l'assassin de son frère. Dieu le récompense par la vocation religieuse et le don des miracles. Du signe de la croix il se sert comme d'une épée contre le démon. Furieux de ses nombreuses défaites, le grand homicide arme ses suppôts qui, pendant la nuit, attaquent le monastère, brûlent l'église, démolissent les bâtiments et blessent à mort tous les religieux. Le saint accourt, et d'un signe de croix les rappelle tous à la vie et à la santé [2].

Tu comprends, mon cher Frédéric, que je me suis contenté de citer une ou deux guérisons de chaque maladie. Si on voulait les rapporter toutes, d'énormes volumes ne suffiraient pas. Saint Augustin, saint Chrysostome, saint Cyrille, saint Éphrem, saint Grégoire de Nysse, saint Paulin et cent autres témoins de l'Orient et de l'Occident, dans tous les siècles, prouvent, par des milliers de faits, que le signe adorable de Celui qui est venu pour guérir toute maladie, n'a pas cessé de rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la santé aux malades et la vie aux morts.

Voilà l'histoire. Ou il faut l'accepter telle qu'elle est, ou il faut en déchirer toutes les pages et tomber dans le scepticisme ; ou il faut en faire une autre plus savante et plus véridique. Demande à tes camarades s'ils sont de force à l'entreprendre ; puis, quand elle sera faite, nous verrons.

À demain.

1. *Vie de saint Dominique*, liv. II, c. III.
2. Voir sa *Vie*.

Quatorzième lettre

Ce 9 décembre.

Le signe de la croix préservatif contre tout ce qui peut compromettre la santé et la vie. — Il apaise les tempêtes. — Éteint le feu. — Protège contre les accidents. — Arrête les flots. — Fait rentrer les eaux dans leur lit. — Éloigne les bêtes féroces. — Préserve du poison. — De la foudre. — Fait des créatures des instruments de prodiges.

Puissant pour rendre la santé et la vie, le signe de la croix, mon cher Frédéric, ne l'est pas moins pour éloigner ce qui peut les compromettre. Ici encore les faits abondent ; mais les limites d'une lettre ne me permettront que d'en citer quelques-uns.

Depuis la révolte originelle, tous les éléments, soumis à l'influence du démon, sont conjurés contre l'homme. L'air, le feu, l'eau, que sais-je ? lui font une guerre continuelle et trop souvent meurtrière. Pour nous défendre, une arme universelle nous a été laissée, c'est le signe de la croix.

Le Dieu dont la voix commandait aux vents et aux tempêtes leur commande encore par l'adorable signe de notre rachat. Nous lisons dans la vie de saint Nicet, évêque de Trêves, que, se rendant dans son diocèse, il s'endormit sur le vaisseau où il avait pris passage. Au milieu de la traversée, un vent violent soulève les flots, les voiles sont déchirées, les mâts brisés, le navire est prêt à sombrer. Les passagers éperdus réveillent le saint. Il fait tranquillement le signe de la croix sur les vagues en fureur, et aussitôt le calme succède à la tempête [1].

Suivant la foi de l'Église, si explicitement exprimée dans le *Pontifical romain*, le démon est le grand assembleur de nuages. Sur l'air, son séjour et celui de ses innombrables légions, il exerce une influence particulière. Combien de fois il s'en sert pour désoler les campagnes et surtout pour empêcher les hommes de Dieu de travailler à la destruction de son empire !

Attendu la foule immense qui accourait à ses sermons, un de ses puissants athlètes, saint Vincent Ferrier, prêchait presque toujours en plein

1. Excitatus quoque a suis fecit signum crucis super aquas et cessavit procella. (S. Greg. Turon., *De gloria confess.*, c. XVII.)

air. Pour empêcher la prédication, le démon manquait rarement de former des orages, que le saint était obligé de dissiper. Un des plus terribles est celui qu'il conjura avec le signe de la croix et l'eau bénite, dans un bourg de Catalogne, le jour des saints apôtres Pierre et Paul, après avoir célébré la messe et avant d'avoir quitté les ornements sacerdotaux [1].

Comme l'air, le feu obéit au signe de la croix. Saint Tiburce, fils du préfet de Rome, est condamné à offrir de l'encens aux idoles, ou à marcher sur un lit de feu.

Le jeune martyr fait le signe de la croix et, sans hésiter, s'avance au milieu des brasiers. Debout et pieds nus sur des charbons ardents : « Renonce maintenant à tes erreurs, dit-il au juge, et reconnais qu'il n'y a d'autre Dieu que le nôtre. Mets, si tu l'oses, ta main dans l'eau bouillante au nom de ton Jupiter ; et que ce Jupiter, que tu appelles ton dieu, t'empêche d'en sentir l'ardeur. Pour moi, il me semble que je marche sur un lit de roses [2]. »

Sulpice Sévère rapporte, comme le tenant de saint Martin lui-même, qu'une nuit le feu prit à la chambre où reposait le thaumaturge des Gaules. Réveillé en sursaut, le saint cherche à éteindre les flammes qui déjà dévorent ses vêtements. Inutiles efforts ! Tout à coup il revient à lui-même, et ne songe ni à éteindre le feu ni à se sauver ; mais, plein de confiance, il fait le signe de la croix. Les flammes se divisent, et, formant un arc au-dessus de sa tête, lui permettent de continuer tranquillement sa prière [3].

Laisse-moi te citer encore un fait personnel au grand évêque.

Ennemi infatigable de l'idolâtrie, Martin avait abattu un temple d'idoles très fameux et très ancien. Restait un grand pin qui en était proche. Il voulut aussi l'abattre, parce qu'il était un objet de superstition. Le prêtre du dieu et les autres païens s'y opposèrent. Enfin, ils disent au courageux évêque : Puisque tu as tant de confiance en ton Dieu, nous couperons l'arbre nous-mêmes, à la condition que tu resteras dessous quand il tombera. La condition est acceptée.

En présence d'une foule innombrable, le saint se laissa lier et mettre du côté où l'arbre penchait. Ses compagnons étaient dans des frayeurs mortelles. Cependant l'arbre à demi coupé commence à tomber : avant une minute le vénérable évêque sera écrasé. Que fait l'homme de Dieu ? Il élève tranquillement la main et forme le signe de la croix. À l'instant l'arbre se redresse, et, repoussé comme par un vent violent, s'en va tomber

1. Sparsit aquam sacratam et deinde crucis expressit signum, illico tempestas dissipatur... sæpissime... ortas tempestates crucis signo compescuit. (*Vit.*, lib. III.)

2. *Act. S. Sebast.*

3. *Epist.* 1 *ad Euseb. presbyt.*, et *Vit. S. Martini*, lib. X.

du côté opposé. Un cri d'admiration s'élève, et de l'immense multitude il n'y eut presque personne qui ne demandât le baptême [1].

Ce qui a lieu dans les Gaules va se renouveler en Italie. Le vénérable abbé Honorat, fondateur du monastère de Fondi, vit un jour ce saint asile, où vivaient deux cents religieux, menacé d'une ruine totale. Du sommet de la montagne, au pied de laquelle le monastère est bâti, se détache un rocher qui va tout écraser sous son poids. Le saint accourt, invoque le nom du Seigneur, étend la main droite et oppose au rocher le signe du salut. La masse énorme s'arrête et demeure immobile sur le flanc de la montagne : position qu'elle garde encore aujourd'hui [2].

De l'Occident passons à l'Orient. Nous verrons que la puissance souveraine du signe de la croix n'est limitée ni par la différence des climats ni par les degrés de latitude ou de longitude. Écoutons saint Jérôme : « Le tremblement de terre universel qui suivit la mort de Julien l'Apostat, fit sortir les mers de leurs bornes. Comme si Dieu eût menacé le monde d'un second déluge, ou que toutes choses dussent retourner dans leur ancien chaos, les vaisseaux pendaient sur le haut des montagnes, où les flots en courroux les avaient portés. Les habitants d'Épidaure, voyant d'effroyables masses d'eau fondre sur les côtes, et craignant, ainsi qu'il était arrivé autrefois, que leur bourg ne fût submergé, vinrent trouver le saint vieillard Hilarion.

« Comme s'ils fussent allés au combat, ils le mirent à leur tête. Arrivé au rivage, le saint fait trois signes de croix sur le sable, et étend les mains vers le déluge qui s'avance en mugissant. À ce signe, il n'est pas croyable jusqu'à quelle hauteur la mer s'enfla et se tint ainsi devant lui. Mais, après avoir longtemps grondé, comme irritée de l'obstacle que lui oppose Hilarion, elle s'abaisse peu à peu et ramène ses vagues sur elles-mêmes, sans oser franchir la borne sacrée. Épidaure et toute la contrée publient encore ce miracle. Les mères le racontent à leurs enfants, afin d'en faire passer la mémoire à la postérité [3]. »

Voici un fait analogue, mais beaucoup plus récent.

Notre historien français, Mézeray, rapporte qu'en 1196 des pluies torrentielles firent déborder les rivières et les étangs. Il en résulta des inon-

1. *Id. ubi supra.*

2. S. Greg., *Dial.*, lib. I, c. I.

3. Qui cum tria crucis signa pinxisset in sabulo, manusque contra tenderet, incredibile dictu est in quantam altitudinem intumescens mare ante eum steterit, ac diu fremens et quasi ad obicem indignans, paulatim in semetipsum relapsum est. (*Vit. S. Hilarion., vers. fin.*)

dations qui ressemblaient à un véritable déluge. On ne connut d'autre moyen d'arrêter le fléau que par des prières, des processions et des supplications publiques : il fut employé. À peine eut-on fait le signe de la croix sur les eaux, qu'elles se retirèrent incontinent dans leur lit [1].

Si la verge de Moïse, figure de la croix, a pu diviser les eaux de la mer Rouge et les tenir suspendues comme des montagnes, pourquoi le signe même de la croix ne pourrait-il pas faire rentrer dans leur lit des torrents débordés ?

Revenons à l'immortelle Thébaïde, et laisse-moi te rapporter quelques autres merveilles, dont ses angéliques habitants furent les acteurs et le signe de la croix l'instrument. Un d'eux, Julien, surnommé Sabas, ou le vieillard aux cheveux blancs, traverse l'aride solitude. Sur son chemin l'attend un énorme dragon. L'affreux animal jette sur lui un regard de sang, ouvre une gueule béante et s'élance pour le dévorer. Sans s'émouvoir, le vénérable anachorète ralentit le pas, invoque le nom du Seigneur, fait le signe de la croix, et le monstre tombe mort [2].

Plus loin, voici saint Marcien, solitaire de Syrie, qui renouvelle le même miracle. Comme il faisait oraison à la porte de sa cellule, Eusèbe, son disciple, qui était assez loin de là, vit un monstrueux reptile, sur le haut du mur du côté de l'orient, et prêt à s'élancer sur le saint pour le dévorer. Eusèbe, épouvanté, crie de toutes ses forces pour avertir son maître, en le conjurant de s'enfuir.

Marcien le reprend de sa frayeur, et fait le signe de la croix en soufflant contre l'affreuse bête. On voit alors l'effet de la parole primitive : *J'établirai une guerre à mort entre sa race et la tienne*. L'air sorti de la bouche du saint fut comme une flamme qui embrasa ce dragon, de telle sorte qu'il tomba par pièces, ainsi qu'un roseau brûlé par le feu [3].

Il serait aisé de multiplier les faits accomplis dans ces lieux à jamais célèbres. Mais, pour grouper les merveilles du même genre, venons en Italie, sauf à retourner encore en Orient. Saint Grégoire le Grand rapporte que saint Amance, prêtre de Tipherne, aujourd'hui Città di Castello, en Ombrie, avait un tel empire sur les serpents les plus cruels, les plus terribles, qu'ils ne pouvaient tenir devant lui. D'un signe de croix il en faisait

1. *Hist. de France*, t. II, p. 135.

2. At ego Dei nomen appellans, digitoque trophæum crucis ostendens, et omnem metum excussi, et belluam extemplo corruentem vidi. (Theodoret, *Relig. hist.*, c. II.)

3. Digito crucis signum expressit, et ore insufflans veteres inimicitias patefecit ; mox enim draco, spiritu oris veluti flamma quadam correptus, exustæ in tar arundinis, in multas partes dissectus est. (*Ibid.*, c III.)

périr autant qu'il en trouvait. Se sauvaient-ils dans leur trou, Amance les scellait du signe de la croix, et le serpent en était tiré mort, tué par une puissance invisible. C'était l'accomplissement de la parole du Maître : Ils tueront les serpents, *serpentes tollent* [1].

Tu sais que notre Seigneur ajoute immédiatement : Et s'ils boivent quelque chose d'empoisonné, ils n'en ressentiront aucun mal : *Et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit*. Quelques preuves entre mille. La ville de Bosra, dans l'Idumée, avait pour évêque saint Julien. En haine de la religion, quelques notables habitants formèrent le complot de l'empoisonner. Ils corrompirent le serviteur de l'évêque, lui procurèrent du poison et le chargèrent de le mettre dans la coupe de son maître. Le malheureux obéit.

Divinement instruit de ce qui s'était passé, le saint prend la coupe, la dépose devant lui, et, sans y toucher, dit à son serviteur : « Va de ma part prier à dîner les principaux habitants de la ville. » Il savait que parmi eux se trouveraient les coupables. Tous se rendent à l'invitation. Alors le saint homme, qui ne voulait diffamer aucun d'eux, leur dit avec une douceur angélique : « Puisque vous voulez empoisonner l'humble Julien, voici le poison, et je vais le boire. »

À ces mots, il fait trois fois le signe de la croix sur la coupe, en disant : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, je bois cette coupe. » Il l'épuise jusqu'à la dernière goutte et ne ressent aucun mal. À ce spectacle ses ennemis tombent à ses pieds et lui demandent pardon [2].

Il faut être bachelier du dix-neuvième siècle, pour ignorer le fait suivant. S'il est un homme dont la vie devait être connue de tous et dans tous ses détails, c'est à coup sûr le patriarche des moines en Occident saint Benoît. Nouveau Moïse, n'est-ce pas à lui et à ses enfants que l'Europe doit d'avoir été tirée de la barbarie ? Montrez une lande matérielle ou morale, que le bénédictin n'ait pas défrichée ? Un principe civilisateur qu'il n'ait cultivé, enseigné, pratiqué ? Dieu sait au prix de quels efforts.

Ce que nous savons, c'est que Satan, le vieux Pharaon, ne recula devant aucun moyen pour empêcher l'œuvre libératrice. À peine retiré dans la solitude, Benoît voit venir à lui quelques moines indignes de ce nom, qui le prient de les prendre sous sa conduite. Le saint leur impose une règle,

---

1. In quolibet loco, quamvis immanissimæ asperitatis serpentem repererit, mox ut eum signo crucis signaverit, exstinguit. (*Dialog.*, lib. III, c. xxxv.)

2. Voce mitissima omnibus dixit : Si arbitramini humilem Julianum veneno occidere, ecce coram vobis pestiferum calicem bibo : signansque ter digito suo calicem, et dicens : In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, bibo hunc calicem. Bibit illum coram omnibus totum, atque illæsus perstitit. Quod illi cum vidissent, prostrati veniam petiere. (Sophron., *in Prat. Spir.*)

et par ses paroles comme par ses exemples s'efforce de les soumettre au joug de la discipline.

Vains efforts ! Les exemples blessent leur orgueil, les paroles provoquent leur colère et arment leur haine. La résolution est prise d'empoisonner le vénérable supérieur. Ils mêlent du poison dans du vin et en remplissent un verre qu'ils lui présentent à table, afin qu'il le bénît, suivant l'usage du monastère. Benoît étend la main, forme le signe de la croix ; et par ce signe sacré, comme d'un coup de pierre, le verre empoisonné vole en éclats. Le saint comprit qu'on lui avait présenté une coupe de mort, qui n'avait pu soutenir le signe de la vie [1].

Par ces exemples et par mille autres, tu vois, cher ami, quelle puissante prière est le signe de la croix, de combien de grâces il nous enrichit, de combien de dangers il préserve notre frêle existence. Venons à une nouvelle application du signe protecteur.

En France, en Espagne, en Italie, et je crois aussi, dans ton pays, les catholiques ont coutume, lorsqu'il tonne ou qu'il éclaire, de faire le signe de la croix. Ceux qui ne doutent de rien prennent cela pour une faiblesse : comme si les vrais catholiques des dix-huit siècles qui nous précèdent, étaient tous des esprits faibles et des bonnes femmes superstitieuses.

Or, dans le cas indiqué, et même dans tout danger imprévu, nous voyons le signe de la croix en usage, parmi les chrétiens de l'Orient et de l'Occident, dès les premiers âges de l'Église. Saint Éphrem, saint Augustin, saint Grégoire de Tours, mille autres témoins l'ont vu pour nous et l'attestent. « Si tout à coup, dit le saint diacre d'Édesse, l'éclair déchire la nue, si le tonnerre éclate avec fracas, l'homme a peur, et, tous effrayés, nous nous inclinons vers la terre [2]. »

Parlant de ceux qui fréquentent les assemblées mondaines, saint Augustin ajoute : « Si par hasard quelque chose leur fait peur, aussitôt ils forment le signe de la croix [3]. »

Saint Grégoire rapporte, comme une chose de notoriété publique, que

1. Extensa manu Benedictus signum crucis edidit, et vas quod longius tenebatur eodem signo rupit, sicque confractum est, ac si in illo vase mortis pro cruce lapidem dedisset. Intellexit protinus vir Dei quia potum mortis habuerat, quod portare non potuit signum vitæ. (S. Greg., *Dialog.*, lib, II, c. iii.)

2. Si repente fulgur aliquod vel tonitruum clarius ac vastius contingat, omnem subito sui formidine perterret hominem, cunctique horrore percussi in terram nos inclinamus. (*Ser. de cruce.*) Le Saint parle du signe de la croix, et, bien qu'il ne le nomme pas, il est bien évident qu'il avait lieu dans cette circonstance, puisqu'on ne manquait pas de le faire à chaque instant et dans les actions les plus ordinaires.

3. Si forte aliqua ex causa expavescant, continuo se signant. (Lib. L *Homil.*, *homil.* 21.)

sous l'impression d'une crainte et à la vue d'un danger quelconque, les chrétiens recourent au signe protecteur. Ce n'est pas en vain : entre mille le fait suivant en est une preuve.

Deux hommes allaient de Genève à Lausanne. Bientôt éclate un violent orage, accompagné de vifs éclairs et de coups de tonnerre répétés. Suivant la coutume traditionnelle des chrétiens, un des voyageurs s'empresse de faire le signe de la croix. L'autre, se moquant, lui dit : « Est-ce que tu chasses les mouches ? Laisse donc ces superstitions de bonne femme. De pareilles momeries déshonorent la religion et sont indignes d'un homme éclairé. »

Il n'avait pas fini, qu'un coup de tonnerre l'étend roide mort aux pieds de son compagnon. Plus que jamais celui-ci continue de se protéger par le signe de la croix. Son voyage s'achève heureusement, et il raconte dans tout le pays ce qui était arrivé [1].

Avis aux esprits forts, assurés contre la foudre.

Le signe de la croix ne protège pas seulement la vie de l'homme ; il est encore un gage de sécurité pour tout ce qui lui appartient. De là vient l'usage universel du signe libérateur sur les maisons, les champs, les fruits, les animaux.

« Les catholiques, dit le grave Stuckius, ont des prières accompagnées du signe de la croix pour toutes les créatures en particulier, les eaux, les feuilles, les fleurs, l'agneau de Pâques, le lait, le miel, le fromage, le pain, les légumes, les œufs, le vin, l'huile et les vaisseaux qui les contiennent. Dans chaque formule ils demandent expressément l'éloignement de la puissance malfaisante du démon, et la santé du corps et de l'âme.

« Le jour de la Résurrection, ils bénissent le lait, le miel, les viandes, les œufs, les pains, toutes choses qu'on garde ou qu'on donne comme étant salutaires à l'âme. Le jour de l'Assomption : les herbes, les plantes, les racines, les fruits des arbres, afin de leur communiquer une vertu divine.

« Le jour de Saint-Jean : le vin, regardé, sans cela, comme impur et principe de mal. Le jour de Saint-Étienne : les pâturages. Le jour de Saint-Marc : les blés. Ils suivent en cela le précepte de saint Paul, qui ordonne aux fidèles de bénir tout ce qui sert à la vie et de rendre grâces : usages mystérieux dont les théologiens donnent d'excellentes raisons [2]. »

À leur tour, ces créatures délivrées des influences du démon deviennent, grâce au signe de la croix, les instruments de la puissante bonté du Créateur.

---

1. Tilman., *Collect.des SS. Pères*, liv. VII, c. lviii.

2. Cujus sane rei a theologis, et quidem optimæ, gravissimæque rationes afferuntur. (*Antiq. convivial.*, lib. II, c. xxxvi, p. 430.)

On lit dans saint Grégoire de Tours qu'une maladie pestilentielle faisait de tels ravages parmi les animaux, qu'on était à se demander si les espèces ne disparaîtraient pas entièrement. Dans leur désolation, quelques habitants des campagnes vinrent à la basilique de Saint-Martin, et prirent de l'huile des lampes avec de l'eau bénite. L'ayant portée dans leurs maisons, ils en firent le signe de la croix sur la tête des animaux que le fléau n'avait pas encore atteints, et en donnèrent à boire à ceux qui étaient près de périr : à l'instant tous furent sauvés [1].

Citons un dernier exemple de la puissance protectrice du signe de la croix. Saint Germain, évêque de Paris, allait au-devant des reliques de saint Symphorien, martyr. Comme il passait dans un village, les habitants vinrent le supplier d'avoir compassion d'une pauvre veuve nommée Panitia, dont le petit champ de blé était ravagé par des ours. « Venez, lui dirent-ils, voir ce pauvre champ, et que les bêtes malfaisantes fuient à votre présence ! »

Malgré l'opposition de ceux qui l'accompagnaient, le saint se rendit sur les lieux, se mit en prière, et fit le signe de la croix sur le petit héritage. Bientôt deux ours arrivent ; mais, transportés de fureur, ils se jettent l'un sur l'autre. Un des deux reste sur le champ de bataille. L'autre, gravement blessé, est tué d'un coup d'épieu, et la pauvre veuve n'a plus à déplorer la perte de sa récolte [2].

L'histoire abonde en faits semblables, mais c'est assez pour aujourd'hui.

---

1. Mox dicto citius clandestina peste propulsa, pecora liberata sunt. (Lib. III, *Miracul. S. Mart.*, c. XVIII.)
2. Fortunat., *In vit. S. Germ.*

Quinzième lettre

Ce 10 décembre.

Réponse à une question. — Le signe de la croix est une arme qui dissipe l'ennemi. — La vie est une lutte. — Contre qui. — Nécessité d'une arme à la portée de tous. — Quelle est cette arme. — Preuves que le signe de la croix est l'arme spéciale, l'arme de précision contre les mauvais esprits.

Si tu communiques ma dernière lettre à tes camarades, il est probable, mon cher ami, qu'ils te diront : Si le signe de la croix est aussi puissant qu'on vous l'écrit, pourquoi ne fait-il plus ce qu'il a fait ? À cette question il y a plusieurs réponses.

La première est donnée par saint Augustin. En parlant des miracles, le grand docteur fait une observation très juste. Il dit : « Les miracles rapportés dans le canon des livres saints ont une grande publicité. Tout le monde lisant ou entendant lire l'Écriture, personne ne les ignore. Il en devait être ainsi, puisqu'ils sont les preuves de la foi.

« Aujourd'hui encore il se fait des miracles au nom de Notre-Seigneur, par les sacrements, par les prières et aux tombeaux des saints ; mais ils n'ont pas, à beaucoup près, la même notoriété que les premiers. On les connaît là où ils se font, et même si la ville est considérable, c'est à peine si tout le monde en a connaissance. Il arrive même souvent qu'un très petit nombre en sont informés. Quand ils les racontent ailleurs et aux autres, l'autorité de leur témoignage n'est pas telle, qu'on les admette sans difficulté et sans hésitation, bien que rapportés par des chrétiens à des chrétiens [1]. »

En preuve de ce qu'il avance, le saint raconte plusieurs miracles opérés sous ses yeux, dont quelques-uns par le signe de la croix. Ainsi, de ce que tes camarades ou d'autres personnes ne connaissent pas les miracles accomplis de nos jours par le signe de la croix, ce n'est pas une raison de conclure qu'il n'en fait plus.

1. Nam plerumque etiam ibi paucissimi sciunt, ignorantibus cæteris, maxime si magna sit civitas ; et quando alibi aliisque narrantur, non tanta ea commendat auctoritas, ut sine difficultate vel dubitatione credantur, quamvis christianis fidelibus a fidelibus indicentur. (*De Civ. Dei*, lib. XVII, c. viii.)

À cette première réponse s'en joint naturellement une seconde. Elle est d'un autre grand docteur, le pape saint Grégoire. Distinguant les temps anciens des temps nouveaux : « Au commencement de l'Église, dit-il, les miracles furent nécessaires. C'est par eux que la foi des peuples devait s'affermir. Lorsque nous plantons un arbre, nous l'arrosons jusqu'à ce qu'il ait pris racine. Le jour où nous en sommes assurés, l'arrosement finit. Voilà pourquoi l'apôtre dit : Le don des langues est un signe non pour les fidèles, mais pour les infidèles [1]. »

Il en est de la culture morale comme de la culture matérielle. Aujourd'hui que le christianisme a pris racine dans les entrailles du monde, les miracles ne sont plus, à beaucoup près, aussi nécessaires que dans le moment de la divine plantation. Il y a quinze cents ans que saint Augustin disait déjà : De nos jours, celui qui pour croire demande des prodiges, est lui-même le plus grand des prodiges [2].

Pour un instant, replace le monde dans les circonstances où il se trouvait à la naissance de l'Église, et tu verras le signe de la croix renouveler tous ses anciens miracles. Écoute l'histoire contemporaine :

« Le croiriez-vous ? écrit un de nos évêques missionnaires, dix villages se sont convertis. Le diable est furieux et fait les cent coups. Il y a eu, pendant les quinze jours que je viens de prêcher, cinq ou six possessions. Nos catéchumènes, avec l'eau bénite et *le signe de la croix*, chassent les diables, guérissent les malades. J'ai vu des choses merveilleuses. Le diable m'est d'un grand secours pour convertir les païens. Comme au temps de Notre-Seigneur, quoique père du mensonge, il ne peut s'empêcher de dire la vérité. Voyez ce pauvre possédé, faisant mille contorsions et disant à grands cris : Pourquoi prêches-tu la vraie religion ? Je ne puis souffrir que tu m'enlèves mes disciples. — Comment t'appelles-tu ? lui demande le catéchiste. Après quelques refus : Je suis l'envoyé de Lucifer. — Combien êtes-vous ? — Nous sommes vingt-deux. L'eau bénite et le signe de la croix ont délivré ce possédé [3]. »

Mais en admettant, ce que je n'admets pas, que le signe de la croix ne fait plus de miracles chez les peuples chrétiens, par combien d'effets

---

1. Hinc est enim quod Paulus dicit : Linguæ in signum sunt, non fidelibus, sed infidelibus. (*Homil.* XXIX, *in Evang.*)

2. Cur, inquiunt, nunc illa miracula, quæ prædicatis facta esse, non fiunt ? Possem quidem dicere, necessaria fuisse priusquam crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus. Quisquis adhuc prodigia ut credat inquirit, magnum est ipse prodigium qui mundo credente non credit. (*Ubi supra.*)

3. Lettre de Mgr Anouilh, évêque d'Abydos, missionnaire en Chine. — Tching-Ting-Fou, province de Pékin, 12 mars 1862.

surhumains ne révèle-t-il pas sa puissance, à, chaque heure du jour et de la nuit, dans tous les lieux de la terre chrétienne ? Si tu supposes cent millions de tentations dans un jour, tiens pour certain que plus des trois quarts sont dissipées par le signe de la croix. Qui n'en a pas fait l'expérience pour lui-même ! Pars de là ; et, te rappelant que ce que tu fais, les autres le font, tu pourras mesurer la puissance permanente et universelle du signe libérateur.

Je vais plus loin, et j'admets que le signe de la croix ne réussit pas toujours à chasser les pensées importunes, à dissiper les charmes séducteurs, à retenir l'âme sur le penchant de l'abîme : à qui la faute ? N'est-ce pas au peu de foi des chrétiens de nos jours ? Ne faut-il pas dire de l'inefficacité du signe de la croix, ce qu'on dit avec raison de l'inutilité de la communion pour un grand nombre : le défaut n'est pas dans la nourriture, mais dans les dispositions de celui qui mange : *Defectus non in cibo est, sed in edentis dispositione* ?

C'est en vue de guérir ce défaut de foi qui appauvrit et qui ruine les chrétiens, que j'ai entrepris notre correspondance. Je vais la continuer en développant un nouveau titre du signe de la croix à la confiance des catholiques du dix-neuvième siècle.

Soldats, le signe de la croix est une arme qui dissipe l'ennemi. — Il y a plus de trois mille ans que Job a défini la vie : Une lutte incessante : *militia est vita hominis super terram*. Les siècles ont passé ; les générations ont succédé aux générations ; les empires ont fait place à d'autres empires ; vingt fois la face du monde s'est renouvelée, et la définition de Job reste toujours vraie.

La vie est une lutte, lutte pour toi comme pour moi, comme pour tes camarades ; pour le riche comme pour le pauvre. Lutte commencée au berceau, pour ne finir qu'à la tombe ; lutte de tous les instants du jour et de la nuit, en santé comme en maladie. Lutte décisive : de la victoire ou de la défaite dépend non la fortune, non la santé, non les avantages temporels que nous estimons si fort, mais, infiniment plus que tout cela : une éternité de bonheur ou une éternité de malheur. Telle est, mon cher ami, la condition de l'homme ici-bas : nous ne pouvons rien y changer.

Quels sont ses ennemis, les tiens et les miens ? Eh ! qui ne les connaît non-seulement par leur nom, mais par leurs attaques ? Le démon, la chair, le monde : trois puissances formidables acharnées à notre perte. N'ayant nullement la pensée de te faire un cours complet d'ascétisme, je m'occuperai seulement de la première.

Aussi certain qu'il y a un Dieu, aussi certain il est qu'il y a des démons.

« Pas de Satan, pas de Dieu », disait Voltaire ; et il avait raison. S'il n'y a pas de Satan, il n'y a pas chute ; pas de chute, pas de rédemption ; pas de rédemption, pas de christianisme ; pas de christianisme, tout est faux : le genre humain est fou, et Dieu n'est pas.

Or, les démons sont des anges déchus. Par l'intelligence, par la force, par l'agilité, ils sont bien supérieurs à l'homme. Leur nombre est incalculable. Jusqu'au jugement dernier, ils ont pour séjour l'enfer et l'atmosphère qui nous environne. Jaloux des fils d'Adam appelés au bonheur qu'ils ont perdu, leur occupation du jour et de la nuit consiste à nous tendre des pièges, à fomenter nos passions, à faire naître des situations dangereuses, à obscurcir en nous le regard de la foi, à émousser le sens moral, à étouffer le remords, à nous faire les complices de leur révolte, pour nous faire les compagnons de leur supplice. Toutes ces vérités, je le répète, sont aussi certaines que l'existence de Dieu.

Tyrans de l'homme par le péché, les démons le sont des créatures soumises à l'homme : le roi vaincu, son royaume appartient au vainqueur. Répandus dans toutes les parties de la création et dans chaque créature en particulier, ils les pénètrent de leurs malignes influences. Dans les limites du pouvoir qui leur est abandonné, ils en font les instruments de leur haine contre l'homme, contre son âme et contre son corps. C'est encore un dogme de la foi universelle.

Que sait celui qui l'ignore ? Rien. Celui qui en doute ? Moins que rien. Celui qui le nie ne compte plus parmi les êtres intelligents.

Étant donnés la lutte et l'homme tels qu'ils sont, concevrais-tu que la sagesse divine eût laissé le genre humain sans défense ? Comment ne pas comprendre, au contraire, comme on comprend que deux et deux font quatre, que, pour équilibrer la lutte, Dieu a donné à l'homme une arme puissante, universelle, toujours sous sa main et à la portée de tous ? Quelle est cette arme ?

Interrogeons tous les siècles, surtout les siècles chrétiens. D'une voix unanime, ils répondent que c'est le signe de la croix. L'usage constant qu'ils en ont fait affirme leur réponse. Ce point de vue illumine toute l'histoire du signe adorable. Il en montre la raison ; il justifie hautement la conduite des premiers chrétiens, et non moins hautement il condamne la nôtre.

Que le signe de la croix soit l'arme spéciale, l'arme de précision contre Satan et ses anges, rien n'est plus certain. Dis-moi : quand on veut connaître la valeur d'un canon, d'une carabine, ou de telle autre arme de nouvelle invention, quelle est la manière de procéder ?

On ne s'en rapporte pas aveuglément à l'inventeur. L'autorité nomme une commission. L'arme est essayée en présence de juges compétents. Les expériences, constatées par eux, décident du mérite de l'engin de guerre soumis à leur examen.

Qu'il en soit de même pour le signe de la croix. Rappelle-toi seulement que le signe divin n'est pas une arme de nouvelle fabrique. Elle est vieille, très vieille ; mais elle n'est ni rouillée, ni affaiblie, ni hors de service. Quant au jury d'examen, il est formé depuis longtemps, et ne laisse rien à désirer. Il se compose des hommes les plus compétents de l'Orient et de l'Occident, hommes spéciaux, qui, d'ancienne date, connaissent l'arme en question et le métier de la guerre, non-seulement en théorie, mais en pratique. Voilà le tribunal ; écoute son jugement.

Croyait-il à la puissance du signe de la croix et à la bonté de cette arme divine contre les démons, le juge qui exprime son vote en ces termes ? « Ne sors jamais de ta maison sans faire le signe de la croix. Il sera pour toi bâton, arme, tour inexpugnable. Ni homme ni démon n'osera t'attaquer, en te voyant couvert d'une pareille armure. Qu'à toi-même ce signe apprenne que tu es un soldat prêt au combat contre le démon, et luttant pour la couronne de justice. Ignores-tu ce qu'a fait la croix ? La mort vaincue, le péché détruit, l'enfer vidé, Satan détrôné, l'univers ressuscité : et tu douterais de sa puissance [1] ! »

Y croyait-il, ce second juge dont voici les paroles ? « Le signe de la croix est l'armure invincible des chrétiens. Soldat du Christ, que cette armure ne te quitte jamais, ni le jour, ni la nuit, ni dans aucun instant, ni dans aucun lieu. Sans elle n'entreprends rien. Mais que tu dormes ou que tu voyages, que tu veilles ou que tu travailles, que tu manges ou que tu boives, que tu navigues sur mer ou que tu traverses les fleuves, sois toujours revêtu de cette cuirasse.

« Orne et protège chacun de tes membres de ce signe vainqueur, et rien ne pourra te nuire. Nul bouclier aussi puissant contre les traits de l'ennemi. À la vue de ce signe, les puissances infernales, effrayées et tremblantes, prennent la fuite [2]. »

---

1. ... Sed cum es januæ vestibula transgressurus... crucem in fronte imprime. Ignoras quanta crux perfecit ? mortem dissolvit ; peccatum extinxet ; orcum inanem reddidit ; diaboli solvit potentiam... totum orbem exsuscitavit ; et tu in ipsa non confidis ! (S. Chrys., *Homil.* XXII, *ad popul. Antioch.*)

2. Armemur insuperabili hac christianorum armatura... hac te lorica circumtege, membraque tua omnia salutari signo exorna atque circumsepi, et non accedent ad te mala... Sunt enim vehementer contraria telis inimici. Hoc signo conspecto adversariæ potestates conterritæ trementesque recedunt (S. Eph., *De Panoplia et de Pœniten., apud Gretzer*, p. 580, 581 et 642.)

Y croyait-il, ce troisième juge qui adresse aux chrétiens et à lui-même la recommandation suivante ? « Faisons hardiment le signe de la croix. Lorsque les démons le voient, ils se rappellent le Crucifié, ils prennent la fuite, se cachent et nous laissent [1]. »

Et ce quatrième, qui dit : « Portons sur nos fronts l'immortel étendard. Sa vue fait trembler les démons. Eux qui ne craignent pas les Capitoles dorés, ont peur de la croix [2]. »

Ainsi juge l'Orient par l'organe de ses plus grands hommes, saint Chrysostome, saint Éphrem, saint Cyrille de Jérusalem, Origène, auxquels il serait aisé d'ajouter d'autres noms également respectables.

Écoutons l'Occident. Saint Augustin disait aux catéchumènes : « C'est avec le symbole et le signe de la croix qu'il faut marcher à l'ennemi. Revêtu de ces armes, le chrétien triomphera sans peine de son antique et superbe tyran. La croix suffit pour faire évanouir toutes les machinations des esprits de ténèbres [3]. »

Son illustre contemporain saint Jérôme : « Le signe de la croix est un bouclier qui nous met à couvert des flèches enflammées du démon [4]. »

Ailleurs : « Faites souvent le signe de la croix sur votre front, afin de ne pas donner prise à l'exterminateur de l'Égypte [5]. »

Et Lactance : « Quiconque veut connaître la puissance du signe de la croix, n'a qu'à voir combien ce signe est redoutable aux démons : adjurés au nom de Jésus-Christ, il les fait sortir des corps des possédés. Qu'y a-t-il d'étonnant ? Lorsque le Fils de Dieu était sur la terre, d'une parole il mettait les démons en fuite, et rendait le repos et la santé à leurs malheureuses victimes. Aujourd'hui ses disciples chassent les mêmes esprits immondes, au nom de leur maître et par le signe de sa passion [6]. »

L'Orient et l'Occident ont parlé. Les juges les plus compétents proclament le signe de la croix une arme excellente, l'arme spéciale contre le

---

1. Hoc signum ostendamus audacter, quando enim dæmones crucem viderint, recordantur crucifixi... effugat dæmones, declinant, recedunt. (S. Cyrill., *Catech.*, XIII.)

2. Immortale vexillum portemus in frontibus nostris, quod, cum dæmones viderint, contremiscent ; qui aurata capitolia non timent, crucem timent. (Orig., *Homil.* VII, *in divers. Evang. locis.*)

3. Noverint cum symboli sacramento et crucis vexillo ei debere occurri, ut talibus armis indutus, facile vincat christianus, de cujus oppressione male antea triumphaverat nequissimus. (*Lib. de symb.*, c. I.)

4. Scutum fidei, in quo ignitæ diaboli exstinguuntur sagittæ. (*Ep.* XVIII, *ad Eustoch.*)

5. Crebro signaculo crucis munias frontem tuam, ne exterminator Ægypti in te locum reperiat. (*Epist.* 97 *ad Demetriad.*)

6. ... Ita nunc sectatores ejus eosdem spiritus inquinatos de hominibus et nomine magistri sui et signo passionis excludunt. (Lib. IV, c. XXVII.)

démon. Des expériences en nombre incalculable servent de base à leur jugement. Aux premiers siècles de l'Église elles se répétaient chaque jour, en présence des chrétiens et des païens, sur tous les points de la terre.

Elles étaient tellement concluantes, qu'un témoin oculaire, le grand Athanase, disait sans crainte d'être démenti : « Par le signe de la croix tous les artifices de la magie sont impuissants, tous les enchantements inefficaces, toutes les idoles abandonnées. Par lui sont modérées, apaisées, arrêtées les fougues de la volupté la plus brutale, et l'âme courbée vers la terre se relève vers le ciel.

« Autrefois les démons trompaient les hommes en prenant différentes formes ; et, se tenant au bord des fontaines et des fleuves, dans les bois et sur les rochers, ils surprenaient par leurs prestiges les mortels insensés. Mais, depuis la venue du Verbe divin, leurs artifices sont impuissants, le signe de la croix suffit pour démasquer toutes leurs fourberies.

« Quelqu'un veut-il faire l'épreuve de ce que je dis ? Il n'a qu'à venir au milieu des prestiges des démons, des impostures des oracles, des miracles de la magie ; qu'il fasse le signe de la croix en invoquant le nom du Seigneur, et il verra comment, par crainte de ce signe sacré, les démons s'enfuient, les oracles se taisent, les charmes et les maléfices sont frappés d'impuissance [1]. »

Je vais te citer quelques-unes de ces expériences. Le précepteur du fils de Constantin, Lactance, qui connaissait mieux que personne les secrets de la cour impériale, rapporte celle-ci : « Pendant qu'il était en Orient, l'empereur Maximin, très curieux scrutateur de l'avenir, immolait un jour des victimes, et cherchait dans leurs entrailles le secret des choses futures. Quelques-uns de ses gardes, qui étaient chrétiens, firent sur leur front le signe immortel, *immortale signum*. À l'instant les démons se sauvent, et le sacrifice demeure muet [2]. »

Si, à la vue du signe de la croix, le démon est obligé de fuir de ses temples, comment tiendrait-il dans les autres lieux ? Écoutons un des plus graves docteurs de l'Orient, saint Grégoire de Nysse.

Dans la vie de saint Grégoire le Thaumaturge, appelé le Moïse de l'Arménie, l'illustre historien rapporte ce qui suit : « Troade, son diacre, arrive un soir à Néocésarée. Fatigué du voyage, il trouve utile de prendre un bain pour se délasser, et se rend aux bains publics. Ce lieu était alors hanté par un démon homicide, qui mettait à mort tous ceux qui osaient

1. Signo crucis omnia magica compescuntur, veneficia inefficacia fiunt, idola universa relinquuntur. (*Lib. de Incarnat. Verb.*)

2. Quo facto, fugatis dæmonibus, sacra turbata sunt. (Lactant., *De mortib. persecut.*, c. x.)

y entrer après la chute du jour. C'est pourquoi on fermait les portes au coucher du soleil.

« Le diacre se présente et demande qu'on les ouvre. Le maître du bain lui apprend ce qui se passe. « Vous pouvez m'en croire, lui dit-il, quiconque ose entrer ici, à l'heure où nous sommes, n'en sort pas sur ses pieds. À la nuit, le démon est maître de la place. Et combien de malheureux ont payé leur témérité par des cris de douleur, et par la mort ! »

« Troade ne tient aucun compte de ces renseignements, et insiste pour que les portes lui soient ouvertes. Importuné de ses instances, le maître du bain crut trouver un expédient pour mettre sa vie en sûreté et pour satisfaire le désir du solliciteur. Il lui donne les clefs, n'osant pas lui-même ouvrir la porte, et s'enfuit. Le diacre entre seul. Arrivé dans la première salle, il commence à quitter ses vêtements.

« Tout à coup, et de toutes parts, sujets d'horreur et d'épouvante : des spectres variés, moitié feu, moitié fumée, figures d'hommes et figures de bêtes, s'offrent à ses regards, sifflent à ses oreilles, l'infectent de leur haleine et l'enveloppent comme d'un cercle infranchissable. Sans s'émouvoir, le diacre fait le signe de la croix, invoque le nom du Seigneur, et traverse sain et sauf la première pièce.

« Entré dans la salle du bain, il tombe au milieu d'un spectacle plus horrible. Le démon se présente à lui sous une forme à faire mourir de frayeur. La terre tremble, les murs craquent, la pièce s'entr'ouvre ; et, sous ses pieds, le diacre voit une fournaise dont les étincelles lui sautent jusqu'au visage. Il recourt à la même arme, le signe de la croix et le nom du Seigneur : tout disparaît.

« Ayant pris son bain, il se bâte de sortir. Mais le démon lui barre le passage et tient la porte fermée. Devant le signe de la croix, l'opposition de Satan est de nouveau vaincue, et la porte s'ouvre d'elle-même. Comme le courageux diacre sortait, le démon lui dit d'une voix humaine, *humana voce* : N'attribue pas à ta vertu d'avoir échappé à la mort. Tu le dois à Celui dont tu as invoqué le nom. Ayant donc été sauvé, comme nous l'avons dit, Troade fut un sujet d'admiration pour le maître du bain et pour ceux qui connurent l'événement [1]. »

Le fait que tu viens de lire, mon cher ami, n'est pas isolé. C'est une partie d'un vaste ensemble de faits semblables, attestés par mille témoins dans les temps passés, et qui se reproduisent encore de nos jours chez les peuples idolâtres. Rome en fut souvent témoin.

1. *Vit. B. Greg.*, Inter. oper. Nyss.

Laissons parler Lactance : « Lorsque les païens, dit-il, sacrifient à leurs dieux, si quelqu'un des assistants marque son front du signe de la croix, le sacrifice ne réussit pas, et l'oracle consulté ne rend point de réponse. Telle a été souvent la cause pour laquelle les mauvais empereurs ont persécuté les chrétiens. Quelques-uns des nôtres, les accompagnant à leurs sacrifices, faisaient le signe de la croix, et les démons, mis en fuite, ne pouvaient marquer dans les entrailles des victimes les signes indicateurs de l'avenir.

« Lorsque les aruspices venaient à s'en apercevoir, ils ne manquaient pas, poussés par les démons auxquels ils sacrifiaient, de se plaindre de la présence des profanes. Les princes entraient en fureur et poursuivaient le christianisme à outrance, afin de pouvoir se souiller par des sacrilèges dont ils portèrent si cruellement la peine [1]. »

Ma première lettre contiendra quelques autres faits.

1. Cum enim quidam nostrorum, sacrificantibus dominis assisterent, imposito frontibus signo, deos eorum fugaverunt, ne possent in visceribus hostiarum futura depingere. (Lact., lib. IV, c. XVII.)

Seizième lettre

Ce 11 décembre.

Le signe de la croix brise les idoles et en chasse les démons : exemples. — Il les chasse des possédés : exemples. — Anecdote récente. — Nouvelles preuves : les exorcismes. — Il rend vaines les attaques directes des démons : exemples. — Leurs attaques indirectes : preuves. — Toutes les créatures asservies au démon lui servent d'instruments pour nous nuire. — Le signe de la croix les affranchit et les empêche d'être nuisibles à notre corps et à notre âme. — Profonde philosophie des premiers chrétiens. — Usage qu'ils faisaient du signe de la croix. — Tableau par saint Chrysostome.

La puissance du signe de la croix doit être, cher Frédéric, aussi étendue que celle de Satan. L'usurpateur infernal s'est emparé de toutes les parties de la création, le propriétaire légitime a dû l'en chasser et donner à ses ayants droit le moyen de l'expulser eux-mêmes. Ainsi, non-seulement le signe de la croix empêche les démons de parler, et les oblige à fuir des lieux qu'ils habitent, il les chasse encore des corps qu'ils possèdent : quelques faits entre mille, à l'appui de ces vérités, évidentes par elles-mêmes.

C'était sous l'empereur Antonin. Le César philosophe persécutait cruellement les fidèles. Rome était pleine d'idoles. À leurs pieds on traînait nos aïeux pour les forcer à leur offrir de l'encens. Une de nos héroïques sœurs, Glycérie, paraît devant le gouverneur de la ville impériale. « Voyons, lui dit-il, prends ce flambeau et sacrifie à Jupiter. — Je n'en ferai rien, répond Glycérie. Je sacrifie au Dieu éternel, et pour cela je n'ai pas besoin de flambeaux qui répandent de la fumée. Fais-les donc éteindre, afin que mon sacrifice lui soit agréable. Le gouverneur dit, et les flambeaux sont éteints.

« Alors la noble et chaste vierge lève les yeux au ciel, et étendant la main vers le peuple : — Voyez-vous, leur dit-elle, le brillant flambeau qui est gravé sur mon front ? À ces mots, elle fait le signe de la croix et dit : « Dieu tout-puissant, que vos serviteurs glorifient par la croix de Jésus-Christ, brisez ce démon fait de main d'homme. » À l'instant, un coup de tonnerre retentit ; et le Jupiter de marbre tombe en morceaux [1]. »

1. Baron., t. II.

Nous lisons la même chose de saint Procope, martyr sous Dioclétien. Amené devant les idoles, le glorieux athlète se tient debout, tourné vers l'Orient, et forme le signe de la croix sur tout son corps ; puis, levant les yeux et les mains au ciel, il dit : « Seigneur Jésus-Christ ! » En même temps il fait contre les statues un signe de croix, qu'il accompagne de ces paroles : « Simulacres immondes, je vous le dis, craignez le nom de mon Dieu ; fondez-vous en eau, et répandez-vous dans ce temple. » Ce qui fut fait [1].

Obligés à la vue du signe de la croix de laisser les lieux qu'ils habitent, les démons sont également contraints, par la vertu du même signe, de quitter les corps des malheureux dont ils se sont emparés. Ici encore les faits abondent, attestés par d'irrécusables témoins.

Voici d'abord saint Grégoire, un des plus grands papes qui aient gouverné le monde catholique. Il parle d'un fait récent, accompli dans son pays. « Au temps des Goths, dit-il, le roi Totila vint à Narni [2]. Cette ville avait pour évêque le vénérable Cassius. Le saint homme crut devoir aller à la rencontre du prince. L'habitude de verser des larmes avait enflammé son visage. Totila, qui ne s'en doutait guère, attribua ce qu'il voyait à l'habitude de boire du vin, et il témoigna un profond mépris pour l'homme de Dieu.

« Mais le Tout-Puissant voulut montrer combien était grand celui dont on faisait si peu de cas. Dans la plaine de Narni, à la vue de toute l'armée, un démon s'empare de l'écuyer de Totila, et le tourmente cruellement. En présence du roi, on l'amène au vénérable Cassius. Le saint se met en prières, fait le signe de la croix, et le démon est chassé. Dès ce moment, le mépris de Totila se changea en respect, connaissant à fond celui qu'il avait méprisé sur les apparences [3]. »

Écoute cet autre fait arrivé dans ta patrie. En Prusse, dans un endroit appelé Velsenberg, vivait un homme riche et puissant, nommé Éthelbert. Il était possédé du démon, et on le tenait attaché avec du fer et des chaînes. Comme il était en proie à des douleurs atroces, il recevait de fréquentes visites. Enfin, un jour, en présence de quelques prêtres d'idoles et de plusieurs païens, le démon se mit à crier : Si le serviteur du Dieu vivant, Swibert, évêque des Chrétiens, ne vient pas, je ne sortirai jamais d'ici.

Tu n'ignores pas que saint Swibert fut un des apôtres de la Frise et

1. Vobis, inquit, dico immundis simulacris, timete Dei mei nomen, et in aquam resoluta, in hoc templo dispergamini, quod factum est. (*Sur.*, 8 jul.)

2. Petite ville, peu éloignée de Rome.

3. Vir Domini, oratione facta, signo Crucis expulit. (*Dialog.*, lib. III, c. vi.)

d'une partie de l'Allemagne. Comme le démon ne cessait de répéter le même cri, les idolâtres confondus se retirèrent, ne sachant à quoi se résoudre. Après bien des hésitations, ils se décident à chercher le saint. L'ayant trouvé, ils le prient avec instance de se rendre auprès du démoniaque.

Swibert y consent. À peine est-il en marche que le possédé se met à écumer, à grincer des dents et à pousser des cris plus horribles que jamais. Comme le saint approchait de l'habitation, le possédé se calme tout à coup, et demeure tranquille dans son lit, semblable à un homme doucement endormi. Le saint, l'ayant regardé, ordonne à ses compagnons de se mettre tous en prière. Lui-même conjure le Seigneur de daigner, pour la gloire de son saint nom et pour la conversion des incrédules, chasser le démon du corps de ce malheureux.

Sa prière finie, il se lève et fait le signe de la croix sur le démoniaque, en disant :

« Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je t'ordonne, esprit immonde, de sortir de cette créature de Dieu, afin qu'elle connaisse celui qui est vraiment son Créateur. » À l'instant l'esprit mauvais sortit en laissant après lui une horrible infection [1]. De son côté le malade, ivre de bonheur, tombe aux pieds du saint, et demande le baptême à grands cris ; ce qui lui fut accordé.

Voilà, cher Frédéric, ce qui se passait en Prusse, lorsqu'elle fut tirée de la barbarie. Là, comme partout ailleurs, c'est à coup de miracles que l'Évangile se fit accepter ; et le signe de la croix en fut l'instrument ordinaire. Quelle est aujourd'hui la religion des Prussiens ? Est-ce celle de leurs premiers apôtres ? celle qui enseigne à faire le signe de la croix ?

Et les protestants ne cessent de répéter qu'un honnête homme ne doit pas changer de religion ! Ils aiment, disent-ils, les hommes qui tiennent à la religion de leurs pères ; pour moi, j'aime encore mieux ceux qui tiennent à la religion de leurs grands-pères.

À ce propos, tu connais sans doute l'anecdote relative au célèbre comte de Stolberg. Cet aimable et savant homme, une des gloires contemporaines de votre Allemagne, avait abjuré le protestantisme. Le roi de Prusse en fut vivement contrarié, et cessa de le voir. Cependant quelques années s'écoulent, et le roi, ayant besoin d'un conseil, fait appeler le comte. Tout

---

1. Signavit dæmonia cum signo salutiferæ crucis, dicens : In nomine Domini nostri Jesu Christi præci pio tibi, immunde spiritus, ut exeas ab hac Dei creatura ut agnoscat suum verum Creatorem. Statimque cum fætore spiritus malignus exiit. (Marcellin., *in Vit. S. Swibert*, c. xx.)

en l'abordant, Guillaume lui dit : *Je ne puis vous dissimuler, monsieur le comte, que j'ai peu d'estime pour un homme qui change de religion.* Le comte, s'inclinant, répond : *Voilà pourquoi, Sire, je méprise profondément Luther.*

Que le signe de la croix soit l'arme universelle et toute-puissante avec laquelle on chasse les démons du corps des possédés, la preuve en est dans les exorcismes de l'Église. Si tu veux jeter un coup d'œil sur le Rituel romain, tu auras la preuve de ce que j'avance. Or, les exorcismes avec les insufflations et le signe de la croix remontent au berceau du christianisme. Il en est fait mention dans tous les Pères qui ont parlé du baptême, et presque tous en ont parlé, soit en Orient, soit en Occident.

Au nom de tous écoutons saint Grégoire le Grand : « Lorsque le catéchumène se présente pour être exorcisé, le prêtre doit d'abord lui souffler sur le visage, afin que, le démon étant chassé, l'entrée soit ouverte à Jésus-Christ, notre Dieu. Ensuite il lui fait le signe de la croix sur le front en disant : Je place sur ton front le signe de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et sur la poitrine, en disant : Je place sur ta poitrine le signe de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ [1]. »

Tels qu'ils sont ici dépeints, les exorcismes ont traversé les siècles. À l'heure qu'il est, ils sont encore en usage sur tous les points du globe, où se trouve un prêtre catholique en mission et une créature humaine à soustraire à l'empire de Satan.

Mais les démons ne sont pas seulement dans les temples et dans les statues où ils se font adorer, ni dans le corps des malheureux qu'ils tourmentent : ils sont partout. L'air en est plein. Ennemis infatigables, ils nous attaquent sans cesse par eux-mêmes, ou par l'intermédiaire des créatures. Directes ou indirectes, ouvertes ou masquées, leurs attaques échouent devant le signe de la croix : « Le Seigneur, dit Arnobe, a instruit nos doigts au combat, afin que, lorsque nous nous sentons attaqués par nos ennemis visibles ou invisibles, nous nous servions de nos doigts pour former sur notre front le signe triomphant de la croix [2]. »

Entre des milliers d'autres héroïnes, jeunes comme elle, exposées comme elle, Justine de Nicomédie savait manier cette arme victorieuse. Née de parents nobles, riche et douée d'une rare beauté, la jeune vierge

1. Cum ad exorcizandum ducitur, primo a sacerdote insuffletur in faciem ejus, ut, fugato diabolo, Christo Deo nostro pateat introitus. Et tunc in fronte crux Christi agatur, dicendo, etc. (S. Greg., *Sacrament.*)

2. Docuit digitos nostros ad bellum, ut dum bellum sive visibilium, sive invisibilium senserimus hostium, nos digitis armemus frontem triumpho crucis. (Arnob., *in ps.* 143.)

chrétienne, malgré sa modestie et sa fuite du monde, inspira une violente passion à un jeune païen, nommé Aglaïde. Offres, promesses, prières, il mit tout en œuvre pour arriver à ses fins. Voyant ses efforts inutiles, il eut recours à Cyprien, magicien fameux dans la ville. Celui-ci partagea bientôt la passion du jeune homme, et employa toutes les ressources de la magie dans le but de réussir pour lui-même.

Il n'eut pas de peine à obtenir le secours de l'enfer. Les démons les plus violents furent envoyés pour tenter la jeune sainte. Se voyant si fortement attaquée, Justine redoubla de prières, de vigilance et de mortification. Au plus fort du combat, elle faisait le signe de la croix, et les démons prenaient la fuite. Non-seulement elle sauva sa vertu ; elle eut encore la gloire de convertir Cyprien, qui devint un illustre martyr et une des plus nobles conquêtes du signe libérateur [1].

Il savait aussi manier cette arme victorieuse, le grand athlète du désert, Antoine, dont la vie se passa à lutter contre les démons, dans le paroxysme de leur rage et sous leurs formes les plus effrayantes. Laissons parler le digne historien d'un tel homme :

« Quelquefois, dit saint Athanase, un bruit soudain se faisait entendre. L'habitation d'Antoine tremblait, et par les parois entr'ouvertes se précipitait une foule de démons. Prenant des formes de bêtes et de serpents, ils la remplissaient de lions, de taureaux, de loups, d'aspics, de dragons, de scorpions, d'ours et de léopards. Chacun d'eux poussait son cri naturel. Le lion rugissait prêt à dévorer ; le taureau menaçait du mugissement et des cornes ; le serpent faisait entendre ses sifflements ; le loup montrait ses dents ; par ses couleurs variées, le léopard représentait les ruses de l'esprit infernal : tous, figures affreuses à voir, voix horribles à entendre.

« Antoine, battu et blessé, sentait de vives douleurs dans son corps, mais son âme attentive demeurait imperturbable. Bien que ses blessures lui arrachassent des cris de douleurs, néanmoins, toujours le même, il parlait à ses ennemis en se moquant. Si vous aviez quelque force, leur disait-il, un seul d'entre vous suffirait pour me combattre ; mais, parce que la puissance de mon Dieu vous énerve, vous venez en troupes afin de m'effrayer.

« Il ajoutait : Si vous avez quelque pouvoir, si Dieu m'a livré à vous, me voilà, dévorez-moi. Si vous ne me pouvez rien, pourquoi tant d'efforts inutiles ? Le signe de la croix et la confiance en Dieu sont pour nous une forteresse inexpugnable. Alors ils grinçaient des dents, et faisaient mille

1. Vie, 26 septembre.

menaces à Antoine, en voyant que par leurs attaques ils ne réussissaient qu'à se faire moquer d'eux [1]. »

Le fier langage que la foi d'Antoine tenait aux démons, elle le tenait aux philosophes païens. « À quoi bon disputer ? disait le patriarche du désert à ces éternels chercheurs de vérité. Nous prononçons le nom du Crucifié, et tous les démons que vous adorez comme des dieux rugissent. Au premier signe de la croix, ils sortent des possédés. Voyez : où sont les oracles menteurs ? où les enchantements des Égyptiens ? À quoi servent les paroles magiques ? Tout a été détruit, du jour où le nom de Jésus crucifié a retenti dans le monde. »

Puis, ayant fait venir des possédés, il continua de dire à ses interlocuteurs : « Or sus, par vos syllogismes ou par tel autre charme qu'il vous plaira, chassez de ces malheureuses victimes ceux que vous appelez vos dieux. Si vous ne le pouvez pas, confessez que vous êtes vaincus. Recourez au signe de la croix, et l'humilité de votre foi sera suivie d'un miracle de puissance. À ces mots, il invoque le nom de Jésus, fait le signe de la croix sur le front des possédés, et les démons fuient en présence de philosophes confondus [2]. »

Presque aussi nombreux que les pages de l'histoire sont les faits du même genre. Tu les connais, et je passe.

Aux attaques directes et palpables, les démons ajoutent les attaques indirectes et masquées. Non moins dangereuses que les premières, elles sont beaucoup plus fréquentes. On en compte deux sortes : les unes intérieures, et les autres extérieures. Les premières sont les tentations proprement dites. Or, je te l'ai dit, le signe de la croix est l'arme victorieuse qui les dissipe, et, en le disant, je ne suis que l'écho de la tradition universelle et de l'expérience journalière.

« Lorsque vous faites le signe de la croix, dit saint Chrysostome, rappelez-vous ce que la croix signifie, et vous apaisez la colère et tous les mouvements désordonnés de l'âme [3]. »

Origène ajoute : « Telle est la puissance du signe de la croix, que, si vous le placez devant vos yeux, si vous le retenez fidèlement dans votre cœur, il n'y a ni concupiscence, ni volupté, ni fureur, qui puissent lui résister ; mais à son aspect toute l'armée de la chair et du péché prend la fuite [4]. »

---

1. Signum enim crucis et fides ad Dominum inexpugnabilis nobis murus est. (*De vit. S. Anton.*)

2. *De vita S. Anton.*

3. Cum signaris, tibi in mentem veniat totum crucis argumentum, ac tum iram omnesque a ratione adversos animi impetus extinxeris. (*De ador. pret. cruc.*, n. 3.)

4. Est enim tanta vis crucis Christi ut... nulla concupiscentia, nulla libido, nullus furor,

Les secondes attaques viennent du dehors. Pas une créature qui échappe à la maligne influence de Satan, et de toutes il fait les instruments de sa haine implacable contre l'homme. Ceci, je te l'ai montré, est un article du symbole du genre humain. Quelle arme Dieu nous a-t-il donnée, car il nous en a donné une pour les délivrer, et, en les délivrant, préserver notre âme et notre corps des funestes atteintes de celui qui est appelé avec raison le grand Homicide, *Homicida ab initio* ?

Toutes les générations catholiques se lèvent de leurs tombeaux pour me crier : C'est le signe de la croix. Tous les catholiques actuellement vivants, dans les cinq parties du monde, unissent leur voix à celle de leurs ancêtres et répètent : C'est le signe de la croix.

Bouclier impénétrable, tour imprenable, arme spéciale contre le démon, arme universelle, également puissante contre les ennemis visibles et invisibles, arme facile pour les faibles, gratuite pour les pauvres : telle est, nous l'avons vu, la définition que les morts et les vivants nous donnent du signe adorable.

Ainsi, deux grandes vérités : l'asservissement de toutes les créatures au démon, et la puissance du signe de la croix pour les délivrer et les empêcher de nous nuire. De ces deux vérités profondément senties, toujours anciennes et toujours nouvelles, sortent deux faits incontestablement logiques. Le premier : l'emploi persévérant des exorcismes dans l'Église catholique ; le second, l'usage incessant du signe de la croix chez les premiers chrétiens.

Que signifie l'exorcisme ? La foi de l'Église à l'asservissement des créatures au démon. Qu'opère l'exorcisme ? La délivrance des créatures. Or, comme il n'y a pas une créature que l'Église catholique n'exorcise, il en résulte qu'à ses yeux l'univers dans toutes ses parties est un grand captif, un grand *possédé*, une grande machine de guerre, toujours dirigée contre nous.

À son tour, qu'est-ce que le signe incessant de la croix chez les premiers chrétiens ? Un exorcisme continuel. Si, avec l'Église catholique et le genre humain tout entier, on admet que toutes les créatures sont asservies au démon, que toutes servent de véhicules à ses malignes influences ; qu'à chaque heure, à chaque instant, à chaque action l'homme entre en contact avec elles ; quoi de plus rationnel que l'emploi constant d'une arme toujours nécessaire ?

Ainsi, l'usage incessant du signe de la croix annonce chez nos aïeux

---

nulla superare possit invidia. Sed continuo ad ejus præsentiam totus peccati et carnis fugatur exercitus. (Origen., *Comm. in epist. ad Rom.*, lib. VI, n. 1.)

une profonde philosophie. Ils connaissaient dans sa redoutable étendue la grande loi du monde moral, le dualisme. Ils comprenaient que, l'attaque étant universelle et incessante, il fallait, pour maintenir l'équilibre, que la défense fût universelle et incessante. Encore un coup, quoi de plus logique ?

Ils faisaient donc le signe de la croix sur chacun de leurs sens. Veux-tu savoir pourquoi ? Les sens sont les portes de l'âme ; ils servent d'intermédiaire entre elle et les créatures. Une fois qu'ils sont marqués du signe de la croix, les créatures ne peuvent plus entrer en communication avec l'âme, qu'en passant par un milieu sanctifié, où elles perdent leurs funestes influences.

Mais ce n'était pas assez pour nos pères. Ils faisaient le signe de la croix sur tous les objets à leur usage et même, autant qu'il était en eux, sur toutes les parties de la création. Les maisons, les meubles, les portes, les fontaines, les bornes des champs, les colonnes des édifices, les navires, les ponts, les médailles, les drapeaux, les casques, les boucliers, les anneaux : tout était marqué du signe adorable.

Empêchés par leurs occupations ou par la distance des lieux de le répéter partout et toujours, ils l'immobilisaient en le gravant, en le peignant, en le sculptant, au front de toutes les créatures, parmi lesquelles s'écoulait leur existence. Paratonnerre et monument de victoire : tel était alors le signe auguste.

Paratonnerre divin, bien autrement puissant pour éloigner les princes de l'air avec leur incalculable malice, que les tiges de métal placées sur nos édifices pour décharger le nuage gros de la foudre.

Monument de victoire, attestant le triomphe du Verbe incarné sur le roi de ce monde : comme les colonnes élevées par le vainqueur sur le champ de bataille attestent la défaite de l'ennemi. Des hauteurs de Constantinople contemplons avec saint Chrysostome le monde émaillé de ces paratonnerres divins et de ces monuments de victoire.

« Plus précieuse que l'univers, dit l'éloquent patriarche, la croix brille sur le diadème des empereurs. Partout elle s'offre à mes regards : je la trouve chez les princes et chez les sujets, chez les femmes et chez les hommes, chez les vierges et chez les femmes mariées, chez les esclaves et chez les personnes libres. Tous la gravent incessamment sur la plus noble partie de leur corps, le front, où elle resplendit comme une colonne de gloire.

« À la table sacrée, elle y est ; dans les ordinations des prêtres, elle y est ; dans la cène mystique du Sauveur, elle y est. Elle se dessine à tous les points de l'horizon, au faîte des maisons, sur les places publiques, dans les

lieux habités et dans les déserts, sur les routes, sur les montagnes, dans les bois, sur les collines, sur la mer, au sommet des navires, sur les îles, aux fenêtres, sur les portes, au cou des chrétiens, sur les lits, sur les vêtements, sur les livres, sur les armes, sur les lits de table, dans les festins, sur les vases d'or et d'argent, sur les pierres précieuses, dans les peintures des appartements.

« On la fait sur les animaux malades, sur les possédés du démon, dans la guerre, dans la paix, le jour, la nuit, dans les réunions de plaisir et dans les assemblées de pénitence. C'est à qui cherchera la protection de ce signe admirable.

« Qu'y a-t-il d'étonnant ? Le signe de la croix est le symbole de notre délivrance, le monument de la liberté du monde, le souvenir de la mansuétude du Seigneur. Quand tu le fais, songe au prix qui a été compté pour ta rançon, et tu ne seras esclave de personne. Fais-le donc, non pas seulement avec ton doigt, mais avec ta foi.

« Si tu le graves ainsi sur ton front, il n'y a pas d'esprit immonde qui puisse tenir devant toi. Il voit le coutelas qui l'a blessé, l'épée qui l'a frappé à mort. Si à la vue des lieux patibulaires, nous sommes saisis d'horreur, pense à ce que doivent souffrir Satan et ses anges, en voyant l'arme dont le Verbe éternel s'est servi pour abattre leur puissance et couper la tête du dragon [1]. »

À demain les réflexions que fait naître ce ravissant spectacle, si éloquemment décrit.

1. *Quod Christus sit Deus, opp.* t. I, p. 697. *Edit. Paris. altera* ; *id in Matth. homil.*, 54, *opp.* t. VII, p. 620, *et in* c. III, *ad Philipp.*

Dix-septième lettre

Ce 12 décembre.

Résumé. — Nature du signe de la croix. — Le cas qu'on en fait aujourd'hui. — Ce qu'annonce l'oubli, le mépris du signe de la croix. — Spectacle du monde actuel. — Satan revient. — Rester fidèle au signe de la croix. — Surtout avant et après les repas. — La raison, l'honneur, la liberté, le commandent. — La raison est-elle pour ou contre ceux qui font le signe de la croix sur la nourriture : exemples et raisonnements.

Arme universelle, arme invincible pour l'homme, paratonnerre pour les créatures, souvenir de liberté pour le monde et monument de victoire pour le Verbe Rédempteur : tel fut, mon cher Frédéric, le signe de la croix aux yeux des premiers chrétiens. De là, l'usage qu'ils en faisaient, les sentiments qu'il leur inspirait, le magnifique spectacle auquel nous venons d'assister.

Avons-nous conservé la foi de nos pères ? Pour les chrétiens du dix-neuvième siècle, qu'est-ce que le signe de la croix ? Quel usage en font-ils pour eux-mêmes et pour les créatures ? Sont-ils bien vifs, sont-ils même réels les sentiments de foi, de confiance, de respect, de reconnaissance et d'amour qu'il éveille en eux ? La plupart de ceux qui le font, ne le font-ils pas sans savoir ce qu'ils font, et sans y attacher ni grande valeur ni grande importance ? Combien qui ne le font plus ? Combien qui rougissent de le faire ? Combien même dont il fatigue les regards ?

Et ils l'ont ôté du faîte de leurs maisons ; ils l'ont banni de leurs appartements ; ils l'ont effacé de leurs meubles. Ils l'ont fait disparaître des places publiques et des promenades de leurs cités, des jardins et des parcs de leurs villes, des chemins de leurs villages, de la plupart des lieux où nos pères l'avaient arboré : ils ont brisé les croix !

Qu'est-ce que cela ? et qu'annoncent de pareils symptômes ? Veux-tu le savoir ? Remonte au principe qui illumine toute l'histoire : Deux esprits opposés se disputent l'empire du monde : l'Esprit du bien, et l'Esprit du mal. Tout ce qui se fait est d'inspiration divine, ou d'inspiration satanique. L'établissement du signe de la croix, l'usage incessant du signe de la croix, la confiance au signe de la croix, la vertu toute-puissante attribuée au signe

de la croix, est-ce une inspiration divine, ou une inspiration satanique ? C'est l'une ou l'autre.

Si c'est une inspiration satanique, l'élite de l'humanité, qui seule fait le signe de la croix, est, depuis dix-huit siècles et au delà, frappée d'un incurable aveuglement ; tandis que tout ce qui n'est pas l'élite de l'humanité est en pleine possession de la lumière : ce qui veut dire que les myopes, les borgnes et les aveugles voient plus clair que ceux qui ont deux bons yeux. Penses-tu qu'il y ait quelque part un orgueil assez désespéré pour avancer un pareil paradoxe, une incrédulité assez robuste pour le soutenir ?

Mais si le signe de la croix pratiqué, répété, chéri, regardé comme l'arme invincible, universelle, permanente, nécessaire de l'humanité contre Satan, ses tentations et ses anges, est une inspiration divine, que veux-tu que je pense d'un monde qui ne comprend plus le signe de la croix, qui ne fait plus le signe de la croix, qui méprise le signe de la croix, qui rougit du signe de la croix, qui ne salue plus la croix, qui n'en veut plus ni devant ses yeux ni à la face de son soleil ?

À moins que la nature humaine n'ait radicalement changé, et que le dualisme ne soit une chimère ; à moins que Satan ne se soit retiré du combat ; à moins que les créatures n'aient cessé d'être les véhicules de ses funestes influences : le chrétien d'aujourd'hui, contempteur du signe de la croix, n'est plus que le rejeton dégénéré d'une noble race.

C'est un rationaliste insensé qui ne comprend plus la lutte ni les conditions de la lutte ; le dix-neuvième siècle, un soldat présomptueux qui, après avoir brisé ses armes et jeté son armure, se précipite en aveugle au milieu des épées et des lances, les bras liés et la poitrine nue ; la société moderne, une ville démantelée, environnée d'ennemis innombrables, impatients d'en faire une ruine et de passer la garnison par les armes.

En faire une ruine ! Mais déjà n'est-elle pas faite ? Ruine des croyances, ruine des mœurs, ruine de l'autorité, ruine de la tradition, ruine de la crainte de Dieu et de la conscience, ruine de la vertu, de la probité, de la mortification, de l'obéissance, de l'esprit de sacrifice, de la résignation et de l'espérance : de toutes parts ruines commencées ou ruines consommées.

Dans la vie publique et dans la vie privée, dans les villes et dans les campagnes, dans les gouvernants et dans les gouvernés, dans l'ordre des idées et dans le domaine des faits, hommes ou choses carrément catholiques : combien en reste-t-il debout ?

En cela, cher Frédéric, rien qui doive nous étonner. Ôtez le signe de la croix, et tout s'explique. Le signe de la croix de moins dans le monde, c'est Satan de plus. Le signe de la croix est le paratonnerre du monde ;

ôtez-le, et la foudre tombe qui vous écrase et qui vous brûle. Le signe de la croix est un trophée qui atteste la domination du vainqueur. Le briser, c'est réjouir l'antique tyran de l'humanité et lui préparer la voie du retour.

Écoute ce qu'écrivait, il y a dix-sept siècles, un des hommes qui ont le mieux connu la mystérieuse puissance du signe de la croix. J'ai nommé le martyr, illustre entre tous les martyrs, saint Ignace d'Antioche.

Contemple cet évêque, à cheveux blancs, chargé de fers, franchissant six cents lieues pour aller se faire dévorer par les lions, sous les yeux de la grande Rome. Le vois-tu, calme comme s'il était à l'autel, joyeux comme s'il se rendait à une fête, semant sur sa route des instructions et des encouragements pour les églises d'Asie, accourues à son passage ?

Dans son admirable lettre aux chrétiens de Philippes, il dit : « Le prince de ce monde se réjouit, lorsqu'il voit quelqu'un renier la croix. Il sait que c'est la croix qui lui donne la mort ; car elle est l'arme destructive de sa puissance. *Sa vue lui fait horreur, son nom l'épouvante.* Avant qu'elle fût faite, il ne négligea rien pour la faire fabriquer. À cette œuvre il poussa les fils d'incrédulité, Judas, les Pharisiens, les Saducéens, les vieillards, les jeunes gens, les prêtres.

« Mais, lorsqu'il la voit sur le point d'être achevée, il se trouble. Il jette le remords dans l'âme du traître ; il lui présente la corde et le pousse à se pendre. Il épouvante par un songe pénible la femme de Pilate, et fait tous ses efforts pour empêcher la confection de la croix. Ce n'est pas qu'il eût des remords ; s'il en avait, il ne serait pas complètement mauvais ; mais il pressentait sa défaite. Il ne se trompait pas. La croix est le principe de sa condamnation, le principe de sa mort, le principe de sa ruine. »

Ainsi deux enseignements : horreur et crainte du démon à la vue de la croix et du signe de la croix ; joie du démon, à l'absence de l'une et de l'autre. Voit-il une âme, un pays sans le signe de la croix, il y entre sans crainte, il y est à l'aise. Aussi inévitablement qu'au coucher du soleil les ténèbres succèdent à la lumière, aussi inévitablement il y rétablit son empire. Le monde actuel en est la preuve sensible.

Je ne parle pas de ce déluge de négations, d'impiétés, de blasphèmes inouïs, dont il est inondé. Que sont, pour qui ne veut pas se payer de mots, ces millions de tables tournantes et parlantes, ces esprits frappeurs ou familiers, ces apparitions, ces évocations, ces oracles, ces consultations médicales, ces conversations avec de prétendus morts, qui ont tout à coup envahi l'ancien et le nouveau monde [1] ?

1. À l'heure où nous écrivons, il se manifeste une recrudescence inouïe de pratiques occultes. À Paris, le *spiritisme* forme des associations nombreuses, qui ont leurs assemblées ré-

Ces choses sont-elles nouvelles ? Non ; déjà l'humanité les a vues. À quelle époque ? Alors que le signe de la croix ne protégeait pas le monde, et que Satan était Dieu et Roi des sociétés. En reparaissant aujourd'hui, dans des proportions inconnues depuis l'ancien paganisme, que nous disent-elles, sinon que le signe libérateur cessant de protéger le monde, Satan en reprend possession ?

Tu vois, cher ami, combien peu sont intelligents ceux qui abandonnent le signe de la croix. Plaignons-les, mais ne les imitons pas. Entre toutes, il est une circonstance où il faut invariablement nous séparer d'eux. Pour nous, comme pour nos pères, le signe de la croix, avant et après le repas, doit être une chose sacrée. Ainsi le commandent la raison, l'honneur, la liberté.

La raison. Si tu demandes à tes camarades pourquoi ils ne font pas le signe de la croix avant de prendre leur nourriture, chacun te dira : « Je ne veux pas me singulariser, en faisant autrement que les autres. Je ne veux pas me faire remarquer et moquer de moi, en observant une pratique inutile et passée de mode. »

Ils ne veulent pas se singulariser ! Pour leur honneur, je veux croire qu'ils ne comprennent pas la valeur des mots. Se singulariser veut dire *se mettre au singulier*, s'isoler, ne pas faire comme tout le monde. Dans ce sens, on peut très bien se singulariser sans être ridicule. Quelquefois même on est obligé de le faire, sous peine d'être coupable. Au milieu d'un hôpital de fous, l'homme raisonnable qui fait des actes sensés ; dans un pays de voleurs, l'honnête homme qui respecte la propriété d'autrui, se mettent au singulier. Sont-ils ridicules ?

Au sens où le prennent tes camarades, se singulariser veut dire se mettre au singulier, en faisant une chose qui tranche ridiculement sur les usages reçus. Reste à savoir si faire le signe de la croix, avant et après le repas, est se mettre au singulier et s'y mettre d'une manière ridicule.

Nul doute, répondent-ils, puisque c'est faire autrement que les autres. Mais il y a *autres* et *autres*. Il y a les autres qui font le signe de la croix,

---

gulières. Outre une foule de livres, huit feuilles spéciales leur servent d'organes périodiques. Metz et Bordeaux comptent, assure-t-on, plusieurs milliers de *spirites*. Lyon en renferme au moins *quinze mille*, avec un Journal, dans lequel ils prétendent que la religion des Esprits sera *la religion de l'avenir*. Qu'est-ce à dire ? Tout simplement que, après dix-huit siècles de christianisme, il y a en France des milliers d'*idolâtres*, qui, le sachant ou sans le savoir, font publiquement ce qu'on faisait, il y a deux mille ans, à Delphes, à Dodone, à Sinope, dans toutes les villes de l'antiquité païenne. Les choses en sont venues à ce point, que plusieurs évêques se sont vus forcés de prémunir, par de nouveaux mandements, le clergé et les fidèles de leurs diocèses, contre l'envahissement satanique.

et les autres qui ne le font pas. Ainsi, en le faisant, nous ne nous mettons pas plus au singulier qu'en ne le faisant pas ; nous restons parfaitement *au pluriel*. Sommes-nous ridicules ? Pour répondre, il suffit de voir quels sont les *autres* qui font le signe de la croix, et les *autres* qui ne le font pas.

Les autres qui le font, c'est toi, c'est moi, c'est ta respectable famille, c'est la mienne : et nous ne sommes pas seuls. Derrière nous, autour de nous, avec nous, sont tous les catholiques vrais, instruits et courageux, de l'Orient et de l'Occident, depuis dix-huit siècles. Or, nous l'avons vu, ces catholiques-là forment, ni plus ni moins, l'élite de l'humanité. On est si peu ridicule de demeurer en pareille compagnie, qu'on se rend parfaitement ridicule en n'y demeurant pas. Excepté pour les *autres* qui se payent de mots et qui voudraient en payer les *autres*, la proposition est indiscutable.

Que l'élite de l'humanité ait toujours fait le signe de la croix avant de manger, rien n'est mieux établi. Les Pères que je t'ai cités, Tertullien, saint Cyrille, saint Éphrem, saint Chrysostome, ne laissent aucun doute sur l'universalité de cette religieuse pratique, chez les chrétiens de la primitive Église.

J'en ajoute quelques autres. « Lorsqu'on se met à table, dit saint Athanase, et qu'on prend le pain pour le rompre, on fait dessus trois signes de croix, et on rend grâces. Après le repas, on renouvelle l'action de grâces en disant trois fois : Le Seigneur bon et miséricordieux a donné la nourriture à ceux qui le craignent : Gloire au Père, etc. [1] » Saint Jérôme : « Que jamais on ne se mette à table sans avoir prié, et que jamais on n'en sorte sans avoir rendu grâces au Créateur [2]. » Saint Chrysostome flétrit comme ils le méritent ceux qui se dispensent de cette loi sacrée de la sagesse et de la reconnaissance : « Il faut prier avant et après le repas. Entendez cela, pourceaux qui vous nourrissez des dons de Dieu, sans lever les yeux vers la main qui vous les donne [3]. »

La bénédiction de la table par le signe de la croix n'était pas en usage seulement dans les familles et dans la vie civile ; les soldats eux-mêmes,

---

1. Cum in mensa sederis, cœperisque frangere panem, ipsum ter consignato signo crucis, gratias age. Cum igitur surrexeris a mensa, rursum gratias agendo tribus vicibus dicas, etc. (*De Virginit.*, n. 13.)

2. Nec cibi sumantur, nisi oratione præmissa ; nec recedatur a mensa, nisi referatur Creatori gratia (Epist. xxii, ad Eustoch., *De custod. Virginit.*)

3. Et hymno dicto exierunt in montem Oliveti. Audiant quotquot, porcorum instar, contra mensam sensibilem comedentes calcitrant, et temulenti surgunt, cum oporteret gratias agere et in hymnos desinere. (*Homil.* 82, in Matt., n. 2, t. VII, p. 885 *id.*, *Homil.* 49, in *id.*, n. 2, p. 569, edit. novi.)

dans la vie des camps, l'observaient avec une religieuse fidélité. À ce propos, saint Grégoire de Nazianze rapporte un fait demeuré célèbre.

Julien l'Apostat gratifie ses troupes d'une distribution extraordinaire de vivres et d'argent. Près de l'empereur est une cassolette allumée. Chaque soldat y laisse tomber quelques grains d'encens. Les soldats chrétiens le font comme les autres, sans soupçonner qu'ils se rendaient coupables d'un acte d'idolâtrie. La distribution terminée, on se réunit pour fêter le prince.

Au commencement du repas, la coupe est présentée à un soldat chrétien qui, suivant l'usage, la bénit par le signe de la croix. Aussitôt une voix s'élève qui lui crie : Ce que tu fais est en contradiction avec ce que tu viens de faire. — Qu'ai-je fait ? — As-tu donc oublié l'encens et la cassolette ? Ne sais-tu pas que tu as fait un acte d'idolâtrie et renié ta foi ?

À ces mots, lui et ses braves compagnons d'armes se lèvent de table, poussent des gémissements, s'arrachent les cheveux, sortent sur la place, se déclarent hautement chrétiens, accusent l'empereur de les avoir indignement trompés, et demandent une nouvelle épreuve pour confesser leur foi.

L'apostat les fait arrêter, lier, condamner à mort, et conduire au lieu du supplice. Mais, pour ne pas faire de martyrs, il leur accorde la vie et les relègue aux frontières les plus reculées de l'empire [1].

Lorsqu'un prêtre se trouvait parmi les convives, c'est à lui que revenait l'honneur de faire le signe de la croix sur les aliments [2].

On regardait la bénédiction de la table comme tellement sainte, que nous voyons encore, au neuvième siècle, les Bulgares, convertis à la foi, demander au pape Nicolas Ier, si le simple fidèle pouvait remplacer le prêtre dans cette fonction. « Sans aucun doute, répondit le pape ; car il a été donné à chacun de préserver, par le signe de la croix, tout ce qui lui appartient, des embûches du démon, et par le nom de Notre-Seigneur de triompher de toutes ses attaques [3]. »

Les âges suivants ont vu l'usage du signe de la croix, avant et après les repas, se perpétuer chez les vrais catholiques de l'Orient et de l'Occident : et tu sais qu'il y subsiste encore.

Nous connaissons les *autres* qui font le signe de la croix avant de

---

1. Orat., I, *contr. Julian.* ; Theodoret, *Hist.* lib. III, c. XVI.
2. Voir D. Ruinart, *Actes du martyre de saint Théodote.*
3. Nam omnibus datum est, ut et omnia nostra hoc signo debeamus ab insidiis munire diaboli, et ab ejus omnibus impugnationibus in Christi nomine triumphare. (*Rep. ad consult. Bulgar.*)

manger. Voyons quels sont les *autres* qui ne le font pas, et auxquels tes camarades donnent la préférence. Les païens ne le font pas ; les juifs ne le font pas ; les mahométans ne le font pas ; les hérétiques ne le font pas ; les athées ne le font pas ; les mauvais catholiques ne le font pas ; les catholiques ignorants ou esclaves du respect humain ne le font pas.

Voilà les autres qui ne font pas le signe de la croix, et qui se moquent de ceux qui le font. De quel côté est la singularité ridicule ?

À ma première lettre, la suite de l'objection.

Dix-huitième lettre

Ce 13 décembre.

L'honneur commande de prier avant et après le repas. — La prière sur les aliments aussi ancienne que le monde, aussi étendue que le genre humain. — Preuves : *Benedicite* et *Grâces* de tous les peuples. — Ne pas les dire, c'est s'assimiler aux êtres qui n'appartiennent pas à l'espèce humaine. — Bénir la table est une loi de l'humanité.

Mon cher ami,

L'honneur est un second motif de rester fidèle à l'antique usage du signe de la croix, avant et après les repas. Tes camarades, au contraire, semblent croire qu'il est honorable de s'en abstenir. Ils disent : *Je ne veux pas me faire remarquer et moquer de moi.* Passons à l'autopsie de ce nouveau prétexte.

D'abord, la raison, comme nous l'avons vu, condamne les contempteurs du signe de la croix ; donc l'honneur ne saurait les absoudre. Jamais l'honneur ne fut du côté de la déraison.

Ils ajoutent qu'ils ne veulent pas se faire remarquer. Impossible : quoi qu'ils fassent, ils se font remarquer. Je ne les crois pas assez malheureux pour ne se trouver jamais à table avec de vrais catholiques. Mais alors ils se font nécessairement remarquer, et assez tristement, je t'assure.

Il est vrai, puisqu'ils le disent, que cela leur est fort égal. Ce fier dédain est-il fondé ? Ici revient la question, déjà résolue, des *autres* et des *autres*. Quant à la moquerie dont ils ont peur, elle suit la remarque. Seulement chez le vrai catholique, elle se tourne en pitié.

Toutefois, en me contentant d'exposer tes camarades et leurs pareils aux remarques des catholiques, j'ai usé d'indulgence. Tu vas voir qu'en s'abstenant de prier avant de prendre leurs repas, sous prétexte de ne pas se faire remarquer, ils se déshonorent aux yeux de l'humanité tout entière : suis-moi.

Celui-là se déshonore aux yeux de tout ce qui est homme, qui se met volontairement au rang des bêtes. Or, jusqu'ici on ne connaissait dans la nature qu'une sorte d'êtres qui mangeassent sans prier. Aujourd'hui

on en connaît deux : les bêtes et ceux qui leur ressemblent. Je dis *qui leur ressemblent* ; car, entre un homme qui mange sans prier et un chien, quelle différence y a-t-il ? Pour moi je n'en vois qu'une et l'Académie des sciences non plus : le premier est un bipède, et le second un quadrupède ; mais tous deux sont des bêtes.

Bipède ou quadrupède, assis ou couché, gazouillant, jasant ou grognant, ils ont, l'un comme l'autre, les mains ou les pattes, les yeux, le cœur et les dents enfoncés dans la matière, dévorant stupidement leur pâture sans lever la tête vers la main qui la donne. L'homme qui agit ainsi se déclasse. Bête il se met à table, bête il y reste, bête il en sort.

Ma proposition te paraît bien absolue et tu te récries. Est-il bien vrai, me dis-tu, qu'avant notre époque on ne connaissait que les bêtes, bœufs, ânes, mulets, pourceaux, huîtres, crocodiles qui mangeassent sans prier ? Rien de plus vrai. La prière sur les aliments est aussi ancienne que le monde, aussi étendue que le genre humain.

De toute antiquité on la trouve chez les Juifs. « Lorsque tu mangeras, dit la loi de Moïse, et que tu seras rassasié, bénis le Seigneur [1]. » Voilà bien la prière sur la nourriture.

Fidèles à cette prescription divine, les anciens Juifs observaient, en mangeant, les cérémonies suivantes. Le père de famille, environné de ses enfants, disait : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, dont la bonté donne la nourriture à toute chair. » Puis, prenant de la main droite une coupe de vin, il la bénissait en disant : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a créé le fruit de la vigne. » Il en goûtait le premier et le passait à tous les convives, qui en goûtaient aussi.

Venait ensuite la bénédiction du pain. Le tenant tout entier des deux mains, le père de famille disait : « Loué et béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a tiré le pain de la terre. » Il rompait ensuite le pain, en mangeait un morceau et en donnait un à chaque convive. C'est alors seulement que le repas commençait.

Lorsqu'on changeait de vin, ou qu'on apportait de nouveaux plats, il se faisait des bénédictions particulières, en sorte que chaque aliment était purifié et consacré. Le repas fini, on chantait un hymne d'actions de grâces [2].

Tous ces rites sont d'autant plus vénérables, qu'ils ont été consacrés

1. Cum comederis et satiatus fueris, benedicas Domino (*Deut.*, VIII, 10.)

2. Ex his omnibus apparet, veteres illos Judæos, nullos cibos absque benedictione et gratiarum actione, sumere fuisse solitos. (Stuckius, *Antiq. convivial.*, lib. II, c. XXXVI, p. 436, éd. in-folio 1695.)

par le Fils de Dieu lui-même. Rien n'en montre mieux l'importance. Que fait l'adorable Précepteur du genre humain, dans la dernière cène, où il mange l'agneau pascal avec ses disciples ? Que fait-il, lorsqu'après la cène il chante, avec ses disciples, l'hymne d'actions de grâces : *Et hymno dicto exierunt in montem Oliveti* ? Il se conforme religieusement aux usages de la nation sainte. Il prend la coupe, la bénit et la passe à chacun des convives [1].

Dans combien d'autres circonstances nous voyons le Modèle éternel de l'homme prier avant de prendre ou de donner la nourriture ! « Il rompt les pains, partage les petits poissons, et les distribue au peuple. Ayant pris les cinq pains et les deux poissons, il élève les yeux au ciel et les bénit [2]. » Toutes ces expressions, suivant les Pères, indiquent la bénédiction des aliments. Le Verbe incarné l'a fait pour nous apprendre à ne jamais manger sans bénir et rendre grâces [3].

Est-il étonnant que nous ayons trouvé la bénédiction de la table chez les premiers chrétiens ? Les exemples de l'Homme-Dieu n'étaient-ils pas la règle de leur conduite ? Les apôtres faisaient-ils autre chose que de les leur rappeler ? Parmi nous, dit Polydore Virgile, la coutume est de bénir la table avant de manger : cela se fait à l'imitation de Notre-Seigneur. L'Évangile rapporte qu'il s'est conformé à cet usage, lorsque dans le désert il bénit les cinq pains, et à Emmaüs la table des deux disciples [4]. »

Et Tertullien : « La prière commence et finit le repas [5]. »

Je pourrais citer de nouveau saint Chrysostome, saint Jérôme, Origène, les Pères latins et grecs [6]. Mais le fait n'étant pas contesté, à quoi bon multiplier les témoignages ? J'ajouterai seulement que nous avons le *Benedicite* et les *Grâces* des premiers chrétiens, en magnifiques vers de Prudence : *Christi prius Genitore potens*, etc.

Ces chants après le repas sont une preuve de plus de la ponctualité avec laquelle nos aïeux se conformaient aux exemples de Notre-Seigneur, comme lui-même s'était conformé à l'usage des anciens Juifs, et ceux-ci

1. Et accepto calice gratias egit et dixit : Accipite et dividite inter vos. (*Luc.*, xxii, 17.)
2. *Marc*, viii, *Matth.*, xiv.
3. Consecrat sive benedicit panes... ut me doceret, ut mensam attingentes gratias prius agamus et deinceps cibum capiamus, etc. (Theophylact., *in Matth.*, xiv.)
4. Nostris mos est mensam jam instructam sacris quibusdam sanctificare verbis, priusquam vesci incipiant, quod ad imitationem Christi fit : quippe qui ritum servasse fertur, cum in deserto quinque panes, cum in Emauso coram duobus discipulis mensam sanctificavit. (*Apud* Stuckius, p. 428.)
5. Oratio auspicatur et claudit cibum. (*Apol.*, III, 9.)
6. Voir Duranti, *De ritibus Eccl. cath.*, lib. II, p. 658, édit. 1592.

aux prescriptions de Dieu même.

Nous les avons aussi en prose. Voici ces monuments de notre antiquité trois fois vénérable. Avant le repas : « Ô vous qui donnez la nourriture à tout ce qui respire, daignez bénir les aliments que nous allons prendre. Vous avez dit que, si jamais il nous arrivait de boire quelque chose d'empoisonné, nous n'en ressentirions aucun mal, pourvu que nous invoquions votre nom, car vous êtes tout-puissant. Ôtez donc de ces aliments tout ce qu'ils renferment de malfaisant et de nuisible [1]. »

Après le repas : « Béni soyez-vous, Seigneur notre Dieu, qui nous avez nourris depuis notre enfance et avec nous tout ce qui respire. Remplissez nos cœurs de joie, afin que nous abondions en toute sorte de bonnes œuvres, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soit avec vous et le Saint-Esprit, gloire, honneur et puissance. Ainsi soit-il [2]. »

Ces formules, profondément philosophiques, comme nous le verrons bientôt, ont traversé les siècles. Modifiées ou non, elles sont demeurées en usage chez tous les catholiques, jusqu'à notre époque. Malgré leur hostilité contre l'Église, beaucoup de protestants les ont conservées. Encore aujourd'hui, dans un grand nombre de familles, en Allemagne et en Angleterre, les repas ne se font jamais sans prière.

Ce qui te paraîtra plus étrange, la bénédiction de la table se trouve chez les peuples païens. Oui, mon cher Frédéric, les Romains et les Grecs, ces modèles obligés de la jeunesse du collège, faisaient religieusement ce dont rougissent tes camarades, leurs disciples et leurs admirateurs.

« Jamais les anciens, dit Athénée, ne prenaient leurs repas sans avoir imploré les dieux [3]. »

Parlant des Égyptiens en particulier, il ajoute : « Après avoir pris place sur les lits de table, ils se levaient, se mettaient à genoux, et le chef du festin ou le prêtre commençait les prières traditionnelles, qu'ils récitaient avec lui : après quoi ils se remettaient à table [4]. »

Même chose chez les Romains. À l'occasion du meurtre d'un homme, ordonné pendant un repas, pour plaire à une courtisane, par le consul Quintus Flaminius, Tite-Live s'exprime ainsi : « Cet acte monstrueux fut commis au milieu des vases remplis de vin, au milieu d'un repas, où il est

---

1. Voir Mamachi, *Costum. de primitivi cristiani*, t. II, p. 47 ; Origen., *in Joan.*, p. 36.
2. Stuckius, *ubi supra*, p. 129.
3. Veteres nunquam cibum cepisse, nisi prius deos placassent (*Dipnosophis.*, lib. IV.)
4. Post discubitum surgebant rursus, atque in genua procidebant, et præeunte præcone, seu sacrorum administro, patrias quasdam preces simul profundebant, quibus absolutis, denuo mensæ accumbebant. (*Ibid.*, lib. IV.)

d'usage de prier les dieux et de leur offrir des libations [1]. »

Tu sais que les libations étaient une forme de prière, connue partout et très souvent répétée. Les Romains, par exemple, en faisaient presque à toutes les heures du jour : le matin en se levant, le soir en se mettant au lit, lorsqu'ils entreprenaient quelque voyage, dans les sacrifices, dans les mariages, *au commencement et à la fin des repas*. Ces anciens maîtres du monde ne touchaient jamais à leur nourriture, qu'après en avoir consacré une partie à la divinité. La portion, prélevée sur le festin, était mise sur un autel ou sur une tablette *Patella*, qui en tenait lieu. C'était leur *Benedicite* et leurs *Grâces*.

Remarquable perpétuité de la tradition ! Nous avons vu chez les Juifs des bénédictions nouvelles, au changement de vin et à chaque nouveau plat. Même usage chez les Romains. Au second service, il y avait des libations particulières en l'honneur des dieux, qu'on croyait présider à la table. Chaque convive répandait un peu de vin de sa coupe sur la table ou à terre, avec certaines prières adressées à ces dieux [2].

Les Grecs avaient servi de modèle aux Romains. Chez eux, même fréquence et même usage des libations, au commencement et à la fin du repas ; mêmes prières particulières au changement de vin.

« Chaque fois, dit Diodore de Sicile, qu'on donnait du vin pur aux convives, l'antique coutume était de dire : *Don du bon Génie* ; et, lorsqu'à la fin du repas on donnait du vin mêlé d'eau, on disait : *Don de Jupiter Sauveur* ; parce que le vin pur est aussi contraire à la santé de l'âme qu'à la santé du corps [3]. »

On ne s'en tenait pas à cette action de grâces particulière ; il y en avait une générale qui terminait le repas et qui s'adressait au maître des dieux [4].

L'usage de bénir la nourriture était si respecté des païens, qu'il avait donné lieu à ce proverbe : *Ne tire pas du chaudron la nourriture non sanctifiée : Ne a chytropode cibum nondum sanctificatum rapias.*

« Ce proverbe, dit Érasme, signifie : Ne vous jetez pas sur les aliments comme les bêtes ; et ne mangez qu'après avoir offert les prémices aux dieux. En effet, chez les anciens, au rapport de Plutarque, les repas, même

1. Commissum est facinus hoc sævum atque atrox inter pocula, atque epulas, ubi libare diis dapes, ubi bene precari mos esset. (*Decad.* iv, lib. IX.)

2. *Dict. des Antiq.*, art. *Libations*.

3. Olim moris fuit quoties in cœna merum vinum dabatur omnibus, ut dicatur : *boni Dæmonis* ; quum post cœnam aqua temperatum acclamabatur *Jovis Servatoris*, etc. (lib. IV.)

4. Post cœnam a lotis manibus inferri solere calicem Jovis Servatoris. (*Id.*, lib. II)

quotidiens, étaient mis au nombre des choses sacrées. Voilà pourquoi les convives en consacraient les prémices aux dieux, et témoignaient par leur maintien, que manger était pour eux une chose mystérieuse et sainte [1]. »

Aussi, dans le célèbre banquet du faubourg d'Antioche, Julien l'Apostat, pour renouer publiquement la chaîne des traditions païennes, eut soin de faire bénir les tables par le prêtre d'Apollon [2].

Les barbares imitaient en cela les peuples policés. Dans leurs repas, les Vandales faisaient circuler une coupe, consacrée à leurs dieux par certaines formules [3].

Aux Indes, le roi ne goûtait d'aucun mets qu'il n'eût été consacré au démon.

Malgré la différence de mœurs, de civilisation et de climats, les habitants de la zone glaciale avaient la même pratique que ceux de la zone torride. Les anciens Lithuaniens, les Samogitiens et autres barbares du Nord appelaient les démons eux-mêmes à sanctifier leurs tables : et ils venaient.

Dans l'angle de leurs huttes étaient entretenus des serpents familiers. À certain jour, on les faisait monter sur la table, au moyen d'une nappe blanche ; ils goûtaient à tous les mets et rentraient dans leur trou. Les viandes étaient sanctifiées, et les barbares mangeaient sans crainte [4].

La bénédiction de la table se trouve également chez les Abyssiniens, chez les Turcs et chez les Juifs modernes. Fidèles aux traditions de leurs aïeux, ces derniers conservent même l'usage de plusieurs prières pendant le repas. Ainsi, quand on apporte des fruits, ils disent : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a créé les fruits des arbres. » Au dessert : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a créé différentes sortes d'aliments [5]. »

Si matérialisés qu'ils soient, les peuples actuels de l'Indo-Chine, de la Chine et du Thibet ne font pas exception à l'usage universel, dont l'existence se retrouvera, j'en suis convaincu, même parmi les nègres les plus dégradés de l'Afrique.

« Nous arrivâmes à la grande pagode d'Ouên-chou-yuên, un peu avant onze heures, écrit un missionnaire de Chine. C'était le moment où les bonzes se mettaient à table. Voici le spectacle dont nous fûmes

1. Antiquitus enim, ut auctor est Plutarchus *in Symposiacis*, inter res sacras habebatur mensa quotidiana, etc. (*Apud* Stuckius, p. 441.)

2. Sozomen., *Hist.*, lib. III, c. xiv.

3. Vandali in conviviis pateram circumferentes olim certis verbis consecrabant, sub nominibus deorum. (Crantz., lib. III, *Vandal.*, c. xxxvii.)

4. Stuckius, *ubi supra.*

5. Stuckius, *ubi supra*, et c. xxxviii, *De libationibus ante et post epulas.*

témoins. Dans un vaste réfectoire, quatre-vingt-dix bonzes, placés dos à dos, assis devant une longue table fort étroite, les mains jointes, les yeux constamment fixés à terre, chantaient en commun des paroles qu'aucun de nous ne put comprendre. Cette prière dura bien dix minutes. Le grand bonze était au centre, derrière une idole dorée, priant assis comme les autres, seul devant une petite table plus élevée, d'où il dominait l'assistance.

« Au milieu du réfectoire, et en face de l'idole, était un autre bonze habillé de jaune, qui offrait au dieu une écuelle pleine de riz. Les prières finies, le bonze qui offrait l'écuelle la plaça sous le menton du dieu. Alors les servants se hâtèrent de remplir les plats des différentes tables. Aucun des convives ne remuait. Le grand bonze donna le signal, et tous se mirent à l'œuvre. En un instant, ils dévorèrent bon nombre de seaux de riz avec force aubergines, et rien de plus [1]. »

Voilà bien le *bénédicité* dans sa forme la plus solennelle. Ainsi le disaient les premiers chrétiens, ainsi le disent encore les séminaires et les communautés. Quel habile singe que Satan ! Nos missionnaires ont retrouvé la bénédiction de la table jusque chez les sauvages les plus dégradés de l'Amérique septentrionale. Au début du repas ils jettent au dehors de leurs cabanes les premiers morceaux de leurs festins, comme la part réservée au Grand-Esprit, et lui offrent aussi les prémices de la fumée qui sort de leur calumet [2].

Comme je l'ai avancé, tu vois, cher ami, que la prière, avant et après le repas, est aussi ancienne que le monde, aussi étendue que le genre humain. Or, si l'existence d'une loi se reconnaît à la permanence des effets ; si, par exemple, en voyant le soleil se lever chaque jour à un point déterminé de l'horizon, tout homme est fondé à dire qu'une loi préside à ses mouvements ; ai-je moins raison d'affirmer que *bénir les aliments est une loi de l'humanité* ?

L'observer, c'est faire comme tout le genre humain. Ne pas l'observer, c'est faire comme les êtres qui n'appartiennent pas au genre humain : c'est littéralement s'assimiler à la bête [3]. Tu peux demander à tes camarades si l'honneur y trouve son compte.

À bientôt l'explication de la loi qui ordonne la bénédiction de la table.

---

1. *Annal. de la prop. de la foi*, n. 95, p. 340, année 1844.
2. *Annales*, etc., n. 216, p. 288.
3. Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. (Ps. XLVIII.)

Dix-neuvième lettre

Ce 15 décembre.

Raison de la bénédiction de la table. — C'est un acte de liberté. — Trois tyrans : le monde, la chair, le démon. — Triple victoire du signe de la croix et de la prière sur les aliments. — Victoire sur le monde : Preuves. — Sur la chair : Preuves. — Sur le démon : Preuves. — Remarquable témoignage de Porphyre. — Fait cité par saint Grégoire. — Conclusion.

« Il n'y a que les crocodiles qui mangent sans prier. » Tel est, me dis-tu, cher ami, l'axiome qui résume vos deux dernières lettres.

Ton mot restera.

« Mes camarades, ajoutes-tu, ont été, comme vous dites en France, *aplatis* par les faits que vous avez rappelés, faits tout nouveaux pour eux. Malgré cela, pas plus aujourd'hui que hier, ils ne font le signe de la croix, avant et après leurs repas. Seulement je puis le faire impunément : ils ont peur de mon axiome. »

Ces détails n'ont rien qui m'étonne. Comme tant d'autres, tes camarades et leurs pareils, grands parleurs de liberté et d'indépendance, sont esclaves, esclaves du tyran le plus vil, le respect humain. Pauvres jeunes gens ! afin de masquer leur esclavage, ils terminent leurs objections en disant : *Le signe de la croix sur les aliments est une pratique inutile et passée de mode.*

Dans leur pensée intime, ce langage signifie : Tout ce qui ne mange pas comme nous, c'est-à-dire comme les animaux, appartient à l'espèce plus ou moins respectable des *ganaches*. Les prêtres et les religieux, *ganaches* ; les vrais catholiques de tous les pays, *ganaches* ; les Juifs, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, *ganaches* ; l'élite de l'humanité, *ganache* ; l'humanité tout entière, *ganache* ; mon père, ma mère, mes sœurs, *ganaches* ; moi et mes pareils, nous sommes seuls sages sur la terre, seuls éclairés parmi les mortels.

J'ai donc à déchirer le masque dont ils essayent de se couvrir. Il suffit pour cela de montrer que la bénédiction de la table, avec le signe de la croix, est un acte de liberté, un acte très utile, un acte qui n'est passé de

mode que dans les basses régions du crétinisme moderne. Jointe à la raison et à l'honneur, cette dernière considération justifie pleinement notre conduite, en même temps qu'elle rend compte de la pratique universelle du genre humain.

La liberté. Trois tyrans se disputent la liberté de l'homme, la tienne, la mienne, aussi bien que celle de tes camarades. Ces tyrans sont : le monde, la chair, le démon. C'est pour n'être esclaves d'aucun d'eux, que nous faisons, et toute l'humanité avec nous, la bénédiction de la table. Nous l'avons vu, et je le répète : ne pas faire le signe de la croix avant de manger, c'est se séparer de l'élite de l'humanité ; ne pas prier, c'est s'assimiler à la bête. Dans l'un et l'autre cas, c'est être esclave.

La soumission à un pouvoir despotique constitue l'esclavage. Le pouvoir despotique est celui qui n'a pas le *droit* de commander, ou qui commande contre la raison, contre le *droit*, contre l'autorité. Quel est donc le pouvoir qui me défend de faire le signe de la croix avant de manger, et qui, si j'ai le courage de lui désobéir, me menace de ses moqueries ? Quel est son droit ? De qui tient-il son mandat ? Où sont les titres qui le recommandent à ma docilité, les raisons qui motivent sa défense ?

Ce pouvoir usurpateur, c'est le monde actuel : monde inconnu dans les annales des siècles chrétiens, monde des salons, des théâtres, des cafés, des cabarets, de l'agiotage et de la bourse ; c'est l'usage de ce monde, l'impiété de ce monde, l'épais matérialisme de ce monde : la Béotie de l'intelligence. Or, cette minorité, née d'hier et déjà décrépite, cette minorité factieuse, en insurrection permanente contre la raison, contre l'honneur, contre le genre humain, a la prétention de m'imposer ses caprices !

Et je serais assez faible pour m'y soumettre ! Et, après avoir fait divorce avec la raison, avec l'honneur, avec l'élite de l'humanité, j'aurais le courage de parler de dignité, de liberté, d'indépendance ! Vaine parade ! Sous les oripeaux de l'orgueil perceraient les fers de l'esclave ; mon masque troué cacherait mal la figure de la bête. Et le bon sens irait répétant sur mon passage : *Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne*. Que les indépendants d'aujourd'hui soient flattés d'un pareil compliment, c'est leur affaire. Pour nous autres *ganaches*, nous n'en voulons à aucun prix.

Honteux est l'esclavage du monde, plus honteux est l'esclavage du vice. L'ingratitude est un vice ; la gourmandise est un vice ; l'impureté est un vice. Contre ces tyrans nous protègent le signe de la croix et la prière avant et après le repas.

L'ingratitude. Il y a aujourd'hui deux religions : la religion *du respect* et la religion *du mépris*.

La première respecte Dieu, l'Église, l'autorité, la tradition, l'âme, le corps, les créatures. Pour elle, tout est sacré ; car tout vient de Dieu, tout appartient à Dieu, tout doit retourner à Dieu. Elle m'apprend à user de tout en esprit de dépendance, car rien n'est à moi ; en esprit de crainte, car il faudra rendre compte de tout ; en esprit de reconnaissance, car tout est bienfait, même l'air que je respire.

La seconde méprise tout : Dieu, l'Église, l'autorité, la tradition, l'âme, le corps et les créatures. Ses sectaires usent et abusent de la vie et des biens de Dieu, comme s'ils en étaient propriétaires, et propriétaires irresponsables. La première porte écrit sur sa bannière : *reconnaissance* ; la seconde : *ingratitude*.

L'une et l'autre signalent leur présence au moment où l'homme s'assimile, par la manducation, les dons divins nécessaires à sa vie. Fidèle à la religion du respect, l'élite de l'humanité prie et rend grâces. Elle a trop le sentiment de sa dignité, pour se confondre avec la bête ; et trop le sentiment du devoir, pour rester muette à la vue des biens dont elle est comblée.

Si l'ingratitude à l'égard de l'homme est odieuse, elle la trouve, avec raison, mille fois plus odieuse à l'égard de Dieu. Être esclave d'un pareil vice, est une flétrissure qu'elle n'accepte pas. Honte à celui pour qui la reconnaissance est un poids difficile à porter : le cœur ingrat ne fut jamais un bon cœur.

L'adepte de la religion du mépris rougit de la reconnaissance. Et il mange comme la bête, ou comme le fils dénaturé qui ne trouve, ni dans son cœur un sentiment de tendresse, ni sur ses lèvres un mot de gratitude pour le père, dont l'inépuisable bonté pourvoit à ses besoins et même à ses plaisirs. « Le voyez-vous, disait un illustre chancelier d'Angleterre, cet enfant bien élevé qui, assis à la table de son père, mange son pain sans jamais parler de lui, l'outrage souvent par ses paroles, et, à peine repu, lui tourne le dos, comme l'étranger auquel il ne doit rien [1] ! »

Et parce qu'il s'affranchit du devoir, il se croit libre ! Il se proclame indépendant ! Indépendant de qui et de quoi ? Indépendant de tout ce qu'il faut respecter et chérir : dépendant de tout ce qu'il faut haïr et mépriser. Glorieuse indépendance, vraiment !

La gourmandise. Autre tyran qui se met à table avec nous. Enchaînant aux viandes la vue, le goût, l'odorat, il jette l'homme en adoration devant le dieu-ventre. Au lieu de parler de l'abondance du cœur, sa bouche ne parle plus que de l'estomac. Ce n'est pas la qualité réparatrice qu'il cherche dans

1. Th. Morus, ap. Duranti, *De ritibus*, etc., lib. II, p. 659.

les aliments, c'est le goût. Il ne mange pas pour vivre, il vit pour manger.

En attendant, l'organisme développe son empire ; l'intelligence s'épaissit, l'âme devient esclave. La bonne chère est incompatible avec la sagesse. Jamais grand homme ne fut gourmand : tous les saints ont été des modèles de sobriété [1].

Remarque bien, mon cher ami, que je ne parle de la gourmandise que comme recherche des aliments, délicatesse dans le choix, avidité et sensualité dans le manger. Trop souvent elle est suivie de l'intempérance. Or, l'intempérance traîne à sa suite un tel cortège d'infirmités et de maladies, que la gourmandise tue plus d'hommes que l'épée : *plures occidit crapula quam gladius* [2].

Ainsi, Nabuchodonosor, Pharaon, Alexandre, César, Tamerlan et tous les bourreaux couronnés qui jonchèrent le monde de cadavres, ont fait périr moins d'hommes que la gourmandise. Redoutable mystère, qui montre tout ce qu'il y a de profonde sagesse dans l'usage du signe de la croix et de la prière avant et après le repas.

Par là, nous appelons Dieu à notre secours et nous nous armons contre un ennemi perfide, qui attaque tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions, et qui tend à nous enchaîner aux plus grossiers instincts. Par là nous apprenons que manger est une guerre, et que, pour n'être pas vaincus, il faut, suivant le mot d'un grand génie, prendre les aliments comme on prend les remèdes, par besoin, non par plaisir [3].

L'impureté. Commencé par la gourmandise, l'esclavage de l'âme finit par l'impureté. — Qui nourrit délicatement sa chair, en subira les honteuses révoltes. — L'esclave gras et dodu regimbe. — Chose luxurieuse que le vin. — Dans le vin réside la luxure. — Le vin pur est aussi contraire à la santé de l'âme qu'à la santé du corps. — Bu inconsidérément, il écume en volupté. — Dans l'estomac du jeune homme le vin est l'huile dans le feu. — La gourmandise est la mère de la luxure, et le bourreau de la chasteté. — Être gourmand et prétendre être chaste, c'est vouloir éteindre un incendie avec de l'huile. — La gourmandise est l'éteignoir de l'intelligence. — Le gourmand est un idolâtre, il adore le dieu-ventre. Le temple du dieu-ventre, c'est la cuisine ; l'autel, la table ; les prêtres, les cuisiniers ; les victimes, les plats ; l'encens, l'odeur des viandes. — Ce temple est l'école de l'impureté.

---

1. Sapientia non invenitur in terra suaviter viventium. (*Job*, XXVIII, 13.)
2. Vigilia, cholera et tortura viro infrunito. (*Eccli.*, XXXI, 23, et XXXVII, 34.)
3. Hoc docuisti me, Domine, ut quemadmodum medicamenta, sic alimenta sumpturus accedam. (S. Aug., *Confess.*, lib. X, c. XXXI.)

Bacchus et Vénus se donnent la main. — La gourmandise nous attaque toujours : si elle triomphe, elle appelle aussitôt sa sœur, la luxure. La gourmandise et la luxure sont deux démons inséparables. — La multitude des plats et des bouteilles attire la multitude des esprits immondes : le plus mauvais de tous est le démon du ventre. — La santé physique et morale des peuples se calcule sur le nombre des cuisiniers [1].

Tu viens d'entendre les oracles de la sagesse divine et de la sagesse profane. C'est la voix des siècles confirmée par l'expérience. Quel moyen pour l'homme de conserver sa liberté en face d'un ennemi, d'autant plus dangereux qu'il enchaîne et qu'il tue en flattant ? Le passé et le présent n'en connaissent qu'un seul : c'est le secours de Dieu. L'avenir n'en connaîtra pas d'autre.

Le secours de Dieu s'obtient par la prière. Une prière spéciale a été établie et pratiquée chez tous les peuples, pour fortifier l'homme contre les tentations de la table. Ceux qui la font n'en sortent pas toujours victorieux [2]. Et ceux qui ne la font jamais, qui la dédaignent, qui s'en moquent, voudraient nous persuader qu'ils demeurent toujours maîtres du champ de bataille !

Pour les croire, il faut d'autres preuves que des paroles : il faut des faits. Les faits sont des mœurs. Qu'ils montrent donc au grand jour les mystères de leurs pensées, de leurs désirs, de leurs regards, de leurs discours intimes, de leur conduite. Mais pareille exhibition n'est pas nécessaire : nous l'avons chaque semaine dans les bordereaux du scandale et de l'immoralité publique.

Le démon. C'est ici que brille de tout son éclat l'ignorance stupide du monde actuel. Sans doute le devoir sacré de la reconnaissance, ainsi

---

1. Luxuriosa res vinum. (*Prov.*, xx, 1.) — Gula genitrix est luxuriæ et castitatis carnifex. (S. Hier., *Regul. monach.*, c. xxxvi.) — Qui, ventri dum obsequitur, fornicationis spiritum vincere vult, is ei similis est qui oleo incendium extinguere nititur. (S. Joan. Clim., *Grad.*, xiv.) — Deo ventri templum est coquina ; altare, mensa ; ministri, coqui ; immolatæ pecudes, coctæ carnes ; fumus incensorum, odor saporum. (Hug. a S. Vict., *De claustr. anim.*, lib. II, c. xix.) — Esus carnium et potus vini, ventrisque saturitas, seminarium libidinis est : unde comicus : Sine Cerere, inquit, et Libero friget Venus. (S. Hier., *ad Jovin.*, lib. II.) — Immundi spiritus se magis injiciunt, ubi plus viderint escarum et potuum. (S. Isidor. Hisp., *De sum. bono, sent.* c. xliv, *sent.* 3). — Gula semper est in pugna... Si gulam non viceris, sed ipsa te vicerit, statim advocat sororem suam luxuriam. (S. Bern., *De inter. Dom.*, c. xxxix ; S. Bonav., *De pugn. spirit.*, c. ii.) — Gula et Luxuria, conjurata dæmonia. (Tertull.) — Multos morbos, multa fecula ferunt : innumerabiles esse morbos miraris ? coquos numera. (Senec., *Ep.* xcv, etc., etc.)

2. Quis est, Domine, qui non raptatur aliquantulum extra metas necessitatis ? quisquis est magnus, magnificet nomen tuum : ego autem non sum, quia peccator homo sum. (S. Aug., *Confess.*, lib. X, 31.)

que l'impérieuse nécessité de nous défendre contre la gourmandise et la volupté, justifient pleinement l'usage de la bénédiction de la table. J'ose ajouter cependant qu'il repose sur une raison plus puissante et plus profonde. Nous l'avons dit : il y a un dogme dont le genre humain n'a jamais perdu le souvenir, c'est l'asservissement de toutes les créatures au prince du mal, depuis sa victoire sur les pères de notre race.

Tous les peuples ont cru, comme à l'existence de Dieu, que les créatures, pénétrées des malignes influences du démon, étaient les instruments de sa haine contre l'homme. De là, cette variété infinie de purifications, employées dans toutes les religions, dans tous les siècles et sous tous les climats. Mais il est une circonstance où l'usage de ces purifications se montre invariable : c'est la manducation.

L'université, l'inflexibilité de cet usage au moment du repas, est fondée sur deux faits. Le premier, que le démon de la table est le plus dangereux [1] ; le second, que l'union opérée par la manducation entre l'homme et la nourriture est de toutes la plus intime : elle va jusqu'à l'assimilation. De l'aliment qu'il a digéré l'homme peut dire : C'est l'os de mes os, la chair de ma chair, le sang de mon sang.

Voilà pourquoi, les créatures étant viciées, Dieu n'a jamais permis que l'homme perdît de vue le danger extrême d'une pareille communication. Que cette crainte universelle soit la profonde raison d'être du signe de la croix et de la prière sur les aliments, la preuve en est dans les formules mêmes de la bénédiction et d'action de grâces. Chrétiennes ou païennes, toutes, sans exception, demandent l'éloignement des influences malfaisantes, dont les créatures sont remplies.

Veux-tu quelque chose de mieux, et qui sera, pour tes camarades, plus convaincant que toutes les autorités prises dans l'Église ? Le plus grand théologien du paganisme, l'interprète le plus savant des mystères et des rites de l'ancienne idolâtrie, Porphyre, dit en propres termes : « Il faut savoir que toutes les habitations sont pleines de démons. C'est pourquoi on les purifie, en chassant ces hôtes malfaisants, toutes les fois qu'on veut prier les dieux.

« Bien plus, toutes les créatures en sont remplies ; car ils savourent particulièrement certains genres de nourriture. Aussi, *lorsque nous nous mettons à table, ils ne prennent pas seulement place à côté de nous, ils s'attachent encore à notre corps*. De là vient l'usage des lustrations, dont le

1. Iis qui ad luxum mensarum propensi sunt, præest dæmon helluo maximus, quem ego non verebor appellari ventris dæmonem, dæmonum omnium pessimum et perniciosissimum. (Clem. Alex., *Pædag.*, lib. II, c. I.)

but principal n'est pas tant d'invoquer les dieux que de chasser les démons.

« Ils se délectent surtout dans le sang et dans les impuretés, et, pour s'en rassasier, ils s'introduisent dans le corps de ceux qui y sont sujets. Nul mouvement violent de volupté dans la chair, nul appétit véhément de la convoitise dans l'esprit, qui ne soit excité par la présence de ces hôtes [1]. »

Est-ce saint Paul que nous venons d'entendre ? On le croirait, tant est précise cette révélation des mystères du monde surnaturel. Outre les influences occultes et permanentes des démons sur notre nourriture, Dieu permet de temps à autre des faits éclatants qui révèlent et la présence de l'ennemi et la nécessité de l'éloigner des aliments, avant d'en faire usage.

On lit dans saint Grégoire le Grand : « Au monastère de l'abbé Équitius, il est arrivé qu'une religieuse, entrant un jour dans le jardin, vit une laitue qui excita son appétit. Elle la prit, et, oubliant de faire le signe de la croix, elle en mangea avec avidité. À l'instant même, elle fut possédée du démon, renversée par terre, et en proie à d'affreuses convulsions.

« Le vénérable abbé accourt et se met en prière, demandant le soulagement de cette malheureuse. Bientôt le démon, tourmenté à son tour, se met à crier : Qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ? J'étais sur cette laitue ; elle ne m'en a pas éloigné, et elle en a mangé. Au nom de Jésus-Christ le saint abbé lui ordonna de sortir du corps de cette servante de Dieu et de ne plus oser jamais la molester. Le démon obéit, et la religieuse fut pleinement guérie [2]. »

Ainsi, les faits parlent comme les témoignages ; la théologie païenne, comme la théologie chrétienne ; l'Orient comme l'Occident ; l'antiquité, comme les temps modernes ; Porphyre, comme saint Grégoire. Quelle autorité ont tes camarades à opposer à cette autorité ?

Dire que le genre humain est une *ganache*, et l'usage universel de bénir les aliments une *superstition passée de mode*, c'est facile, c'est poli et surtout concluant. Toutefois, comme je ne me paye pas de mots, dis-leur que si, pour s'autoriser à ne pas bénir la table, ils peuvent donner une seule raison qui vaille un sou de Monaco, je promets à chacun d'eux un buste au Panthéon.

1. Plenæ siquidem sunt eorum (improborum dæmonum) ædes universæ, quas ante propterea ipsis ejiciendis expliant, quoties diis supplicaturi sunt. Quin etiam eorumdem plena sunt corpora, quod certo quodam ciborum genere præcipue delectantur. Itaque recumbentibus nobis non accedunt ipsi modo, sed etiam nostrum ad corpus adhærescunt, quæ causa est quamobrem lustrationes adhiberi censueverint, non utique propter Deos potissimum, sed potius ut dæmones recedere atque alio migrare cogantur, etc. (Apud Euseb., *Præp. evang.*, lib. IV, c. XXII.)

2. *Dial.*, lib. I, *Dial.* IV.

Et, en attendant, il reste établi que prier avant de manger est une loi de l'humanité ; et qu'il était réservé à notre époque de produire des *esprits* assez *forts* pour trouver glorieux de s'assimiler publiquement, deux fois le jour, au chien, au chat, au crocodile.

Je te laisse sur cette vérité, en t'annonçant pour demain un nouveau point de vue.

Vingtième lettre

Ce 16 décembre.

Le signe de la croix est un guide qui nous conduit. — Besoin d'un guide. — État de l'homme ici-bas. — Le signe de la croix conduit l'homme à sa fin par le souvenir et par l'imitation. — Souvenir qu'il rappelle. — Souvenir général. — Souvenir particulier. — Imitation particulière.

Ennobli, instruit, enrichi, protégé par le signe de la croix, que reste-t-il à l'homme pour atteindre heureusement le but de son pèlerinage ? Il lui reste à trouver un guide sûr qui le conduise.

Comme l'archange Raphaël, envoyé pour accompagner le jeune Tobie dans son lointain voyage, le signe de la croix se présente, et offre de nous rendre à tous, à toi comme à moi, cher ami, le même service. Tel est le dernier point de vue sous lequel nous allons envisager ce signe adorable.

Voyageurs pour le ciel, le signe de la croix est un guide qui nous conduit. — Il est minuit, le tonnerre gronde de toutes parts, la pluie tombe à torrents, les bêtes féroces sorties de leurs tanières rugissent et courent dans tous les sens. On n'entrevoit les objets qu'à la lueur des éclairs. Tu es seul au milieu de votre forêt Noire, telle qu'elle était du temps de César, immense, horrible, sans route, ni sentier, ni habitation, vaste repaire de ces grands ours de Germanie dont la vue effrayait les Romains, jusque sur les gradins inaccessibles du Colisée.

Que devenir ? Sens-tu le besoin d'un guide charitable qui, apparaissant subitement à tes côtés, viendrait te rassurer par sa présence, et te donner la main, pour te conduire, sain et sauf, au milieu de ta famille ?

Faibles images de la réalité ! La forêt Noire, c'est le monde ; la tempête avec ses ténèbres, ses tonnerres, ses dangers, ses terreurs, c'est la vie. Où suis-je ? Où vais-je ? Quels chemin prendre ? Au milieu de cette nuit pleine d'angoisses, voilà les premières questions que s'adresse l'homme éperdu.

La réponse ne se fait pas attendre : elle est tout entière dans le signe de la croix. Aussi, l'Église, pleine de sollicitude, lui apprend à le faire dès le berceau. Interprété par la voix de sa mère, le signe éloquent dissipe toutes les ténèbres, illumine la route et oriente la vie.

« Venu de Dieu, dit-il à l'homme, tu retournes à Dieu. Image de Dieu qui est amour, tu dois retourner à Dieu par l'amour. L'amour comprend le souvenir et l'imitation. Te souvenir de Dieu et imiter Dieu : voilà pour toi la voie, la vérité, la vie. Comprends-moi, et tu accompliras sans peine les deux lois fondamentales de ton existence. » Rien de plus vrai que ce langage du guide divin : quelques détails suffiront à le montrer.

Le souvenir. On le dit en France, comme en Allemagne, comme partout ; aujourd'hui, comme il y a quatre mille ans : le souvenir est le pouls de l'amitié. Tant que le pouls bat, la vie existe. Elle s'éteint, quand il cesse de battre. De même, tant que le souvenir de l'objet aimé subsiste, l'affection continue. Elle languit, quand le souvenir s'efface ; elle s'éteint, quand il disparaît. Tout cela, comme tu le sais, est élémentaire.

On est tellement convaincu que le souvenir est un signe, une cause, une condition des affections humaines, que les amis ne manquent pas de se dire en se quittant : *Ne m'oubliez pas ; je ne vous oublierai jamais* ; et de se donner des objets pour entretenir, malgré l'absence, le souvenir réciproque.

Il en est de l'amour de Dieu comme des amitiés humaines. Le souvenir en est le signe, l'âme et la vie. Nous souvenir de Dieu étant la première loi de notre être, il était de la Sagesse infinie de nous donner un moyen de l'accomplir. Cette loi étant universelle, ce moyen devait être universel. Cette loi étant pour tous, riches et pauvres, savants et ignorants, hommes de loisir et hommes de peine, ce moyen devait être accessible à tous. Cette loi étant fondamentale, ce moyen devait être d'une grande efficacité.

Je viens de dire, mon cher Frédéric, que la loi du souvenir est une loi fondamentale de l'humanité. La justification de cette parole va te montrer, sous un nouveau jour, l'importance du signe de la croix.

Ce qu'est le soleil dans le monde physique, Dieu l'est à tous égards, et plus encore, dans le monde moral. Qu'au lieu de continuer à verser sur le globe ses torrents de lumière et de chaleur, le soleil s'éteigne tout à coup : imagine ce que devient la nature.

À l'instant, la végétation s'arrête ; les fleuves et les mers deviennent des plaines de glace, la terre se durcit comme le rocher. Tous les animaux malfaisants, que la lumière enchaîne au fond des forêts, sortent de leurs cavernes, et par d'affreux hurlements, s'appellent au carnage. Le trouble et l'épouvante s'emparent de l'homme. Partout règnent la confusion, le désespoir, la mort : quelques jours suffisent pour ramener le monde au chaos.

Que Dieu, soleil nécessaire des intelligences, vienne à disparaître : aussitôt la vie morale s'éteint. Toutes les notions du bien et du mal s'effacent.

La vérité et l'erreur, le juste et l'injuste se confondent dans le droit du plus fort. Au milieu de ces épaisses ténèbres, toutes les hideuses cupidités, tous les instincts sanguinaires, assoupis dans le cœur de l'homme, se réveillent, se déchaînent, et, sans crainte comme sans remords, se disputent les lambeaux mutilés des fortunes, des cités et des empires. La guerre est partout : guerre de tous contre tous, qui fait du monde un vaste repaire de voleurs et d'assassins.

Ce spectacle, l'œil de l'homme ne l'a jamais vu, pas plus qu'il n'a vu l'univers sans l'astre qui le vivifie. Mais ce qu'il a vu, c'est un monde où, semblable au soleil voilé par d'épais nuages, l'idée de Dieu ne jetait plus qu'une lueur incertaine.

Alors les tâtonnements sans fin, des systèmes creux et immoraux, des superstitions grossières et cruelles, les passions à la place des lois, les crimes à la place des vertus, le matérialisme à la base, le despotisme au sommet, l'égoïsme partout, avec les combats de gladiateurs et les festins de chair humaine.

Moins complet que chez les païens, l'oubli de Dieu produisait cependant chez les Juifs des effets analogues. Par l'organe des prophètes, vingt fois le Seigneur attribue à ce crime les iniquités de Jérusalem et les châtiments dont elle est accablée. Or, tu le sais, Jérusalem est le type des peuples.

« Voici ce que dit le Seigneur : Qui a jamais ouï parler d'horreurs pareilles à celles que commet la vierge Israël... parce qu'elle m'a oublié ? Tu as marché dans la voie de ta sœur Samarie, et je mettrai sa coupe dans ta main. Tu boiras la coupe de ta sœur, coupe large et profonde, et tu deviendras la risée des nations.

« Tu seras enivrée de douleurs, enivrée du calice de l'amertume et de la tristesse, du calice de ta sœur Samarie. Et tu le boiras, et tu l'épuiseras jusqu'à la lie, et tu en dévoreras les fragments, et tu te déchireras les entrailles. Parce que tu m'as oublié et que tu m'as mis au-dessous de ton corps, tu porteras ton crime et le châtiment de ton crime [1]. »

Peut-on caractériser avec plus d'énergie les suites funestes de l'oubli de Dieu ? Or, l'énormité du crime se mesure à la sainteté de la loi dont il est la violation. Le souvenir de Dieu est donc la loi vitale de l'humanité. Sur cette base, calcule l'importance du signe de la croix, spécialement destiné à faire vivre dans l'homme ce souvenir salutaire.

J'ai dit *spécialement*, et pour cause. Le signe de la croix est un vase tout

1. Jérém., XVIII, 13, 15. Ezech., XXIII, 31, 35. Is., LVII, 11, etc., etc.

rempli de souvenirs divins. En le faisant, tous ces souvenirs divins, comme une liqueur vivifiante, se répandent jusque dans les profondeurs de mon être. Je me souviens nécessairement du Père ; je me souviens nécessairement du Fils ; je me souviens nécessairement du Saint-Esprit. Je me souviens du Père créateur ; du Fils rédempteur ; du Saint-Esprit sanctificateur.

Le Père rappelle à toi, comme à moi, comme à tout homme qui a un esprit pour comprendre et un cœur pour aimer, tous les bienfaits divins dans l'ordre de la création. J'existe, et c'est à vous, Père des pères, que je dois la vie, la vie, base de tous les biens naturels, la vie que vous m'avez donnée, de préférence à tant de millions d'êtres possibles.

Je vous dois la conservation de la vie. Chaque battement de mon cœur est un bienfait. Vous le renouvelez à chaque seconde du jour et de la nuit. Vous le continuez depuis de longues années, malgré mon ingratitude, malgré le mauvais usage que j'en fais. Vous me le continuez préférablement à tant d'autres qui, nés avec moi, après moi, sont morts avant moi.

Je vous dois tout ce qui entretient, console et embellit la vie. Et le soleil qui m'éclaire, et l'air que je respire, et la terre qui me porte, et les aliments qui me nourrissent, et les animaux qui me servent, et les vêtements qui me couvrent, et les remèdes qui me guérissent, et mes parents, et mes amis, et mon corps avec ses sens, et mon âme avec ses facultés, et toutes les créatures visibles et invisibles, mises si magnifiquement à mon service : Père créateur, je vous dois tout.

Le Fils rappelle tous les bienfaits divins dans l'ordre de la Rédemption. Quand je le prononce, ô Fils adorable ! votre nom me transporte dans les splendeurs de l'éternité. Là, je vous vois égal au Père, assis sur le même trône, heureux d'une félicité infinie.

Puis, tout à coup, je tombe dans une pauvre étable, devant une pauvre crèche ; et là, je vous vois petit enfant, dénué de tout, tremblant de froid, couché sur un peu de paille, à peine réchauffé par les caresses de votre mère et par le souffle de deux animaux.

De la crèche j'arrive à la croix. Quel spectacle ! Vous, mon Dieu, le monarque des mondes, le roi des anges et des hommes, pendu à un gibet entre le ciel et la terre, encadré de deux voleurs, le corps déchiré, les membres percés, la tête couronnée d'épines, le visage souillé de sang et de crachats : et tout cela par amour pour moi !

La croix me conduit au tabernacle. Devant mon Dieu anéanti ; devant mon Dieu, devenu mon pain ; devant mon Dieu, devenu mon prisonnier, mon serviteur, obéissant à ma voix, à la voix d'un enfant : devant cet abrégé de tous les miracles de l'amour, ma bouche reste muette. Aussi bien

la langue des hommes et la langue des anges sont impuissantes à balbutier quelque chose d'un mystère, que seul l'amour infini a pu concevoir.

Le Saint-Esprit rappelle tous les bienfaits divins dans l'ordre de la sanctification. Amour consubstantiel du Père et du Fils, c'est à vous que le monde est redevable de tout. Le Verbe incarné, son Rédempteur, il vous le doit : *qui conceptus est de Spiritu Sancto*. Marie, sa mère, il vous la doit : *Spiritus Sanctus superveniet in te*. La sainte Église catholique, cette autre mère qui est pour le monde et pour moi ce que Marie est pour Jésus, il vous la doit : *Credo in Spiritum Sanctum, sanctam Ecclesiam*.

Ses entrailles m'ont porté, son lait m'a nourri, ses sacrements me fortifient et me guérissent. À elle, je dois la communion des Saints, glorieuse société qui me met en rapports intimes, moi chétive créature, avec toutes les hiérarchies angéliques, avec tous les saints, depuis Abel jusqu'au dernier des élus. À elle je dois la conservation de l'Évangile, lumineux flambeau, inestimable bienfait, qui a tiré le genre humain de la barbarie et qui l'empêche d'y retomber.

Connais-tu un souvenir aussi fécond, aussi éloquent que le signe de la croix ? Le philosophe, le politique, le chrétien, demandent quelquefois des livres à méditer : en voilà un qui peut remplacer tous les autres. Ce livre, intelligible à toute tribu, lisible à toute heure, gratuitement donné, est entre les mains de tous. Ainsi Dieu l'a fait ; et ce qu'il a fait est bien fait.

L'imitation. Nous souvenir de Dieu est la première loi de notre être. Tu vois, cher ami, l'importance de cette loi, et comment le signe de la croix nous aide à l'accomplir. Imiter Dieu, est une autre loi non moins fondamentale. Sur ce point, le moindre doute n'entra jamais dans un esprit sensé.

Tout être n'est-il pas obligé de tendre à sa perfection ? N'est-ce pas pour cela, et uniquement pour cela, que la vie lui a été donnée ? La perfection d'un être, quel qu'il soit, ne consiste-t-elle pas dans sa ressemblance avec le type sur lequel il a été formé ? Le tableau n'est-il pas d'autant plus parfait, qu'il exprime mieux les traits du modèle ?

L'homme est fait à l'image de Dieu. Copier trait pour trait cette divine image, n'assigner à sa perfection d'autres bornes que la perfection même de son sublime modèle : telle est la loi de son être et le labeur obligé de sa vie tout entière.

« Je vous ai donné l'exemple, disait le Dieu-homme, afin que vous fassiez comme j'ai fait moi-même. » Et son grand Apôtre : « Soyez mes imitateurs, comme moi-même je le suis du Verbe incarné : pas de salut pour ceux qui ne seront pas trouvés conformes au type divin. » Or, rien

n'est plus propre à nous guider dans cette voie d'imitation que le signe de la croix.

Que fait l'homme en le formant ? Il prononce le nom de Dieu ; car Dieu, c'est le Père et le Fils et le Saint-Esprit, trois personnes distinctes dans une seule et même Divinité. En redisant à l'homme le nom de Dieu, le signe de la croix lui remet devant les yeux son éternel modèle, l'être par excellence, en qui sont réunies à un degré infini toutes les perfections.

De plus, en répétant le nom de chaque personne de l'auguste Trinité, il propose à notre imitation les perfections particulières de chacune d'elles.

Dans le Père, la puissance infinie ; et il me dit : Tu dois imiter la puissance du Père, créateur et modérateur de toutes choses, par le gouvernement de toi-même et du monde ; par l'empire sur tes passions, sur les maximes, les usages, les intérêts, les modes, les menaces, les promesses, contraires à la liberté et à la dignité d'un enfant de Dieu, roi comme son Père.

Dans le Fils, la sagesse infinie ; et il me dit : Tu dois imiter la sagesse du Fils, par la justesse de tes appréciations et de tes jugements ; par la préférence invariablement donnée à l'âme sur le corps, à l'éternité sur le temps, au devoir sur le plaisir, aux richesses qui demeurent, sur les biens qui passent.

Dans le Saint-Esprit, l'amour infini ; et il me dit : Tu dois imiter la charité du Saint-Esprit, en disciplinant tes affections et en les ennoblissant ; en arrachant de ton cœur jusqu'à la dernière fibre de l'égoïsme, de la jalousie, de la haine, et de tous les vices qui produisent la dégradation au dedans et le trouble au dehors.

Qu'en penses-tu ? Le signe de la croix n'est-il pas un excellent guide ? Où est le professeur de philosophie qui peut se flatter de montrer plus clairement, à chaque puissance de notre âme, la route de la perfection ? Toutefois, nous ne connaissons qu'une partie de ses enseignements : les autres, à demain.

Vingt-et-unième lettre

Ce 18 décembre.

Imitation générale. — Imitation de la sainteté de Dieu. — Ce qu'est la sainteté. — Le signe de la croix sanctificateur de l'homme et des créatures. — Imitation de la charité de Dieu. — Ce qu'est la charité en Dieu. — Ce qu'elle doit être en nous. — En nous l'enseignant, le signe de la croix est un signe éloquent et sûr. — Preuves sans réplique.

Cher ami,

Grâce au signe de la croix, chaque personne de l'adorable Trinité pose en quelque sorte devant nous et se laisse copier. Sous le grand nom de Dieu, elles offrent à notre imitation toutes les perfections réunies. J'en choisis deux, brillantes d'un éclat plus vif et plus nécessaires à imiter aujourd'hui que jamais : la sainteté et la charité.

La sainteté. Sainteté veut dire *unité*, exemption de tout mélange étranger. Dieu est saint, parce qu'il est un. Il est trois fois saint, parce qu'il est trois fois un. Un en puissance, puisqu'elle est infinie ; un en sagesse, puisqu'elle est infinie ; un en amour, puisqu'il est infini. En Dieu, rien ne limite ni n'altère cette triple unité. Il est saint, parfaitement saint, complètement saint en lui-même, par la raison que je viens de dire.

Il est saint dans ses œuvres. Dans aucune, il ne peut souffrir le mélange coupable, le désordre ou, pour l'appeler par son nom, le péché. Les anges tombés du ciel, l'homme chassé du paradis terrestre, le monde noyé par le déluge, Sodome consumée par le feu, l'empire romain s'écroulant sous les coups des Barbares, la grande Victime du Calvaire crucifiée entre deux voleurs, les calamités publiques et privées, l'enfer avec ses feux éternels : autant de témoins de l'inexorable sainteté de Dieu dans ses créatures.

Grande leçon, que me donne incessamment le signe de la croix ! Je ne puis le faire sans qu'il me dise : image d'un Dieu saint, trois fois saint, inexorablement saint, tu dois être saint toi-même, trois fois saint, inexorablement saint, dans ta mémoire, dans ton entendement, dans ta volonté. Saint dans mon âme et dans mon corps, saint en moi-même et

saint dans mes œuvres, seul ou en compagnie, jeune ou vieux, puissant ou faible, saint en tout, saint partout, saint toujours : telle est la sublime unité que je dois réaliser en moi. Ô homme ! que tu es grand, s'écrie Tertullien, si tu te comprends toi-même : *O homo, tantum nomen si intelligas te !*

Ce n'est pas assez : comme Dieu même, je dois la réaliser au dehors. Sur tout ce qui m'entoure doit rayonner la sainteté ou l'unité de la vie. Exemples, paroles, prières, rien en moi qui ne serve à éloigner le mal, le dualisme, de mon prochain, image de Dieu comme moi, comme moi créé pour l'unité. Dans cette obligation, si vivement rappelée par le signe de la croix, prennent leur source les prodiges de dévouement sans cesse renaissants au sein du catholicisme.

Demande à nos légions d'apôtres, de l'un et de l'autre sexe, ce qui les porte à mettre au service de barbares inconnus, les intelligences les plus nobles, les vies les plus pures, le sang le plus généreux. Tous te répondront : La parole du Maître. Nous avons entendu le Verbe rédempteur, ordonnant d'imprimer à tous les membres de la famille humaine le signe auguste de la Trinité. Immortelle comme lui, cette parole retentit à notre cœur, et, partout où il reste un front à marquer du signe libérateur, nous accourons, nous travaillons, nous mourons.

Écoute le généralissime de ces légions héroïques, le saint Paul des temps modernes, Xavier.

Tu sais que, par ses gigantesques travaux, cet homme prodigieux a conquis un monde à la civilisation et à la foi. Mais quel ressort puissant éleva son courage, éleva encore celui de ses successeurs, jusqu'à la témérité, son ambition et la leur jusqu'à l'enthousiasme et à la folie ? *O sanctissima Trinitas !* Ô très sainte Trinité ! Ce cri de guerre, presque aussi fréquent que la respiration sur les lèvres de Xavier, te révèle la pensée commune.

De son regard illuminé par la foi, l'apôtre a considéré les peuples nombreux de l'Inde, de la Chine et du Japon. Il les a vus, assis à l'ombre de la mort et portant sur leurs fronts déshonorés le signe de la bête, au lieu du caractère glorieux de la Trinité. Au spectacle de cette immense dégradation, son zèle s'enflamme, et de sa poitrine soulevée s'échappe le cri de guerre : *O sanctissima Trinitas !* Ô très sainte Trinité ! Quelle honte pour vous ! Quel malheur pour l'ouvrage de vos mains !

Et pour réparer ces images défigurées, en gravant sur tous les fronts le signe divin, Xavier s'élance comme un géant. L'espace fond sous ses pieds. Il se rit des dangers, et ne connaît d'autres bornes à son ambition

réparatrice, que les limites du monde. Le monde même lui paraît trop petit pour son cœur, et il marche assez pour en faire trois fois le tour [1].

Si la mort ne lui permet pas de le parcourir dans tous les sens, il montre du doigt à ses successeurs les nations à conquérir. Son désir est compris. Portés sur l'aile des vents, comme dit Fénelon, des milliers de missionnaires arriveront dans toutes les îles, dans toutes les forêts, sur toutes les plages, si reculées et si inhospitalières qu'elles puissent être.

Leur premier soin sera de rétablir sur le front de l'homme déchu jusqu'à l'anthropophagie, le signe sanctificateur de la croix, en répétant comme leur chef : *O sanctissima Trinitas !* Que tel soit le motif qui anime les conquérants de l'Évangile, la preuve en est que tout leur ministère consiste à marquer du sceau des adorables personnes, les nations infidèles ; puis, à maintenir inviolable la divine ressemblance.

Le signe de la croix fait plus encore, il sanctifie tout ce qu'il touche : l'homme et les créatures. Or, en sanctifiant les créatures après avoir sanctifié l'homme, le guide divin ramène toutes choses à leur fin, l'unité. C'est un article de la foi universelle, que les signes religieux ont le pouvoir de modifier les créatures inanimées : nous l'avons vu dans tout ce qui précède.

Parce qu'elle est universelle, une pareille croyance ne saurait être fausse. La grande maîtresse de la vérité la regarde comme une partie du dépôt confié à sa sollicitude. Chaque jour elle la pratique et enseigne à la pratiquer. Vois, depuis dix-huit siècles et dans toutes les parties du globe, l'Église catholique sanctifiant par le signe de la croix : l'eau, le sel, l'huile, le pain, la cire, la pierre, le bois, les créatures insensibles.

Qu'est-ce à dire théologiquement, que le signe de la croix sanctifie l'homme et les créatures ? À l'égard de l'homme, je ne prétends pas que le signe de la croix lui confère la grâce sanctifiante, ou soit un instrument propre à la lui conférer, comme les sacrements. Je veux dire qu'il communique une espèce de sanctification, semblable à celle du catéchumène, sur lequel on fait ce signe divin avant le baptême : « Car, dit saint Augustin, il y a des sanctifications de plusieurs sortes [2]. »

Le signe de la croix est un acte auquel Dieu attache l'application des mérites de son Fils, sans pour cela lui donner la vertu du baptême ou de la pénitence. L'aumône n'est pas un sacrement ; et cependant, de l'aveu de tous, elle est une chose bonne, pieuse, salutaire et sanctifiante.

1. *Vie de S. Fr. Xav.*, t. II, liv. VI, p. 208-213.

2. Non unius modi est sanctificatio ; nam et catechumenum secundum quemdam suum modum per signum Christi et orationem manus impositionis puto sanctificari. (Lib. II, *De peccat. merit. et remiss.*, c. CXXVI.)

Quant aux créatures, sanctifier une chose inanimée, ce n'est pas lui donner une qualité physique et inhérente ; c'est la ramener à sa pureté native et lui communiquer une vertu supérieure à sa nature. De là, deux effets de la sanctification.

Le premier purifie les créatures, en ce sens qu'il les dégage des influences du démon. Le second les rend propres à produire des effets au-dessus de leurs forces naturelles. Ainsi modifiées, elles deviennent entre les mains de l'homme des instruments de guérison, des armes contre les démons, des préservatifs contre les dangers de l'âme et du corps.

Combien on pourrait citer d'événements miraculeux, publics ou privés, anciens et modernes, dus à ces créatures insensibles, mais sanctifiées par le signe de la croix ! Si, au lieu de passer le temps à barboter dans les fables païennes, dans les légendes païennes de Rome et de la Grèce, les jeunes générations étudiaient l'histoire de l'Église et la vie des saints, tes camarades connaîtraient, à cet égard, une foule de faits plus avérés que ceux d'Alexandre et de Socrate [1].

Ce n'est pas seulement par l'imitation de la sainteté divine, mais encore de la charité divine, que le signe de la croix, guide éloquent et sûr, nous met, nous maintient et nous pousse dans notre voie.

La Charité. Le Dieu dont nous sommes les enfants, et dont nous devons être l'image, est charité, *Deus charitas est*. Ce mot dit tout. Il dit tout ce qu'est Dieu en lui-même et dans ses œuvres. Le Père, étant Dieu, est charité. Le Fils, étant Dieu, est charité. Le Saint-Esprit, étant Dieu, est charité. La Trinité tout entière est charité. Dieu est charité ! Connais-tu un nom plus beau ? Et ce nom, le signe de la croix, chaque fois que nous le faisons, le redit à notre cœur.

Charité veut dire union et effusion. Entre les trois augustes Personnes, tout est union et unité : unité de puissance, unité de pensées, unité d'opérations, unité de bonheur, unité d'essence. L'ombre même d'un désaccord jamais ne vient troubler cette parfaite, cette ravissante harmonie. Pourquoi ? Parce qu'un seul amour, amour plénier, éternel, inaltérable, est le lien délicieux de la Trinité.

Effusion. Essentiellement communicative, la charité tend à se répandre au dehors, et la charité infinie avec une force et une abondance infinie. Or, les œuvres extérieures de Dieu sont : la création, la conservation, la rédemption, la sanctification, la glorification. Ainsi, créer, c'est aimer ; conserver, c'est aimer ; racheter, c'est aimer ; sanctifier, c'est aimer ; glo-

1. Voir Gretzer, p. 696 et suiv.

rifier, c'est aimer. Toute charité vient du cœur. Dieu est donc un cœur. Connais-tu un nom plus délicieux ? Et ce nom, le signe de la croix nous le redit chaque fois que nous le faisons.

Dieu est charité. À toi, comme à moi, comme à tout homme, quel que soit son âge ou sa condition, ce mot dit ce que nous devons être. Images de Dieu, nous devons lui ressembler. Lui ressembler, c'est être charité, charité en nous-mêmes et dans nos œuvres.

En nous-mêmes, par le lien surnaturel de la grâce qui unit entre elles toutes nos facultés, les ennoblit, les fortifie l'une par l'autre et les fait tendre au même but, la formation de la ressemblance parfaite de Dieu en nous. Dans nos œuvres, par le principe divin qui, nous unissant à tous les hommes, comme les membres d'un même corps, fait battre notre cœur à l'unisson du leur, le répand en effusions salutaires sur tout ce qui leur appartient, et réalise ce dernier vœu du divin maître : Ô Père ! qu'ils soient un comme nous sommes un.

Je m'en tiens, mon cher Frédéric, à ces aperçus, qu'il te sera facile de développer, ils suffisent pour montrer l'importance du signe de la croix, comme guide de l'homme. Si tes camarades avaient le malheur d'en douter, adresse-leur les questions suivantes :

Est-il vrai, oui ou non, que rien n'est plus propre que le signe de la croix à nous rappeler Dieu et la Trinité ?

Est-il vrai, oui ou non, que l'homme est formé à l'image de Dieu ?

Est-il vrai, oui ou non, que le premier devoir et la tendance naturelle d'un être quelconque, est de reproduire en lui le type sur lequel il a été fait ?

Est-il vrai, oui ou non, que, si l'homme ne fait pas de persévérants efforts pour se former à l'image de Dieu, il se forme inévitablement à l'image du démon et de ses passions déréglées ; de sorte que, ne devenant pas de jour en jour plus saint, plus charitable, plus Dieu, il devient de jour en jour plus pervers, plus égoïste, plus démon, plus bête, *animalis homo* ?

Est-il vrai, oui ou non, que l'homme tend sans cesse, le sachant ou sans le savoir, à faire tout ce qui l'entoure à son image, et que de cette action permanente vient la sanctification ou la perversion, l'ordre ou le désordre, le salut ou la ruine des individus, des familles, des sociétés, des croyances et des mœurs ?

Pour peu qu'ils aient de logique et surtout d'impartialité, leur réponse, je n'en doute pas, sera ce qu'elle doit être. Avec nous, ils concluront que rien n'est mieux fondé, ou, pour parler la langue du jour, rien n'est plus profondément philosophique que l'usage fréquent et très fréquent du signe de la croix. Ils concluront que ni les premiers chrétiens, ni les

vrais chrétiens de tous les siècles, ni l'Église catholique, ni enfin l'élite de l'humanité, ne se sont trompés, en conservant invariablement l'usage de ce signe mystérieux. Ils concluront que l'erreur, le tort et la honte sont du côté des contempteurs du signe de la croix ; qu'en ne le faisant pas, en rougissant de le faire, en se moquant de ceux qui le font, ils se placent dans la lie de l'humanité, descendent au-dessous même des païens, et s'assimilent à la bête.

Que reste-t-il donc et pour eux et pour nous ? Mes dernières lettres te l'apprendront.

Vingt-deuxième lettre

Ce 19 décembre.

Prononcé du jugement entre nous et les premiers chrétiens. — Première obligation, faire résolument le signe de la croix, le faire souvent et le bien faire. — Raisons de le faire résolument. — Honte et dangers de ne pas le faire. — État de la santé physique et morale du monde actuel. — Impossibilité pour l'homme de ne pas porter le signe de Dieu ou le signe du démon. — Ce qu'est le signe du démon.

Cher Frédéric,

Lorsque, dans les affaires civiles, un jugement sans appel est rendu, que reste-t-il aux parties ? Une seule chose. Sous peine de révolte et de toutes les conséquences de la révolte, elles doivent s'exécuter. Il en est de même dans les questions de doctrine. Lorsqu'une autorité infaillible a décidé un fait en litige, il reste une seule chose. Sous peine d'une révolte bien plus grave, et de toutes les conséquences de cette révolte, il faut prendre pour règle de conduite l'arrêt du tribunal suprême.

Un procès était engagé entre nous et les premiers chrétiens. Il s'agissait de savoir qui avait tort ou raison : des premiers chrétiens qui faisaient le signe de la croix, qui le faisaient très souvent, qui le faisaient bien ; ou des chrétiens modernes, qui ne font plus le signe de la croix, qui le font rarement, qui le font mal.

La cause a été soigneusement examinée ; les débats ont été publics, les plaidoyers entendus. Constituée en tribunal souverain, l'élite de l'humanité, ayant pour assesseurs : la foi, la raison, l'expérience, les peuples, même païens, a prononcé en faveur des chrétiens de la primitive Église. Que nous reste-t-il ? Il nous reste à renouer la glorieuse chaîne de nos antiques traditions, si malheureusement rompue, et à faire résolument le signe de la croix, à le faire souvent et à le bien faire.

Faire résolument, ostensiblement le signe de la croix. Et pourquoi ne le ferions-nous pas ainsi ? Pourquoi rougirions-nous de le faire ? Remarque bien, mon cher ami, que faire ou ne pas faire le signe de la croix, n'est pas une chose facultative. Qui le fait s'honore, qui ne le fait pas se déshonore.

En faisant le signe de la croix, nous avons derrière nous, autour de nous, avec nous, tous les grands hommes et tous les grands siècles de l'Orient et de l'Occident, toute l'immortelle nation catholique, l'élite de l'humanité. En ne le faisant pas, nous avons derrière nous, autour de nous, avec nous, les petits hérétiques, les petits mécréants, les petits ignorants, les petites et les grosses bêtes.

En faisant le signe de la croix, nous nous couvrons, nous et les créatures, d'une armure invincible. En ne le faisant pas, nous nous désarmons et nous nous exposons, nous et les créatures, aux plus graves périls.

L'homme et le monde vivent nécessairement sous l'influence de l'Esprit du bien, ou sous l'influence de l'Esprit du mal. Maître de l'homme et des créatures, l'Esprit du mal leur fait sentir ses malignes influences : le corps et l'âme, l'esprit et la matière en sont viciés. Sur cette vérité fondamentale a vécu le genre humain.

Aussi, depuis dix-huit siècles surtout, les chefs de l'éternel combat n'ont qu'une voix, pour nous crier de nous couvrir, nous et les créatures, du signe de la croix : bouclier impénétrable aux flèches enflammées de l'ennemi : *Scutum in quo ignitæ diaboli extinguuntur sagittæ*. Et, soldats infidèles à la consigne, nous jetterions volontairement notre armure ! Et, la poitrine nue, nous resterions stupidement exposés aux coups mortels de l'armée ennemie ! Tout cela pour ne pas déplaire aux *autres* : et quels *autres* ?

Mais ils disent : Le monde actuel ne fait plus le signe de la croix, et il ne s'en porte pas plus mal. Est-ce bien sûr ? Quelle est aujourd'hui la santé publique de l'homme et de la nature ? Chaque jour, n'entends-tu pas répéter en Allemagne, comme en France, comme partout : Il n'y a plus de santé ? Ce mot, devenu populaire, n'est-il qu'un mot ?

Optimistes quand même, vous le dites. Vous croyez donc que les lois divines faites pour l'homme, esprit et matière, n'ont pas dès cette vie une double sanction, l'une morale et l'autre physique ?

Vous croyez que la profanation de plus en plus générale des jours consacrés au repos de l'homme et des créatures, le mépris des lois du jeûne et de l'abstinence, l'abandon du pain de vie, ne peuvent compromettre que le salut de l'âme ?

Vous croyez que la surexcitation des affaires, les agitations de la politique, la fièvre des jouissances, caractère distinctif d'un monde qui a entrepris de faire descendre le ciel sur terre ; la mollesse des mœurs, l'habitude anormale de faire de la nuit le jour et du jour la nuit ; les recherches de la sensualité dans les aliments, l'effrayante consommation d'alcools, et nos

cinq cent mille cafés ou cabarets, sont sans influence fâcheuse sur la santé publique ?

D'où vient alors la diminution de forces dans les générations modernes ? Serait-il aisé de trouver aujourd'hui beaucoup de jeunes gens, capables de manier les armes de nos aïeux du moyen âge, ou même de porter leur armure ?

Les réformes si nombreuses, opérées par les conseils de révision, pour cause d'étiolement, ou pour vices de conformation ; l'impuissance de tant de personnes, même religieuses, à observer la loi du jeûne, pourtant si adoucie, n'ont-elles aucun sens [1] ?

Que dit l'augmentation considérable et toujours croissante des pharmaciens, des médecins, des officiers de santé et des *médiums guérisseurs*, dont les antichambres seront bientôt aussi fréquentées que les salons des sommités médicales ?

Enfin, les cas de suicide et d'aliénation mentale, arrivés à des chiffres inconnus jusqu'ici, et toujours croissants, forment-ils des symptômes bien rassurants de la santé publique ? Même en ne leur accordant qu'une valeur restreinte, ces faits, et d'autres encore, démontrent-ils que l'homme d'aujourd'hui ne se porte pas plus mal que celui d'autrefois ?

Et la santé de la nature, sur laquelle on ne fait plus le signe libérateur, est-elle en progrès ? Que signifie la maladie des pommes de terre, la maladie de la vigne, la maladie des arbres, des végétaux, des plantes, des herbes même fourragères ?

Tous ces malades, au nombre de *plus de cent*, atteints simultanément de maladies graves, inconnues, opiniâtres, accusent-ils la parfaite santé des créatures ? Ce phénomène, d'autant plus sinistre qu'il est *sans analogue dans l'histoire*, ne semble-t-il pas plutôt donner à la nature actuelle l'air d'un grand hôpital, où, comme dans l'espèce humaine, tout souffre, tout languit et s'étiole [2] ?

---

1. Un journal non suspect, *la Nation*, présente des réflexions d'une certaine gravité sur les effets du recrutement en France. Elle constate « qu'en dépit des progrès successifs de l'hygiène et de la vulgarisation du bien-être, la population, loin de s'améliorer, dégénère et s'abâtardit rapidement. » Voilà, il faut en convenir, de singuliers résultats ! et le progrès, l'hygiène et le bien-être ont des conséquences bien inattendues ! Au commencement du siècle, dit la *Nation*, la taille du soldat était fixée à cinq pieds deux pouces, elle a été abaissée à cinq pieds, puis à quatre pieds dix pouces ; aujourd'hui, elle est réduite à quatre pieds huit pouces. Si cette progression continue, Dieu sait où l'on s'arrêtera.

2. Je mets sous tes yeux une nomenclature des arbres, des arbustes, des plantes et des végétaux actuellement malades, avec l'indication des maladies qui les dévorent.

T, indique la *lèpre*, ou taches noires. — O, *oïdium*. — R, *Rouille*. — I, *Insectes* : petits vers logés dans l'épiderme des feuilles ou sur la surface.

On ne peut donc le nier : considéré dans l'homme et dans les créatures immédiatement soumises à l'homme, le monde actuel est malade, plus malade qu'autrefois. Mais qu'est-ce que la maladie ? C'est l'affaiblissement de la vie. Le Verbe créateur est la vie et toute vie. S'approcher de lui, augmentation de vie ; s'éloigner de lui, diminution de vie.

Au jugement de l'Église et de tous les siècles chrétiens, l'acte extérieur, le trait d'union le plus universel et le plus ordinaire qui met l'homme et les créatures en contact avec la Vie, c'est le signe de la croix. Or, vous vous en moquez : vous ne le faites pas : vous ne voulez plus le faire.

En ce qui vous concerne, vous le remplacez, ainsi que la prière et les pèlerinages d'autrefois, par les bains de mer, par les eaux tièdes, chaudes,

---

Arbres. Le chêne T. I. Le hêtre T. I. L'orme T. R. I. Le charme. T. I. Le bouleau T. R. Le frêne T. I. Le peuplier d'Italie T. I. Le peupl. du Canada T. R. Le châtaignier T. L'érable T. Le saule T. R. L'ébénier T. I. Le tilleul T. Le platane T. Le pommier T. I. Le poirier T. I. Le cerisier T. Le prunier T. L'abricotier T. O. Le mûrier T. O. L'oranger T. O.

Arbustes. La vigne T. O. La canne à sucre T. O. Rosier T. R. O. I. Épines T. O. I. Glicynia cinensis T. Framboisier T. R. Ronces T. R. O. Églantier O. Groseillier T. I. Ribes nigra et rubra T. Berberina vulgaris O. Le lilas T. I. Le jasmin de Valence T. Le sureau T. La boule de neige T. Le wezelia T. L'argousier du Canada T. Le seringa vulgaris T. L'althæa T. I. Le noisetier T. I. La pomme-cerise T. L'osier T. R.

Plantes. Pivoines de différentes espèces T. Millefolium T. O. D'anther T. Campanula R. L'ortie T. O. Chardon-bénit R. Plantes sauvages de différentes espèces T. R. O. La camomille T. La violette T. Le phlox T. L'erithrynum cristagalli T. Les oculées O. Les marguerites T. La dictytera spectabilis T. La reine des prés T. L'héliotrope T. La primevère T. Le pissenlit R. Le gladiolus T. R. La chicorée T. R. O. La scabieuse T. L'aigremoine T. L'achemille T. Le long-dragon R.

Végétaux. Le froment T. R. Le seigle R. L'avoine T. R. L'orge R. La pomme de terre T. Les haricots T. R. Le salsifis R. Le céleris R. L'oseille R. Le chou T. R. Le navet R. I. La betterave R. La fève T. R. Le trèfle T. O. Le jonc T. R. Le roseau R. Herbes des prairies, de différentes espèces R. Herbes sauvages, de différentes espèces T. R. O.

Nous devons cette nomenclature à l'obligeance d'un savant naturaliste, M. F. Verecruysse de Courtrai. Lui-même a recueilli, cette année 1862, des feuilles de tous les *sujets* malades, dont il a bien voulu nous envoyer des *specimens*. Qu'il nous permette de lui offrir l'expression publique de toute notre reconnaissance.

Les créatures matérielles, étant incapables de bien et de mal, ne sont malades que par ricochet, elles suivent la condition de l'homme. L'homme, étant le centre et l'abrégé de la création, renferme en lui toutes les lois qui régissent les créatures inférieures. S'il les viole, le résultat de la violation se fait sentir à toute la nature. Témoin le péché d'Adam. À la même cause, reproduite dans la suite des siècles, il faut attribuer les maladies des créatures, toujours en raison directe de l'intensité de la cause qui les produit. Isaïe ne semble-t-il pas avoir eu les yeux fixés sur notre époque, lorsqu'il écrivait : « La terre a été infectée par ses habitants. De là, les larmes, le deuil, les langueurs de la terre, la décadence du globe ; la maladie de la vigne, et les gémissements des cultivateurs. » *Luxit et defluxit terra, et infirmata est... defluxit orbis... et terra infecta est ab habitatoribus suis, quia... MUTAVERUNT JUS... propter hoc... infirmata est vitis*, etc. (XXIV, 4 et sqq.) Habacuc, Jérémie et les autres prophètes parlent, dans les mêmes termes, de cette agonie de la nature.

froides, sulfureuses, ferrugineuses, de Vichy, de Suisse, d'Allemagne, des Pyrénées.

Pour les créatures, par l'engrais artificiel, par l'échenillage, par le drainage, par le soufrage. Très bien ; seulement il fallait faire l'un et ne pas omettre l'autre : *Hæc oportuit facere et illa non omittere*.

Ainsi, contempteur de la sagesse divine et de la sagesse humaine, le monde actuel croit qu'on peut violer impunément une loi, religieusement observée depuis le christianisme, et respectée même des païens qui l'avaient formulée par cette maxime célèbre : Il faut prier pour jouir de la santé physique et morale : *Orandum est ut sit mens sana in corpore sano*. Ne nous plaignons pas ; nous avons ce qui est, et ce qui doit être.

Quand la santé physique de l'homme et de la nature, veufs du signe de la croix, serait aussi florissante qu'on le prétend, resterait la santé morale, bien plus importante que la première. Or quel est l'état sanitaire des âmes dans le monde actuel ? La réponse me conduirait trop loin.

Je te rappelle seulement que l'homme moral, comme l'homme physique, est dans l'alternative inévitable de vivre sous l'influence salutaire du bon Esprit, ou sous l'influence malfaisante du mauvais Esprit. Le signe de la croix nous place sous la première, l'absence du signe de la croix nous abandonne à la seconde. Tel est encore l'enseignement de l'Église, confirmé par la pratique des siècles chrétiens.

Cette expérience de dix-huit cents ans n'est rien pour vous. Vous ne voulez plus du signe libérateur. Vous n'y avez plus de foi. Vous n'en marquez plus ni votre front, ni vos lèvres, ni votre cœur, ni vos aliments. Eh bien : le démon y marquera le sien. Sur tous ces fronts, sur toutes ces lèvres, sur tous ces cœurs, sur tous ces aliments, on verra, sans avoir besoin de microscope, le signe de la bête.

Quel est le signe de la bête sur le front ? C'est l'orgueil, l'insubordination, la colère, le mépris, l'effronterie, la vanité, l'agitation des traits ; l'inaptitude aux sciences spiritualistes ; le dégoût des études morales ; les joues décolorées par le vice impur ou brûlées par le vin ; la dépression du front, l'exiguïté de l'angle facial, quelque chose d'épais, de bas, de terne, de bestial dans la physionomie, enfin ce cynisme des yeux pleins d'adultère, pleins d'un péché qui ne finit pas, et provocateurs incessants des âmes inconstantes [1].

Quel est-il sur les lèvres ? Le rire immodéré ou impudique, niaisement impie ou cruellement moqueur ; la loquacité sans règle, sans importance

1. Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei. (I *Cor.*, XI, 14.) Oculos habentes plenos adulterii et incessabilis delicti, pellicientes animas instabiles. (II *Petr.*, IX, 14.)

et sans but ; les paroles obscènes, les paroles de mensonge, d'irréligion, de blasphème, de haine, de médisance, de jalousie : trop-plein des concupiscences qui sort en écume, infecte comme les exhalaisons d'un sépulcre, meurtrière comme le venin de la vipère [1].

Quel est-il sur le cœur ? Les mauvaises pensées, les mauvais désirs, les fornications, les impuretés, les trahisons, les honteuses petitesses de l'égoïsme, les vols, les empoisonnements, les meurtres [2], le règne des courtisanes et l'apothéose des actrices.

Quel est-il sur les aliments ? Leur influence pernicieuse. N'ayant pas été délivrés par le signe rédempteur, ils servent, comme l'ont reconnu les païens eux-mêmes, de véhicules au démon. Mis par la manducation en contact intime avec la partie inférieure de l'âme, ils surexcitent ses appétits, flattent ses bas instincts, remuent toutes ses passions.

De là, ce que nous voyons et la recherche, la sensualité dans le boire et dans le manger, le despotisme de la chair, le dégoût du travail, l'impuissance de résister aux tentations, l'abaissement et quelquefois l'abrutissement de l'intelligence, la mollesse des mœurs, le sybaritisme des habitudes, l'adoration du dieu-ventre, finissant aujourd'hui plus que jamais par le mépris de soi, par l'étouffement de la conscience et du sens moral, par l'infanticide et par le suicide [3].

Regarde autour de toi, mon cher ami ; cherche les fronts, les lèvres, les cœurs, les tables, où se conservent la sainteté, la dignité, la sobriété de l'homme et du chrétien ; les vies mortifiées et pures ; les vies fortes contre les tentations ; les vies dévouées à la charité et à la vertu ; les vies qui peuvent sans rougir se révéler aux amis et aux ennemis : tu ne les trouveras que sous la protection du signe de la croix.

Ce que je te dis aujourd'hui, accepte-le comme un fait d'expérience. Demain je t'en donnerai les raisons et les preuves.

---

1. Sepulcrum patens est guttur eorum. (Ps. V, 11.) — Despumantes suas confusiones. (*Jud.*, XIII.)

2. De corde enim exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, furta, falsa testimonia, blasphemiæ. (*Matth.*, XV, 19, etc.)

3. ... Inimicos crucis Christi, quorum finis interitus : quorum deus venter est et gloria in confusione ipsorum. (*Philipp.*, III, 18.)

Vingt-troisième lettre

Ce 20 décembre.

Raisons de la puissance et de la haute mission du signe de la croix. — Dogme fondamental. — Ce qui se passe dans l'ordre public, image de ce qui a lieu dans l'ordre moral. — La réforme, première fille de la Renaissance du paganisme, abat toutes les croix. — La Révolution française, seconde fille du paganisme, imite sa sœur. — Seconde obligation ; faire souvent la signe de la croix. — Raisons prises à l'état actuel. — Troisième obligation ; bien faire le signe de la croix : condition. — Le signe de la croix signe éternel de victoire. — Constantin. — Louanges du signe de la croix.

Tu n'oublies pas, mon cher Frédéric, que nous tirons les conséquences pratiques du jugement rendu entre nous et nos aïeux. La première est que nous devons faire résolument le signe de la croix.

Bien que la décision sans appel du tribunal suffise à déterminer notre conduite, j'ai voulu, pour la rendre plus respectable, te montrer la honte, les dangers et les malheurs qui seraient la conséquence d'une révolte théorique ou pratique. Les faits ont parlé. Tu as vu le signe de la bête, gravé sur les fronts, sur les lèvres, sur les cœurs, sur les aliments que ne sanctifie par le signe divin. D'où cela vient-il ? J'ai promis de te le dire.

Que le signe de la bête soit inévitablement marqué sur tout homme et sur toute chose, que ne protège pas le signe libérateur de l'homme et du monde, il n'en peut être, il n'en pourra jamais être autrement. Pour l'homme, il n'y a qu'un préservatif du démon, comme pour le monde il n'y a qu'un paratonnerre : c'est le signe de la croix. Où il n'est pas, Satan est le maître.

Ce fait tient, comme nous l'avons plusieurs fois répété, au dogme le plus profond, et tout ensemble le plus incontestable, de l'humanité : *l'asservissement de l'homme et du monde à l'Esprit du mal, depuis la chute originelle.* Pour rendre palpable ce que je dis de la haute mission du signe de la croix, laisse-moi te rappeler quelques faits historiques trop peu remarqués.

Ce qui se passe dans l'ordre politique, n'est qu'un reflet de ce qui a lieu dans l'ordre moral. Or, lorsqu'une dynastie est sur le trône, elle a soin

d'arborer partout son étendard et de graver ses armoiries. C'est le signe de sa domination.

Vient-elle à être renversée ? Le premier acte du vainqueur est de faire disparaître les emblèmes de la dynastie vaincue, et de les remplacer par les siens. Ainsi s'annonce, aux yeux des peuples, l'inauguration du nouveau règne. Combien de fois, depuis soixante-dix ans, n'avons-nous pas vu, en France et ailleurs, ce changement de couleurs et d'écusson !

En venant reprendre possession de son royaume, le Verbe incarné trouva Satan roi et dieu du monde. Les statues, les trophées, les armoiries, le blason de l'usurpateur, étaient partout. Vaincu, tous ces signes de domination disparurent. À leur place brilla le blason du vainqueur, la croix.

Quand, pour ses crimes, une âme ou un pays est de nouveau abandonné à Satan et qu'il en prend possession, le premier acte de l'usurpateur est de faire disparaître le signe de la croix. C'est alors, et alors seulement, que, n'ayant plus à craindre ce signe redoutable, il agit en maître.

Relis une page de l'histoire de ton pays. De 1520 à 1530, quel spectacle te présente l'Allemagne ? Du Rhin au Danube, toutes les croix qui, depuis la victoire du christianisme sur l'idolâtrie scandinave, dominaient les montagnes et les collines, bordaient les chemins, émaillaient les campagnes, ornaient le faîte des maisons, brillaient au sommet des églises, décoraient les appartements du riche ou consolaient la chaumière du pauvre, furent abattues, brisées en morceaux, jetées au vent, ou traînées dans la boue, au milieu des vociférations d'un peuple en délire.

Qu'annonçait l'ouragan destructeur ? L'arrivée du vainqueur et le rétablissement de son règne. À partir de ce moment, l'Esprit de ténèbres domine l'Allemagne. Il y règne comme dans l'ancien monde, par le despotisme, par la volupté, par la cruauté, par le brigandage, par la confusion du juste et de l'injuste, par l'anarchie intellectuelle, sous tous les noms et sous toutes les formes.

Même spectacle en Prusse, en Saxe, en Hollande, en Danemark, en Suède, en Norvège, en Angleterre, en Suisse, et dans toutes les contrées, où l'usurpateur remplace le roi légitime.

Ce fait est d'autant plus significatif, qu'il n'est pas isolé dans l'histoire. On le voit se produire toutes les fois que Satan reprend possession d'un pays. Particulier ou général, lent ou rapide, il donne le caractère de la victoire infernale et en mesure l'étendue. En 1830, nous comptâmes par centaines seulement les croix abattues : 1830 fut un avortement de 93.

À cette dernière époque, époque de triomphe complet du paganisme,

il en fut bien autrement. C'est par milliers qu'il faut compter les croix abattues et mutilées sur le sol de la France. Dans ce temps de lugubre mais d'instructive mémoire, il est un jour néfaste entre tous.

Sous les coups de hordes fanatisées, le 10 août 1792 vit s'écrouler dans le sang le trône et l'autel. Les massacres des Carmes et de Saint-Firmin, la proclamation de la république, l'assassinat de Louis XVI, les hécatombes de la Terreur, les immondices du Directoire, les apostasies, les sacrilèges, les déesses de la Raison, ne furent que les conséquences de cette lamentable journée. Éternellement elle marquera l'heure précise, où Satan fit sa rentrée triomphante dans le royaume très chrétien.

« Or, en ce moment, écrit un historien de cette époque, un orage sans exemple éclatait sur Paris. Une chaleur lourde et morte avait tout le jour étouffé la respiration. D'épais nuages, marbrés, vers le soir, de teintes sinistres, avaient comme englouti le soleil dans un océan suspendu.

« Vers dix heures, l'électricité se dégagea par des milliers d'éclairs, semblables à des palpitations lumineuses du ciel. Les vents, emprisonnés derrière ce rideau de nuages, s'en dégagèrent avec le mugissement des vagues, courbant les moissons, brisant les branches des arbres, emportant les toits. La pluie et la grêle retentirent sur le sol, comme si la terre eût été lapidée d'en haut. Les maisons se fermèrent. Les rues et les routes se vidèrent en un instant.

« La foudre, qui ne cessa d'éclater et de frapper, pendant huit heures de suite, tua un grand nombre de ces hommes et de ces femmes, qui viennent la nuit approvisionner Paris. Des sentinelles furent trouvées foudroyées dans la cendre de leurs guérites. Des grilles de fer, tordues par le vent et par le feu du ciel, furent arrachées des murs où elles étaient scellées par leurs gonds, et emportées à des distances incroyables.

« Les deux dômes naturels qui s'élèvent au-dessus de l'horizon de la campagne de Paris, Montmartre et le mont Valérien, soutirèrent en plus grande surface le fluide amoncelé dans les nues qui les enveloppaient. Le tonnerre, s'attachant de préférence à tous les monuments isolés et couronnés de fer, *abattit toutes les croix* qui s'élevaient dans la campagne, aux carrefours et routes, depuis la plaine d'Issy et les bois de Saint-Germain et de Versailles, jusqu'à la croix du pont de Charenton.

« Le lendemain, les bras de ces croix jonchaient partout le sol, *comme si une armée invisible eût renversé, sur son passage, tous les signes répudiés du culte chrétien*. »

Il n'y a pas de hasard dans l'ordre moral, pas plus qu'il n'y a de saut dans la nature. Les faits que je viens de rappeler ont donc une significa-

tion. Or, les circonstances qui les ont accompagnées et suivies, prouvent, jusqu'à l'évidence, la raison d'être du signe de la croix dans un pays, ou sa raison de n'être pas.

Elles prouvent encore aux nations, aux provinces, aux villes, aux campagnes, aux hommes quels qu'ils soient, combien il leur importe de conserver, de multiplier, d'honorer le signe protecteur de la création tout entière.

Faire le signe de la croix souvent est la deuxième conséquence pratique du jugement rendu. Et pourquoi ne le ferions-nous pas ? Pourquoi chacun, en ce qui le concerne, ne reviendrait-il pas à la pratique de nos pères ? Ils ne se croyaient pas en sûreté, même un instant, même dans les actions les plus ordinaires de la vie, s'ils n'étaient protégés par le signe salutaire.

Sommes-nous plus forts qu'eux ? Nos tentations sont-elles moins nombreuses ou moins vives, nos dangers moins pressants, nos obligations moins grandes ? Chaque fois que nos pères sortaient de leurs demeures, leurs yeux étaient offensés par la vue de statues, de peintures, d'objets obscènes, d'usages et de fêtes, où l'Esprit du mal éclatait de toutes parts.

Quels discours, quelles conversations, quels chants frappaient leurs chastes oreilles ? Sous toutes les formes les plus séduisantes, le sensualisme et le naturalisme des idées et des mœurs, publiques et privées, étaient une conspiration permanente contre le surnaturalisme de leur vie, contre leur esprit de mortification, de simplicité, de pauvreté, de détachement.

Puis, ils avaient à défendre leur foi contre les sarcasmes, les mépris et les sophismes de la plèbe et de la philosophie païenne. Ils avaient à en répondre devant les juges et à la certifier dans les amphithéâtres. Pour se sauver de tant de périls, quel était leur secret ? Le signe de la croix, toujours le signe de la croix.

Et nous, catholiques du dix-neuvième siècle, quelle est notre condition ? Tout ou presque tout ce qui nous entoure, n'est-il pas redevenu païen ? Où trouver un mot d'Évangile dans la plupart des hommes et des choses ? Comme celles d'autrefois, les villes de l'Europe actuelle ne sont-elles pas inondées de statues, de tableaux, de gravures, d'objets capables d'allumer, dans les âmes les plus froides, les feux impurs de la concupiscence ?

Dans les rues, dans les salons, dans les lectures quotidiennes, de quoi sont frappées nos oreilles ? Pour être complètement païen dans son luxe de table, d'ameublement, de logement, de vêtement et de jouissances, que manque-t-il au monde actuel ? L'esclavage et la richesse. Les instincts sont les mêmes qu'au temps des Césars !

Un pareil spectacle n'est-il pas un piège continuel ? Malheur à qui ne le verrait pas ! Malheur surtout à qui ne veillerait pas, nuit et jour, sur son cœur et sur ses sens ! S'il est difficile de défendre nos mœurs, quelle guerre nous avons à soutenir pour sauvegarder notre foi !

Ne vivons-nous pas à une époque où les idées fausses, les mensonges, les sophismes circulent dans la société, nombreux comme les atomes de l'air ? Partout sont les amphithéâtres où nous devons combattre pour l'Église, pour nos croyances, pour nos traditions, pour nos usages, pour le surnaturalisme chrétien. L'arène n'est jamais fermée ; un combat n'est pas fini qu'un autre recommence.

Placés dans les mêmes conditions que nous, les premiers chrétiens n'ont connu qu'une arme victorieuse, une arme universelle, familière à tous, et dont ils faisaient un usage continuel : c'est le signe de la croix. En avons-nous une meilleure ?

Ah ! si jamais il fut nécessaire de faire souvent le signe protecteur, sur nous et sur les créatures, c'est aujourd'hui. Qui nous empêche d'imiter nos aïeux ? Que peut avoir d'incompatible avec nos occupations, le signe de la croix fait sur le cœur ou, à la manière antique, sur le front avec le pouce, ou sur la bouche avec le pouce et l'index ? Si nous sommes vaincus, à qui sera la faute ? *Perditio tua ex te, Israel !*

Bien faire le signe de la croix est la troisième application de la sentence prononcée. La régularité, le respect, l'attention, la confiance, la dévotion, doivent accompagner notre main, lorsqu'elle forme le signe adorable.

La régularité ; elle veut que le signe de la croix, dans sa forme parfaite, se fasse suivant la loi traditionnelle, c'est-à-dire de la main droite, et non de la main gauche, en portant lentement la main, du front à la poitrine, de la poitrine à l'épaule gauche, puis à la droite, en prononçant le nom des trois personnes de l'auguste Trinité [1].

Rien de tout cela n'est arbitraire.

S'ils sortaient de leurs tombeaux, c'est ainsi que les chrétiens des temps apostoliques feraient le signe de la croix. Écoutons un témoin oculaire : « Nous faisons le signe de la croix de la main droite sur les catéchumènes, dit saint Justin, parce que la main droite est censée plus noble que la gauche, bien qu'elle n'en diffère que par sa position, et non par sa nature ; ainsi, nous prions tournés vers l'Orient, comme étant la partie la plus noble de la création. De qui l'Église a-t-elle reçu cette manière de prier ?

1. Nominato Spiritu Sancto, dum ab uno ad alterum latus fit transversio. (Navarr., *Comment. de Orat. et horis canon.*, c. xix, n. 200.)

De ceux-là mêmes qui lui ont appris à prier : les Apôtres [1]. »

Sur la noblesse de la main droite, nous avons un curieux passage de saint Augustin. « Ne reprenez-vous pas, dit-il, celui qui veut manger de la main gauche ? Si vous regardez comme faisant injure à votre table, le convive qui mange de la main gauche, comment ne serait-ce pas une injure à la table divine, de faire de la main gauche ce qui doit être fait de la main droite ; et de la main droite ce qui doit être fait de la main gauche [2] ? »

Saint Grégoire ajoute : « Telle est la manière de parler parmi les hommes : Nous appelons noble et précieux ce qui est à droite, moins précieux et moins noble ce qui est à gauche [3]. »

Quant aux paroles qui accompagnent le mouvement de la main, elles sont aussi de tradition apostolique. « Sur tout ce que vous rencontrez, dit saint Éphrem, faites le signe de la croix au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit [4]. »

Et Tertullien : « La foi est signée dans le Père et dans le Fils et dans le Saint-Esprit [5]. »

Et saint Alexandre, soldat et martyr sous Maximien, se voyant condamné à mort, se tourne vers l'Orient, fait trois fois le signe de la croix sur tout son corps et dit : Gloire à vous, Dieu de nos pères, Père et Fils et Saint-Esprit [6].

Toutefois, la forme que je viens de décrire était moins usitée chez les

1. Quemadmodum dextera manu in nomine Christi eos, qui crucis signo obsignandi sunt, obsignamus, propterea quod dextera manus præstantior censetur quam sinistra ; quamquam situ, non natura, ab ea differat : sic Oriens, ut quæ pars sit in natura præstantior, ad Dei venerationem cultumque secreta est... a quibus autem Ecclesia precandi morem accepit ? Ab iis etiam ubi precandum sit accepit, id est, ab apostolis. (*Quæst.*, XVIII.)

2. Nonne corripis eum qui de sinistra voluerit manducare ? Si mensæ tuæ injuriam putas fieri, manducante conviva de sinistra ; quomodo non fit injuria mensæ Dei, si quod dextrum est, sinistrum feceris ; et quod sinistrum est, dextrum feceris ? (*In psal.* CXXXVI.)

3. Ipso enim locutionis usu, pro dextro habere dicimur quod pro magno pensamus ; pro sinistro vero quod despicimus. (*Moral.*, lib. XX, c. XVIII.)

4. Quæcumque pertransis, signa primum in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. (*De panoplia.*)

5. Fides obsignata in Patre et Filio et Spiritu Sancto. (*De Baptism.*, c. VI.)

6. Totum corpus cruce ter signavit et ad Orientem versus : Gloria, inquit, tibi sit Deus patrum nostrorum, Pater et Filius et Spiritus. (*Apud Sur.*, 13 mai.)

On cite deux manières de tenir la main en faisant le signe de la croix. La première consiste à étendre les trois premiers doigts, enfermant les deux autres. Cette manière, qui exprime distinctement le mystère de la sainte Trinité, était encore très usitée au treizième siècle. La seconde consiste à étendre les cinq doigts de la main. Elle rappelle les cinq plaies de N.-S. Aujourd'hui elle est seule en usage dans l'Église d'Occident.

premiers chrétiens que parmi nous. Leur manière ordinaire était de faire le signe de la croix avec le pouce sur le front : *Frontem crucis signaculo terimus*. Cela tenait à la crainte de se trahir et à la répétition incessante du signe adorable. Tel est encore le signe de la croix le plus fréquent en Espagne et dans plusieurs autres pays.

Pourquoi sur le front plutôt que sur le cœur ? Ici, mon cher Frédéric, comme dans tout ce qui est ancien, il y a de grands mystères. J'en compte cinq.

Le premier, l'honneur du divin Crucifié. « Ce n'est pas sans raison, dit saint Augustin, que le Verbe incarné a voulu que son signe fût marqué sur notre front. Le front est le siège de la pudeur, et il a voulu que le chrétien ne rougît pas des opprobres de son Maître. Si donc vous le faites en présence des hommes, et si vous n'en rougissez pas, comptez sur la divine miséricorde [1]. »

Le second, l'honneur de notre front. « Le signe de la croix, dit Tertullien, est le signe des fronts, *signaculum frontium* [2]. »

Et saint Augustin : « Un front sans signe de croix est une tête sans cheveux. La tête chauve est un sujet de honte et de dérision. Il en est de même du front que n'orne pas le signe de la croix. Un tel front est impudent. Entendez-vous l'homme qui en insulte un autre ? Il lui dit : Tu n'as pas de front. Qu'est-ce à dire, qu'il est impudent ? Que Dieu me préserve d'avoir le front nu ; que la croix de mon Maître l'orne et le couvre [3]. »

Le troisième, le miracle de la Rédemption. Le signe de la croix est un trophée. Les trophées se placent non dans les lieux obscurs, mais sur les places publiques, où tout le monde peut les voir, et, en les voyant, se rappeler les triomphes du vainqueur. « Pourquoi donc, s'écrie le grand Augustin, le Verbe divin n'aurait-il pas placé sur le front de l'homme, sur le membre le plus visible et le plus noble des membres, le signe de la victoire remportée par la croix sur les puissances infernales [4] ? »

En passant des lieux de supplice sur le front des empereurs, il fallait que la croix proclamât éternellement le grand miracle de la conversion de l'univers.

Le quatrième, la propriété divine. Rentré en possession de l'homme,

---

1. Non sine causa signum suum Christus in fronte nobis figi voluit, tanquam in sede pudoris, ne Christi opprobria christianus erubescat. (*In. ps.* XXX, *Ernarr.* IV, n. 8.)

2. *Contr. Marcion.*, lib. V.

3. Non habeam nudam frontem ; tegat eam crux Domini mei. (*In. ps.* CXXXI.)

4. Ipsam crucem de diabolo superato tanquam trophæum in frontibus fidelium positurus erat. (*In Joan.*, *Tract.* XXXVI.)

le divin Crucifié l'a marqué de son cachet, comme le propriétaire marque du sien les objets qui lui appartiennent.

« Aussitôt, dit saint Césaire d'Arles, que le Rédempteur eut rendu l'homme à la liberté, il le marqua de son signe. Ce signe, c'est la croix. Gravée aux portes des palais, nous la portons sur notre front. C'est le vainqueur qui l'y place, pour apprendre à tous que nous sommes rentrés en sa possession, et que nous sommes ses palais et ses temples vivants. Aussi le démon, jaloux, furieux, rôde sans cesse, cherchant à nous voler le signe de notre affranchissement, la charte de notre liberté [1]. »

Le cinquième, la dignité de l'homme. Le front est la plus noble partie du corps, et comme le siège de l'âme. Qui est maître de la tête est maître de l'homme. Aussi, de toutes les parties du corps humain, le front est celle que le démon s'est le plus acharné à déformer.

La déformation de cet organe par les compressions artificielles a fait le tour du monde : dans beaucoup de pays elle subsiste encore. Défigurer l'image de Dieu, affaiblir les facultés intellectuelles, développer les plus bas instincts : tels sont les résultats constatés de cette déformation humainement inexplicable.

Réparateur de toutes choses, Notre-Seigneur a voulu que le signe de la croix fût de préférence marqué sur le front, afin de le délivrer, et, en le délivrant, de rendre à l'homme, avec la plénitude de ses facultés, toute la dignité de son être.

Le respect est une autre condition pour bien faire le signe de la croix. Le respect ; parce que c'est un acte de religion quatre fois vénérable : par son origine, par son antiquité, par l'usage qu'en a fait tout ce que le monde a vu de plus grand et de plus saint, les apôtres, les martyrs, les vrais catholiques de la primitive Église et de tous les siècles ; par la gloire dont il brillera au dernier jour du monde, lorsque, annonçant l'arrivée du souverain Juge, il apparaîtra dans les nues, éclatant de lumière, et viendra majestueusement se placer à côté du tribunal suprême, pour la consolation des justes et la confusion éternelle des méchants.

L'attention ; sans elle le signe rédempteur n'est plus qu'un mouvement machinal, trop souvent inutile à nous-mêmes et peut-être injurieux à Celui dont il rappelle la majesté, l'amour et les bienfaits.

La confiance ; mais une confiance filiale, vive, forte, fondée sur le témoignage des siècles, sur la pratique de l'Église, sur les effets merveilleux

1. Et ideo nunc (diabolus) gemit, invidet, circuit, sin forte vel furto a nobis possit auferre instrumentum ipsius manumissionis et acquisitæ tabulæ libertatis. (*Homil.* V, *de pascha.*)

produits par ce signe, redoutable au démon et libérateur de l'homme et du monde.

La dévotion, qui met le cœur à l'unisson des lèvres. En faisant le signe de la croix, que fais-je ? Je me proclame le disciple, le frère, l'ami, l'enfant d'un Dieu crucifié. Sous peine de me mentir et de mentir à Dieu, je dois être ce que je dis.

Écoute nos pères : « Lorsque tu te signes, songe à tous les mystères renfermés dans la croix. Il ne suffit pas de la former simplement avec le doigt, il faut auparavant la faire avec la foi et la bonne volonté... Lorsque tu marques du signe de la croix ta poitrine, tes yeux et tous tes membres, offre-toi en hostie agréable à Dieu...

« Si, en te marquant du signe de la croix, tu te proclames soldat chrétien, et qu'en même temps tu ne pratiques, suivant ton pouvoir, ni la charité, ni la justice, ni la chasteté, le signe de la croix ne te sert de rien.

« C'est une grande chose que le signe de la croix ; il ne faut s'en servir que pour marquer des choses grandes et précieuses. Que sert-il d'apposer un cachet d'or sur du foin ou de la boue ? Que signifie le signe de la croix sur le front et sur les lèvres, si intérieurement l'âme est remplie de crimes et de souillures [1] ? »

« Former le signe de la croix et pécher, qu'est-ce faire ? C'est placer le signe de la vie sur sa bouche et s'enfoncer le poignard dans le cœur [2]. »

De là, ce proverbe des premiers chrétiens : Frères, ayez Jésus-Christ dans le cœur, et son signe sur le front : *Habete Christum in cordibus, et signum ejus in frontibus* [3].

De là encore ce mot de saint Augustin : « Dieu demande non des peintres, mais des opérateurs de ses mystères. Si vous portez sur votre front le signe de l'humilité de Jésus-Christ, portez dans votre cœur l'imitation de l'humilité de Jésus-Christ [4]. »

Nous avons toute raison d'agir ainsi. Que nul ne dise : Faire bien ou mal le signe de la croix, c'est peu de chose. Autrement ont pensé les siècles chrétiens ; autrement pense encore l'Église catholique, la maîtresse de la vérité ; autrement a pensé la Vérité en personne. En admettant même qu'un signe de croix est peu de chose, le Verbe incarné n'a-t-il pas dit :

1. S. Chrys., *Homil.* 54, *in Matth.* ; S. Eph., *De adorat. vivif. cruc.* ; S. Aug., *Serm.*, 215, *De Temp.* — Signum maximum atque sublime. (Lact., *Div. instit.*, lib. IV, c. XXVI.)

2. Qui se signat et aliquid de sacrilego cibo manducat, quomodo se signat in ore, et gladium sibi mittit in pectore. (S. Cæs., *Serm.* 278, *inter Augustin.*)

3. Bed., t. III, *In collect. flor. et paraph.*

4. Factorem quærit Deus signorum suorum, non pictorem, etc. (S. Aug., *Ser.* 32.)

Celui qui est fidèle aux petites choses sera fidèle aux grandes ; comme celui qui est infidèle aux petites choses sera infidèle aux grandes ?

N'est-ce pas cette fidélité journalière qui forme la vie chrétienne et prépare la fortune éternelle ? Dans l'affaire du salut, comme dans toute autre affaire, *ce qui suffit ne suffit pas*. Qui ne veut faire que le nécessaire ne le fera pas longtemps.

Dix fois le jour, je fais le signe de la croix. S'il est bien fait, voilà dix bonnes œuvres de plus, dix degrés de gloire et de bonheur de plus, pour toute l'éternité. Voilà dix pièces de monnaie de plus, pour payer mes dettes ou celles de mes frères de la terre et du purgatoire ; dix instances de plus, pour obtenir la conversion des pécheurs et la persévérance des justes, éloigner du monde et des créatures les maladies, les dangers et les fléaux.

Calcule la somme de mérites accumulés à la fin d'une semaine, d'une année, d'une vie de cinquante ans. Et on dira que cela est peu de chose !

Tu connais maintenant, cher Frédéric, le signe de la croix et la manière de le faire. Laisse-moi te confier une pensée d'ambition. Je suppose qu'un étranger arrive à Paris et demande quel est le jeune homme qui, dans l'immense capitale, fait le mieux le signe de la croix : je veux qu'on puisse te nommer. À ce prix, je te promets une vie digne de nos aïeux de la primitive Église, une mort précieuse devant Dieu et au besoin les honneurs de la canonisation : *In hoc vince : Par ce signe tu vaincras.*

Ce mot divin est toujours ancien et toujours nouveau, car il est la formule d'une loi. Constantin, qui le premier mérita de l'entendre, est le type de l'homme. Le grand empereur s'avançait à marches forcées pour combattre Maxence, affreux tyran qui s'était emparé de la capitale du monde. Tout à coup, par un temps serein, un peu après l'heure de midi, le signe de la croix paraît dans les airs, étincelant de lumière, et se fait voir à Constantin et à toute son armée, avec cette inscription : *Par ce signe tu vaincras : In hoc vince*. La nuit suivante, le Fils de Dieu apparaît à l'empereur, tenant en main le signe de la veille, et lui ordonne d'en faire un semblable, dont il se servira dans les combats, avec promesse de la victoire.

Constantin obéit. Le signe céleste, resplendissant d'or et de pierreries, brille aux regards des légions et devient le célèbre Labarum. Partout où paraît cette enseigne, la confiance anime les soldats de Constantin et épouvante ceux de Maxence. Les aigles romaines fuient devant la croix ; le paganisme devant le christianisme ; Satan, le vieux tyran de Rome et du monde, devant Jésus-Christ, sauveur de Rome et du monde. Il en devait être ainsi.

Maxence défait et noyé, Constantin entre dans Rome. Une statue le représente tenant la croix à la main, avec cette inscription qu'il dicte lui-même : « C'est par ce signe salutaire, vrai symbole de force, que j'ai délivré votre ville du joug de la tyrannie, et que, rendant la liberté au sénat et au peuple romain, je les ai rétablis dans leur ancienne majesté et leur ancienne splendeur [1]. »

Constantin, c'est toi, c'est moi, c'est toute âme baptisée, c'est le monde chrétien. Jetés au milieu de la grande arène de la vie, à la tête de nos sens et de nos facultés, nous marchons à la rencontre d'un tyran plus redoutable que Maxence. Rome, à nous, c'est le ciel ; il veut nous en fermer l'accès. Contre nous il vient à la tête de ses légions infernales. Le combat est inévitable.

Comme au fils de Constance, Dieu nous donne le même moyen de vaincre : le signe de la croix : *In hoc vince*. Aujourd'hui comme autrefois, ce signe est la terreur des démons, *formido dæmonum*. Faisons-le avec foi, et le chemin de la Ville éternelle nous est ouvert.

Vainqueurs, et vainqueurs pour toujours, notre reconnaissance élèvera, aux regards des anges et des élus, une statue portant l'inscription constantinienne : C'est par ce signe salutaire, vrai symbole de force, que j'ai vaincu le démon, délivré mon âme et mon corps de sa tyrannie, et qu'en rendant à mes sens, à mes facultés, à mon être tout entier la liberté véritable, je les ai établis, pour toute l'éternité, dans les splendeurs d'une gloire sans mélange et sans limites : *In hoc vince*.

Salut donc, dirai-je en empruntant la voix des Pères et des Docteurs de l'Orient et de l'Occident, salut, signe de la croix ! étendard du grand Roi, immortel trophée du Seigneur, signe de vie, signe de salut, signe de bénédiction, épouvante de Satan et des légions infernales, rempart inexpugnable, armure invincible, bouclier impénétrable, épée royale, honneur du front, espérance des chrétiens, remède des malades, résurrection des morts, guide des aveugles, soutien des faibles, consolation des pauvres, joie des bons, effroi des méchants, frein des riches, ruine des superbes, juge des injustes, liberté des esclaves, gloire des martyrs, chasteté des vierges, vertu des saints, fondement de l'Église [2].

Tu as désormais, cher Frédéric, ma réponse à tes deux questions. L'autorité de tous les siècles les résout en ta faveur. Cette apologie vic-

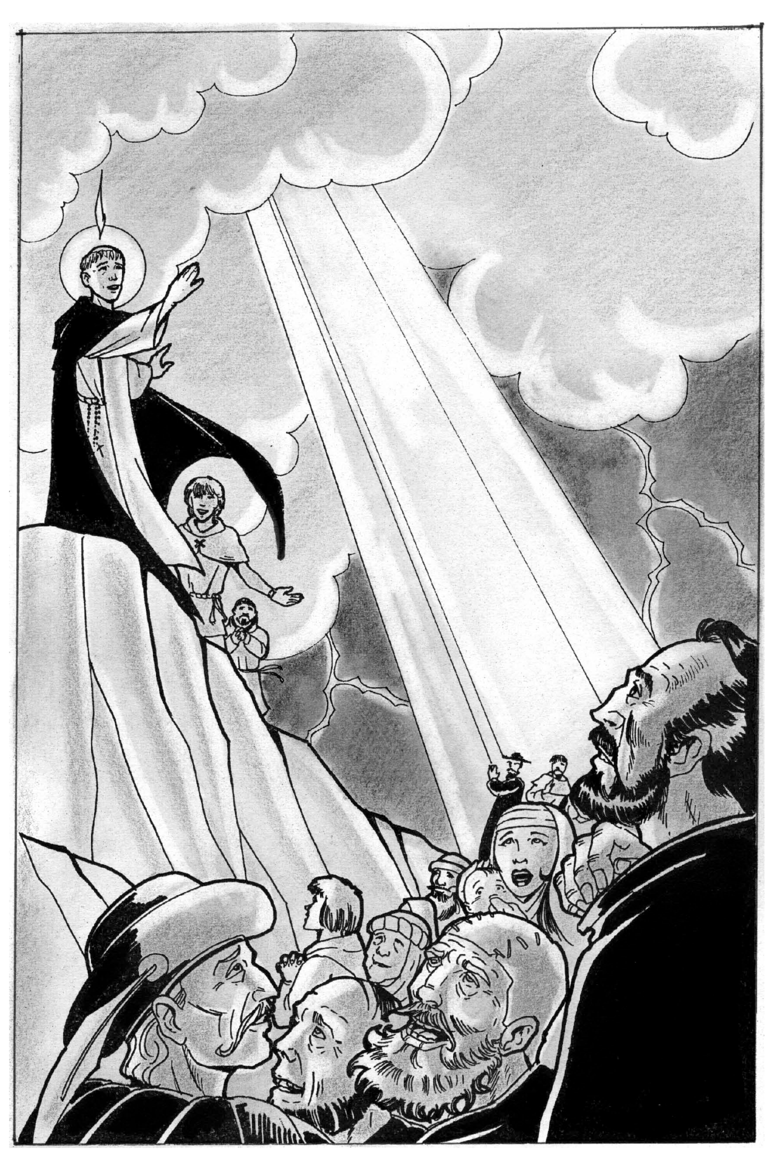
---

1. Hanc inscriptionem, latino sermone, mandat incidere : Hoc salutari signo, vero fortitudinis indicio, civitatem vestram tyrannidis jugo liberavi et S. P. Q. R. in libertatem vindicans pristinæ amplitudini et splendori restitui. (Euseb., *Vit. Constant.*, lib. C, c. xxxiii.)

2. Gretzer, lib. IV, c. lxiv, etc.

torieuse de ta noble conduite t'armera, je l'espère, pour toujours contre les moqueries et les sophismes.

D'une part, tu sais combien est importante et solidement fondée la pratique habituelle du signe de la croix ; d'autre part, tu es en mesure d'apprécier à sa juste valeur l'intelligence de ceux qui ne le font pas, et d'estimer comme il le mérite le caractère de ceux qui rougissent de le faire : *In hoc vince*.



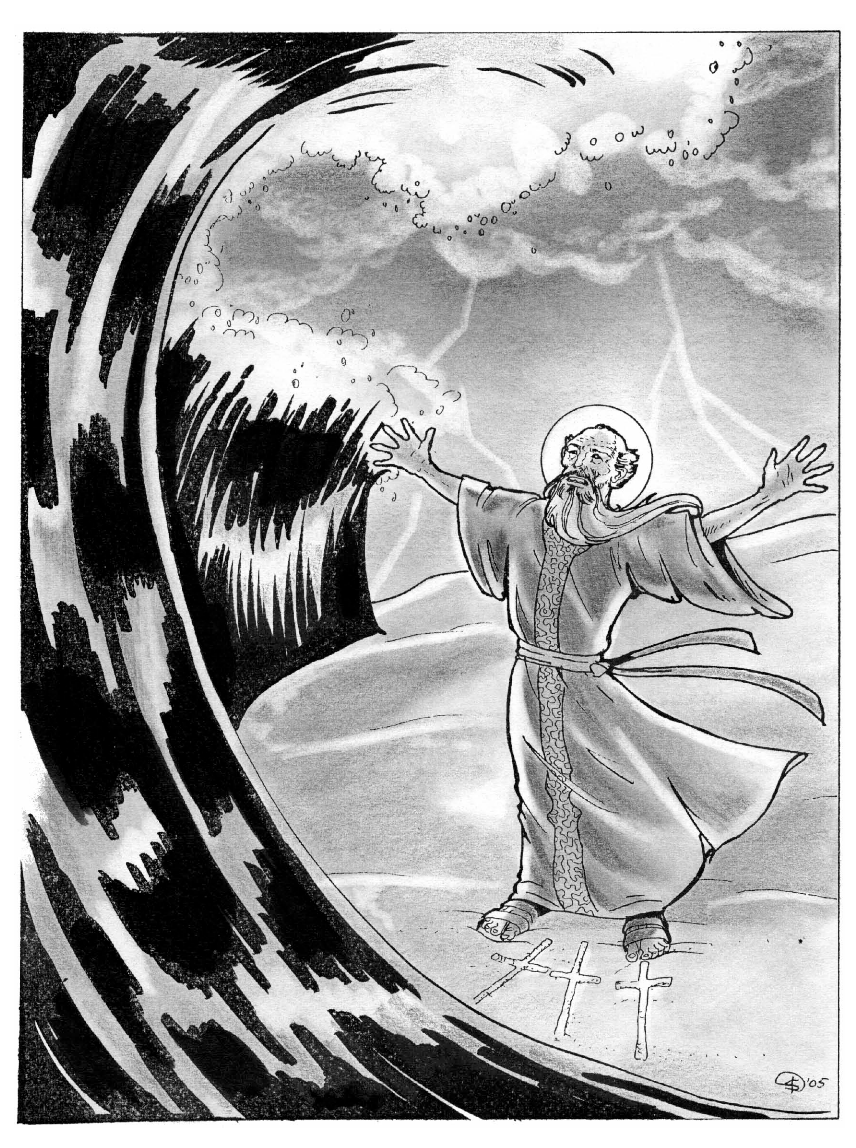
Saint Vincent Ferrier dissipe l’orage par le signe de la croix.



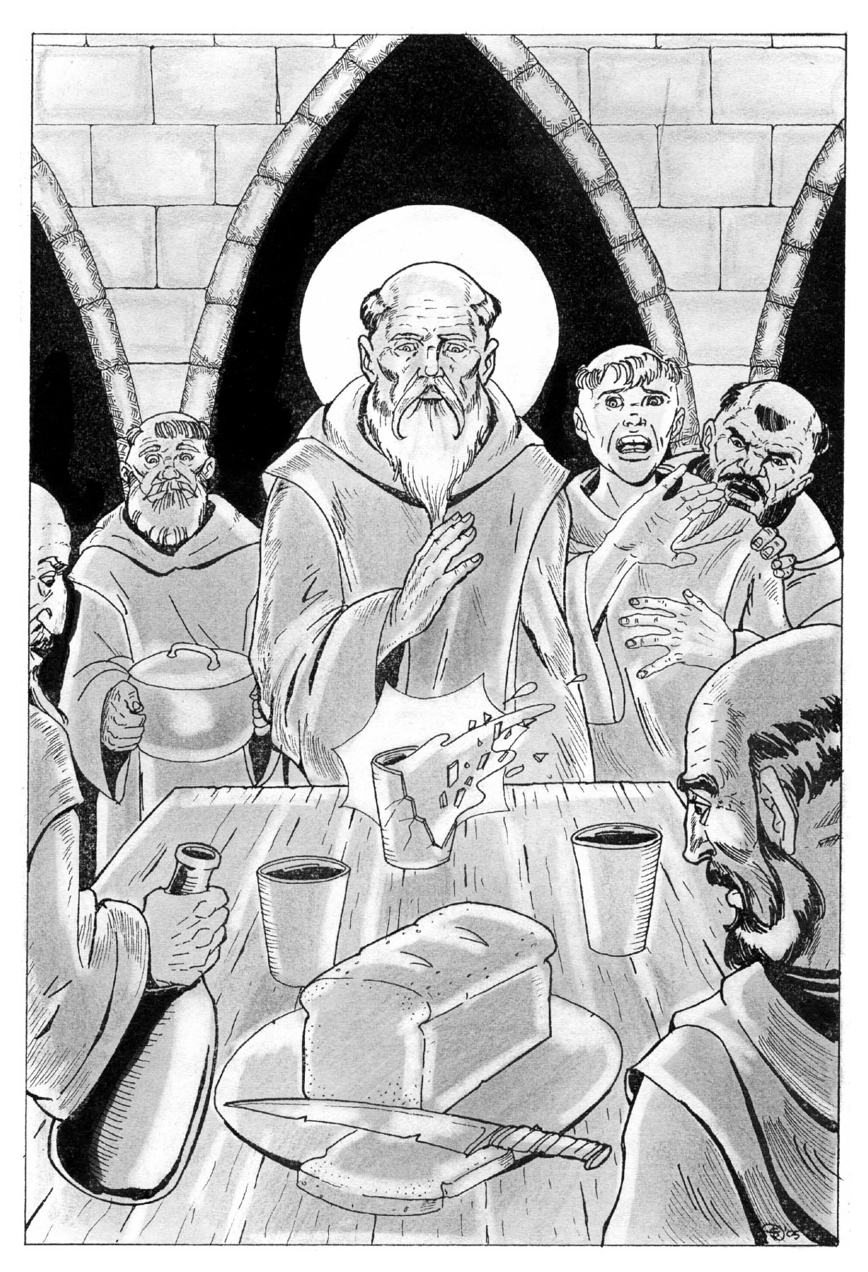
Julien Sabas se défend par le signe de la croix.



Sainte Glycérie détruit le Jupiter de marbre par le signe de la croix.



Saint Hilarion retient le raz de marée par trois signes de croix.



Saint Benoît fait voler en éclat le verre de vin empoisonné.

Table des matières

Première lettre 25

État de la question. — Le monde actuel ne fait plus, ou il fait rarement, ou il fait mal le signe de la croix. — Les premiers chrétiens le faisaient, ils le faisaient souvent, ils le faisaient bien. — Nous avons raison, et ils avaient tort ; ou nous avons tort, et ils avaient raison ; lequel des deux ?

Deuxième lettre 29

Examen de la question. — Préjugés en faveur des premiers chrétiens. — Premier préjugé : leurs lumières, ou leur voisinage des apôtres. — Second préjugé : leur sainteté. — Troisième préjugé : la pratique des vrais chrétiens dans tous les siècles. — Les Pères de l'Église furent-ils de grands génies ?

Troisième lettre 35

Suite du troisième préjugé : les docteurs de l'Orient et de l'Occident. — Constantin, Théodose, Charlemagne, saint Louis, Bayard, don Juan d'Autriche, Sobieski. — Quatrième préjugé : la conduite de l'Église. — Cinquième préjugé : ceux qui ne font pas le signe de la croix. — Résumé.

Quatrième lettre 41

Réponse à une objection : les temps sont changés. — Raisons en faveur des premiers chrétiens, tirées de la nature même du signe de la croix. — Le signe de la croix est cinq choses. — Un signe qui ennoblit l'homme. — Preuves que le signe de la croix est divin.

Cinquième lettre 47

Le signe de la croix nous ennoblit. — Il est le signe exclusif de l'élite de l'humanité. — Il est le blason du catholique. — Ce que c'est qu'un catholique. — En nous ennoblissant, le signe de la croix nous enseigne le respect de nous-mêmes. — Importance de cette leçon. — Honte de ceux qui ne font pas le signe de la croix. — Tableau du mépris qu'ils ont pour eux-mêmes.

Sixième lettre 53

Résumé de la lettre précédente. — Le signe de la croix est un livre qui nous instruit. — Création, Rédemption, Glorification : trois mots qui renferment toute la science de Dieu, de l'homme et du monde. — Le signe de la croix dit ces trois mots avec autorité, — avec lucidité, — avec profondeur. — Il les dit à tous, — partout — et toujours.

Septième lettre 57

Place que le signe de la croix tient dans le monde. — Ce qu'était le genre humain avant de savoir faire le signe de la croix. — Ce que devient le monde en cessant de faire le signe de la croix. — Nouveau point de vue : Le signe de la croix est un trésor qui nous enrichit.

Huitième lettre 63

Le signe de croix connu et pratiqué depuis l'origine du monde. — Contradiction seulement apparente. — Sept manières de faire le signe de la croix. — Jacob, Moïse, Samson ont fait le signe de la croix. — Témoignages des Pères. — David, Salomon, tout le peuple juif faisait le signe de la croix et en connaissait la valeur. — Preuves.

Neuvième lettre 69

Le signe de la croix chez les païens. — Nouveaux détails sur une forme extérieure du signe de la croix chez les premiers chrétiens. — Les martyrs dans l'amphithéâtre. — Étymologie du mot « adorer ». — Les païens adoraient en faisant le signe de la croix. — Comment ils le faisaient. — Première manière.

Dixième lettre 75

Seconde et troisième manière dont les païens faisaient le signe de la croix. — Témoignages. — La *Pietas publica.* — Les païens reconnaissaient une puissance mystérieuse au signe de la croix. — D'où leur venait cette croyance ? — Grand mystère du monde moral. — Importance du signe de la croix aux yeux de Dieu. — Le signe de la croix dans le monde physique. — Paroles des Pères et de Platon. — Inconséquence des païens anciens et modernes. — Raison de la haine particulière du démon pour le signe de la croix.

Onzième lettre 83

Le signe de la croix est un trésor qui nous enrichit, parce qu'il est une prière : Preuves. — Prière puissante : Preuves. — Prière universelle : Preuves. — Il pourvoit à tous les besoins. — Pour son âme l'homme a besoin de lumières. — Le signe de la croix les obtient : Preuves. — De force le signe de la croix la procure : Preuves. — Exemples des martyrs.

Douzième lettre 93

Nécessité perpétuelle du signe de la croix pour obtenir la force. — Recommandation et pratique des chefs de la lutte spirituelle. — Signe de la croix dans les tentations. — Signe de la croix à la mort. — Exemple des martyrs. — Exemple des vrais chrétiens mourant de mort naturelle. — Les mourants se faisant faire le signe de la croix par leurs frères.

Treizième lettre 101

Effets du signe de la croix dans l'ordre temporel. — Il guérit toutes les maladies et éloigne tout ce qui peut nous nuire. — Il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, l'usage des membres aux boiteux et aux paralytiques, guérit les autres maladies et rend la vie aux morts.

Quatorzième lettre 109

Le signe de la croix préservatif contre tout ce qui peut compromettre la santé et la vie. — Il apaise les tempêtes. — Éteint le feu. — Protège contre les accidents. — Arrête les flots. — Fait rentrer les eaux dans leur lit. — Éloigne les bêtes féroces. — Préserve du poison. — De la foudre. — Fait des créatures des instruments de prodiges.

Quinzième lettre 117

Réponse à une question. — Le signe de la croix est une arme qui dissipe l'ennemi. — La vie est une lutte. — Contre qui. — Nécessité d'une arme à la portée de tous. — Quelle est cette arme. — Preuves que le signe de la croix est l'arme spéciale, l'arme de précision contre les mauvais esprits.

Seizième lettre 127

Le signe de la croix brise les idoles et en chasse les démons : exemples. — Il les chasse des possédés : exemples. — Anecdote récente. — Nouvelles preuves : les exorcismes. — Il rend vaines les attaques directes des démons : exemples. — Leurs attaques indirectes : preuves. — Toutes les créatures asservies au démon lui servent d'instruments pour nous nuire. — Le signe de la croix les affranchit et les empêche d'être nuisibles à notre corps et à notre âme. — Profonde philosophie des premiers chrétiens. — Usage qu'ils faisaient du signe de la croix. — Tableau par saint Chrysostome.

Dix-septième lettre 137

Résumé. — Nature du signe de la croix. — Le cas qu'on en fait aujourd'hui. — Ce qu'annonce l'oubli, le mépris du signe de la croix. — Spectacle du monde actuel. — Satan revient. — Rester fidèle au signe de la croix. — Surtout avant et après les repas. — La raison, l'honneur, la liberté, le commandent. — La raison est-elle pour ou contre ceux qui font le signe de la croix sur la nourriture : exemples et raisonnements.

Dix-huitième lettre 145

L'honneur commande de prier avant et après le repas. — La prière sur les aliments aussi ancienne que le monde, aussi étendue que le genre humain. — Preuves : *Benedicite* et *Grâces* de tous les peuples. — Ne pas les dire, c'est s'assimiler aux êtres qui n'appartiennent pas à l'espèce humaine. — Bénir la table est une loi de l'humanité.

Dix-neuvième lettre 153

Raison de la bénédiction de la table. — C'est un acte de liberté. — Trois tyrans : le monde, la chair, le démon. — Triple victoire du signe de la croix et de la prière sur les aliments. — Victoire sur le monde : Preuves. — Sur la chair : Preuves. — Sur le démon : Preuves. — Remarquable témoignage de Porphyre. — Fait cité par saint Grégoire. — Conclusion.

Vingtième lettre 161

Le signe de la croix est un guide qui nous conduit. — Besoin d'un guide. — État de l'homme ici-bas. — Le signe de la croix conduit l'homme à sa fin par le souvenir et par l'imitation. — Souvenir qu'il rappelle. — Souvenir général. — Souvenir particulier. — Imitation particulière.

Vingt-et-unième lettre 167

Imitation générale. — Imitation de la sainteté de Dieu. — Ce qu'est la sainteté. — Le signe de la croix sanctificateur de l'homme et des créatures. — Imitation de la charité de Dieu. — Ce qu'est la charité en Dieu. — Ce qu'elle doit être en nous. — En nous l'enseignant, le signe de la croix est un signe éloquent et sûr. — Preuves sans réplique.

Vingt-deuxième lettre 173

Prononcé du jugement entre nous et les premiers chrétiens. — Première obligation, faire résolument le signe de la croix, le faire souvent et le bien faire. — Raisons de le faire résolument. — Honte et dangers de ne pas le faire. — État de la santé physique et morale du monde actuel. — Impossibilité pour l'homme de ne pas porter le signe de Dieu ou le signe du démon. — Ce qu'est le signe du démon.

Vingt-troizième lettre 179

Raisons de la puissance et de la haute mission du signe de la croix. — Dogme fondamental. — Ce qui se passe dans l'ordre public, image de ce qui a lieu dans l'ordre moral. — La réforme, première fille de la Renaissance du paganisme, abat toutes les croix. — La Révolution française, seconde fille du paganisme, imite sa sœur. — Seconde obligation ; faire souvent la signe de la croix. — Raisons prises à l'état actuel. — Troisième obligation ; bien faire le signe de la croix : condition. — Le signe de la croix signe éternel de victoire. — Constantin. — Louanges du signe de la croix.



Mgr JEAN-JOSEPH GAUME

Né à Fuans (Doubs) le 4 Juin 1802. Mort à Paris le 19 Novembre 1879.

« Par la publication de votre admirable ouvrage sur *le Signe de la Croix*, vous avez rendu un nouveau et très signalé service à la cause de l'Église de Jésus-Christ. En effet, vous avez fait connaître aux fidèles, sous la forme la plus attachante, tout ce que contient manifestement, ce qu'enseigne, ce qu'opère de sublime, de saint, de divin, et par conséquent de souverainement utile aux âmes, cette formule sacrée et aussi ancienne que l'Église elle-même.

« L'auguste chef de cette même Église, le Vicaire de Jésus-Christ, le Souverain Pontife ne pouvait pas ne pas accueillir avec joie un ouvrage si précieux et si utile au peuple chrétien. Aussi, non-seulement il a exprimé sa vive satisfaction, lorsque j'ai déposé entre ses mains sacrées l'exemplaire que vous vous êtes empressé de lui offrir par mon entremise ; il a voulu, de plus, exaucer avec bonté le vœu que vous avez manifesté de voir enrichir d'une indulgence la pratique du signe de la croix, afin d'exciter les fidèles à en faire usage pour la défense de leurs âmes sans respect humain, et aussi souvent que possible.

« Ainsi Votre Excellence recevra la digne récompense, et certainement la plus ambitionnée de son cœur en voyant ouvert le trésor de la Rédemption, pour le bien des âmes encore vivantes sur cette terre, ou déjà descendues au purgatoire, par l'effet du travail que vous avez composé dans le but d'attirer l'attention universelle sur le premier signe du culte, que tous doivent rendre au principal instrument de la rédemption. »

Lettre de S. Ém. le cardinal Altieri, Préfet de la Sacrée-Congrégation de l'Index, à Mgr Gaume, Protonotaire apostolique (7 août 1863).

Bibliothèque Saint Libère